



LE PREMIER VOL
POUR ROME

Flora Kidd

N° 663 / 1^{er} MAI 1986



Résumé :

Étrange mission ! Pour respecter les dernières volontés de sa mère, la grande cantatrice Maria Crossley, Norma doit aller rendre des lettres d'amour à Roberto Cortelli, célèbre ténor italien.

En déplacement professionnel à Rome, Norma se rend *Via Scipione*, et y rencontre... un homme jeune, qui n'a certes pas pu être le professeur de chant de sa mère ! Roberto Cortelli... fils. L'histoire se reproduirait-elle ? Non, rien n'est si simple, et Norma va découvrir la fragilité de l'âme humaine.

LE PREMIER VOL POUR ROME

Flora Kidd

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :
A SECRET PLEASURE

Quand il apprit que Norma Seton devait se rendre en Italie, son beau-père Roy Elton l'invita à dîner dans la vieille maison qu'il possédait au bord de la Tamise.

— Quel sera ton itinéraire ? demanda-t-il à la jeune fille en lui tendant un verre de Xérès.

En ce début novembre, la nuit tombait très tôt. Roy n'avait pas encore tiré les lourds rideaux de brocard et, de son fauteuil, Norma voyait les branches dénudées des arbres s'élever dans un ciel pâle qui s'obscurcissait lentement.

— Melinda et moi irons d'abord à Rome, répondit-elle. Pendant un jour et deux nuits. Puis nous prendrons le train pour Florence où nous resterons également un jour et deux nuits. Nous avons ensuite droit à un jour de repos, que nous avons l'intention de passer à Venise. Et enfin, vingt-quatre heures à Milan avant de revenir à Londres.

— Tout un programme ! commenta Roy.

Il examina sa belle-fille en souriant. Norma était ravissante, avec ses courtes boucles auburn. Elle portait ce soir-là un pantalon de velours vert foncé, de hautes bottes de cuir et un chemisier en satin blanc aux manches très larges.

Elle ressemblait plus à un page médiéval qu'à une jeune femme dans le vent... Et féministe !

Elle travaillait pour une importante firme londonienne de « public relations » : Bright & Stevens. Et elle adorait son « job » !

— Que feras-tu, une fois là-bas ? interrogea encore Roy.

— Melinda et moi devons préparer le voyage de Jeremy Jenson.

— L'écrivain ?

— Oui. Ses livres vont être traduits en italien, et Brenton, son éditeur, s'est adressé à notre firme de « public relations » pour toute la promotion. Jeremy Jenson, lors du lancement de ses ouvrages, se rendra à Rome, à Florence et à Milan. Des déjeuners sont prévus dans ces villes, ainsi que des cocktails et des séances de signature.

— Quel est ton rôle dans tout cela ?

— Melinda et moi sélectionnerons les restaurants et les hôtels dans lesquels se tiendront toutes les manifestations. Il y a une quantité de détails à régler : les invitations, par exemple. Les menus, les fleurs sur les tables, etc. Il faut penser à tout !

— Quoi qu'il en soit, tu as de la chance de faire ce voyage !

— Le directeur de Bright & Stevens m'a demandé d'accompagner Melinda parce que je parle italien couramment. Grâce à maman !

Roy sourit.

— Crois-tu que ce soit seulement pour cette raison ? À mon avis, ton... euh... ton amitié pour Andrew Brenton, l'un des directeurs des Éditions Brenton, a pesé son poids...

— Peut-être...

— As-tu des amis à Rome ?

— Non. Mais je ne serai pas seule puisque je pars avec Melinda Morrison.

— Qui est-ce ?

— L'attachée de presse des Éditions Brenton.

— Andrew ne va pas en Italie ? s'étonna Roy.

— Non. En ce moment, il se trouve en Allemagne à l'occasion d'une Foire du Livre.

Elle marqua une pause avant d'ajouter d'un ton neutre :

— Il m'a demandé de l'épouser.

— Enfin ! Il a pris le temps de réfléchir, dis-moi ! Depuis combien d'années le connais-tu ? Trois ou quatre ! Selon les normes de l'époque, vous devriez vivre ensemble ! Je suis étonné de constater

que...

— Roy ! s'exclama Norma, feignant d'être choquée.

Elle éclata de rire. Une flamme amusée brillait dans ses yeux dorés et ses dents étincelaient.

— Roy, tu n'as pas honte de parler ainsi ? Andrew est très conformiste, très traditionnel ! Pas du tout le genre à proposer à une fille de vivre avec lui !

— Donc, il t'a demandée en mariage. Et qu'as-tu répondu ?

— Je vais réfléchir... Je lui donnerai ma réponse à mon retour d'Italie.

— Pas très passionné, tout cela...

Elle hésita.

— Un mariage ne se décide pas à la va-vite, déclara-t-elle en fronçant les sourcils. Je suis très heureuse, en ce moment ! J'aime mon travail et cela ne me déplaît pas du tout d'habiter seule. Quel est ton avis, Roy ? Andrew et moi sommes-nous faits pour nous entendre ?

— Non.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Non ? répéta-t-elle, ahurie.

— Il te faut un homme à poigne. Un vrai seigneur et maître !

De nouveau, le rire de la jeune fille retentit.

— Roy, tu es incroyable ! s'exclama-t-elle. Un homme à poigne ? Un seigneur et maître ? Mais de nos jours, les femmes sont libérées, voyons ! Il n'est plus question de jouer les esclaves ou les carpettes !

Elle réfléchit un instant.

— J'apprécie Andrew parce qu'il ne cherche pas à me dominer, justement ! De plus, nous avons les mêmes goûts. Nous apprécions la même musique, les mêmes livres, les mêmes sports...

— Et l'amour, dans tout cela ?

Norma avala sa salive.

— Oh, nous sommes très amis...

— L'amitié, c'est une chose. Mais l'amour ? insista Roy.

— Tu sais, nous ne sommes ni l'un ni l'autre des passionnés.

— Seigneur, Norma ! explosa Roy. À ton âge, tu ne peux pas te contenter de relations platoniques !

— Pourquoi pas ?

— Oh, Norma ! Tu n'as donc jamais été amoureuse ?

— Euh... je...

— Tu n'hésiterais pas un instant à répondre si c'était « oui » !

Soudain, il devenait lyrique.

— Tu ne connais donc rien de la magie de l'amour ? Cette ivresse, cette exaltation...

Il se redressa.

— Ecoute-moi bien, mon petit ! Si tu n'es pas amoureuse d'Andrew, il ne faut pas l'épouser !

Elle leva les yeux au ciel.

— J'ai eu tort de te demander conseil ! Me voilà encore plus perplexe qu'avant !

Elle réussit à sourire.

— Si nous changions de sujet ? suggéra-t-elle.

— Comme tu veux ! À vrai dire, j'aime autant te parler de l'Italie ! J'adore ce pays...

Il marqua une pause.

— C'est d'ailleurs à ce sujet que je t'ai demandé de venir aujourd'hui.

— Ah ?

— Tu iras à Rome, m'as-tu dit. Quand tu seras dans la « Ville Éternelle », j'aimerais que tu remettes ceci en mains propres à

Roberto Cortelli.

Il désigna un petit paquet enveloppé de plastique transparent et noué d'un ruban rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Norma.

— Des lettres d'amour.

— Des lettres d'amour ! répéta-t-elle avec stupeur. Mais qui...

— Roberto Cortelli, le ténor italien bien connu, les a envoyées à ta mère à l'époque où elle vivait à Rome.

— Après la mort de mon père ?

— Exactement. Elle était alors partie en Italie pour prendre des leçons avec Roberto. Apparemment, ils sont tombés amoureux l'un de l'autre, et il lui a écrit ces lettres enflammées.

Norma s'empara du paquet. Elle pensait à sa mère, la merveilleuse cantatrice Maria Crossley, anglaise par son père et italienne par sa mère, qui était décédée deux mois auparavant des suites d'un cancer à la gorge.

— Pourquoi veux-tu rendre ces lettres à Cortelli ? demanda-t-elle.

— Parce que c'était le vœu de ta mère. Un petit mot accompagne ces lettres...

Un message signé des initiales M. C. était en effet glissé sous le ruban rouge. Maria s'était mariée deux fois, la première fois avec Alan Seton – le père de Norma –, qui avait trouvé la mort dans un terrible accident de moto peu après la naissance de sa fille. Et la seconde fois avec Roy Elton. Mais elle avait toujours gardé son nom de jeune fille : n'était-ce pas ainsi qu'elle était connue sur les scènes d'opéra dans le monde entier ?

À rendre à Roberto Cortelli après ma mort. Son adresse à Rome figure sur l'une de ces lettres. Merci !

M. C.

— Tu connais ce Cortelli ? demanda Norma à son beau-père.

— J'ai souvent entendu parler de lui, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer.

Il eut un demi-sourire.

— D'après ces lettres, ta mère et lui ont vécu une merveilleuse histoire d'amour à Rome...

— Tu les as lues ?

— Oui. Elles sont passionnées, poétiques... très belles ! Et écrites en anglais, ce qui m'a surpris.

Il hocha la tête.

— En excellent anglais ! ajouta-t-il.

— Maman t'a-t-elle parlé de lui ?

— En tant que professeur de chant, simplement.

Il sourit à nouveau.

— Ta mère et moi évitions de mentionner le passé. Les aventures que nous avons pu avoir avant notre mariage demeuraient notre jardin secret...

— Tu n'étais pas jaloux ? Et elle non plus ?

— Pas du tout ! Être jaloux du passé, c'est ridicule ! Ce qui compte, c'est le présent. Nous étions fidèles l'un à l'autre, nous nous aimions... Que demander de plus ?

— Bien sûr... murmura la jeune fille.

Pensivement, elle retourna le petit paquet.

— Roberto Cortelli est-il toujours vivant ?

— Je n'en sais rien. Il était beaucoup plus âgé que ta mère. Il doit maintenant avoir plus de soixante-dix ans.

— Puisque tu as lu les lettres, tu as trouvé son adresse ?

— À l'époque, il habitait *Via Scipione*. J'ai consulté un plan de Rome. Cette rue se trouve non loin du Vatican, tout près du Tibre.

— Pourquoi ne pas lui envoyer ce paquet par la poste ?

— J’y ai songé. Mais si Roberto Cortelli n’est plus de ce monde, je ne tiens pas à ce que les lettres tombent dans les mains de n’importe qui.

— Bien sûr...

— Puisque tu vas à Rome, tu peux faire un saut à *Via Scipione* et voir ce qu’il en est...

— Et s’il a changé d’adresse ?

— Tâche de trouver où il habite maintenant.

— Si j’apprends qu’il est décédé ?

— Dans ce cas, rapporte-moi les lettres, s’il te plaît. J’ai l’intention d’écrire la biographie de ta mère, tu le sais. Peut-être citerai-je des extraits de ces missives...

— Puis-je les lire ? demanda encore la jeune fille.

— Si tu veux.

Roy passa la main dans ses cheveux, puis il se caressa la barbe d’un air songeur.

— Ce qu’écrit Cortelli ne correspond guère à l’image que j’en ai...

— Quelle image ?

— Celle d’un chanteur d’opéra d’âge moyen... L’homme qui a rédigé ces pages semble jeune, enthousiaste, plein de vie. On a l’impression qu’il s’agit d’un premier amour ! Evidemment, c’est impossible...

Son regard s’évada.

— Il connaît très bien nos poètes. Souvent, il cite Keats, Shelley ou Byron !

Un soupir gonfla sa poitrine.

— Ecoute, Norma, lis-les et fais-toi ta propre opinion !

Soudain, il fronça les sourcils.

— J’espère que tu n’es pas choquée parce que ta mère a eu une liaison ?

— Je n'ai pas l'esprit aussi étroit ! s'exclama la jeune fille. Est-ce à moi de juger ma propre mère ? Je sais qu'elle était très amoureuse de mon père. Puis de toi... Si entre-temps il y a eu quelqu'un d'autre, cela ne me regarde pas !

Elle réfléchit un instant.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, cela ne serait probablement pas arrivé si elle t'avait rencontré avant de partir pour Rome !

Roy avait du mal à cacher son émotion.

— Si tu savais combien ta mère me manque ! soupira-t-il. Nous nous entendions merveilleusement...

— Elle me manque, à moi aussi... Si elle était toujours là, elle saurait me conseiller pour Andrew...

— Elle te dirait de suivre ton cœur, pas ta raison ! assura Roy.

Il se leva.

— Et maintenant, à table !

C'était un excellent cuisinier, et Norma battit des mains, se forçant à l'enthousiasme.

— Bonne idée ! Qu'as-tu préparé aujourd'hui ?

— Un repas chinois... As-tu déjà goûté au moo-goo-gai-pan ?

— Moo-goo-gai... quoi ?

Le dimanche suivant, Norma prit l'avion pour Rome. Après avoir récupéré ses valises, elle sortit enfin dans l'aérogare et se dirigea vers la station de taxis.

— *Via Veneto* !

On lui avait réservé une chambre pour deux nuits dans un confortable hôtel de la célèbre avenue.

Elle y arriva à l'heure du déjeuner.

« C'est le moment de déguster un plat de lasagnes ! » se dit-elle en

apercevant une pittoresque trattoria.

Après avoir déjeuné, elle décida d'aller se promener dans les jardins de la Villa Borghèse. Le soleil brillait, et il faisait encore très beau en cette journée automnale.

Les grands pins de Rome s'élevaient dans le ciel clair. Les arbres avaient pris leur couleur d'automne, et dans les allées les feuilles mortes crissaient sous les pas.

Tout Rome semblait s'être donné rendez-vous dans ce grand parc ! Des enfants couraient un peu partout. Des cerfs-volants planaient très haut, portés par une brise légère.

Norma suivit une allée bordée de magnolias et arriva dans un autre parc. Elle acheta une glace à un vendeur ambulant, puis se dirigea vers une balustrade qui dominait une piazza animée.

Elle consulta son plan et s'aperçut qu'elle se trouvait devant la *Piazza del Popolo*. De l'autre côté s'élevaient les dômes de la basilique Saint-Pierre.

— Mais je suis à deux pas de la *Via Scipione* ! s'exclama-t-elle.

Pourquoi n'essaierait-elle pas de voir Roberto Cortelli maintenant ? Avec un peu de chance, elle le trouverait chez lui...

« De toute manière, songea-t-elle, c'est aujourd'hui ou jamais. Demain, je n'aurai pas le temps...

Les lettres se trouvaient dans son sac. Elle les avait lues à bord de l'avion Londres-Rome. Et maintenant, elle avait envie de rencontrer l'homme qui avait adressé de pareilles missives à sa mère...

« Il fallait qu'il soit éperdument amoureux ! » songea-t-elle.

Une étrange amertume la gagna. Elle se remémorait sa conversation avec Roy et se demandait si elle éprouverait un jour des sentiments passionnés...

Avisant une cabine téléphonique, elle décida d'abord de téléphoner à Roberto Cortelli. Elle consulta l'annuaire et constata que le ténor figurait toujours parmi les abonnés. Et il n'avait pas changé d'adresse !

Elle forma le numéro. La sonnerie retentit à l'autre bout du fil. Une fois, deux fois...

— Allô ?

— Pourrais-je parler au *signor* Roberto Cortelli ? demanda-t-elle en italien.

— C'est moi, lui répondit-on en anglais.

— Comment savez-vous que je suis anglaise ? s'écria-t-elle avec stupeur.

— À cause de votre accent !

Il eut un petit rire amusé. Norma fronça les sourcils.

— Mon italien est correct ! grommela-t-elle, presque froissée.

— Je n'ai pas dit le contraire. Il n'empêche que vous avez un accent charmant. Très anglais !

Fallait-il prendre cela pour un compliment ?

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Norma Seton. Vous ne me connaissez pas, mais je crois que... euh... que ma mère et vous étiez amis, autrefois.

— Votre mère ?

— Maria Crossley, la cantatrice.

Un silence pesa. Était-il possible qu'il ait oublié sa mère ? Les gens âgés perdaient parfois la mémoire... Elle était sur le point de lui rappeler qu'il avait donné des leçons de chant à Maria Crossley quand il reprit la parole.

— Oui, votre mère et moi étions amis, autrefois... murmura-t-il. J'ai appris sa mort par les journaux... J'ignorais son adresse, sinon j'aurais fait envoyer des fleurs. Je serais peut-être allé aux obsèques...

Il n'avait pas du tout la voix d'un vieillard. Mais comment juger au téléphone ?

— Toutes mes condoléances, ajouta-t-il dans un soupir. Maria était une femme extraordinaire...

— Merci...

— Quel est le but de votre appel ? interrogea-t-il avec curiosité.

— Elle a laissé un paquet à votre intention. Apprenant que je devais me rendre à Rome, mon beau-père m'a chargé de vous l'apporter. Si vous pouviez me recevoir cet après-midi, je vous l'apporterais. Je ne suis pas très loin de la *Via Scipione*. Dans moins d'une demi-heure, je peux être chez vous. Est-ce possible ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Est-ce possible ? insista-t-elle.

— Combien de temps devez-vous passer à Rome ? demanda-t-il enfin.

— Je pars mardi matin pour Florence.

— Alors, demain...

— Demain, je serai prise toute la journée, coupa-t-elle.

— Dans ce cas, venez maintenant, s'il vous plaît. Trouverez-vous votre chemin ?

— Sans peine, assura-t-elle.

— À tout de suite !

— À tout de suite.

Elle raccrocha et se dirigea vers le pont Regina Margherita.

La circulation était absolument démente. Les conducteurs italiens semblaient tous participer à une course. Ils ne cessaient de faire du slalom avec une adresse invraisemblable. À chaque instant, ils frôlaient cependant l'accrochage...

En contrebas du parapet de pierre blanche, le Tibre étincelait au soleil. À cette époque de l'année, le niveau de l'eau était très bas. Le fleuve avait d'étranges couleurs allant du vert foncé au doré.

La *Via Scipione* était bordée de confortables maisons en pierre entourées de jardins.

« Que de voitures ! Que de voitures... » songea Norma.

Elles étaient garées un peu n'importe comment, en bordure de la rue et sur le trottoir. À chaque instant, la jeune fille devait contourner un véhicule mal stationné.

Elle arriva enfin devant la demeure du *signor* Cortelli. De hauts murs cachaient le jardin. Mais à travers la grille en fer forgé, elle put apercevoir des pelouses bien entretenues et des massifs de géraniums, de bégonias ou de rosiers encore fleuris.

La maison, de couleur ocre, s'élevait au fond du jardin. Couverte de tuiles d'une teinte passée, elle avait beaucoup de charme, avec ses balcons fleuris.

Norma voulut pousser la grille, mais celle-ci était fermée. Elle pressa le bouton de cuivre et, presque immédiatement, un homme vêtu d'une veste blanche et d'un pantalon noir apparut.

Etait-ce Roberto Cortelli ?

Elle l'examina avec curiosité. Il avait des cheveux grisonnants et semblait plus proche de la cinquantaine que des soixante-dix ans que Roy attribuait au ténor.

« Non, ce n'est pas lui ! » décida-t-elle. Il la détailla d'un air plein de suspicion.

— *Signorina* ?

— Le *Signor* Cortelli m'attend, lui dit-elle en italien.

— Très bien...

Il ouvrit la grille à l'aide d'une des nombreuses clés qu'il portait attachées à la ceinture.

— Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

Elle pénétra derrière lui dans un vaste hall au sol de mosaïque. Un escalier monumental orné d'une rampe en fer forgé donnait accès aux étages.

— Voulez-vous entrer, je vous prie ? demanda encore l'homme.

C'était certainement un domestique, avait conclu la jeune fille. Elle pénétra dans un immense salon aux colonnes de marbre rose. Des portes-fenêtres donnaient sur le jardin.

« Comme il doit faire bon vivre dans cette maison ! » songea Norma.

Elle adorait les meubles anciens et admirait sans réserve ceux qui décoraient cette pièce de réception.

Un somptueux tapis persan recouvrait le parquet en marqueterie. Du plafond ouvragé pendait un grand lustre en cristal.

— Voulez-vous vous asseoir, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Merci.

— *Signor* Roberto Cortelli ne va pas tarder. Qui dois-je annoncer ?

— Norma Seton.

— La *Signorina* Norma Seton. Très bien...

Il disparut et, avec curiosité, Norma poursuivit son examen de la pièce. À pas lents, elle se dirigea vers l'une des portes-fenêtres et laissa son regard errer dans le jardin.

Une fontaine murmurait au centre d'une pelouse. Elle était surmontée d'une statue de bronze représentant un jeune enfant qui portait une vasque sur l'épaule ; l'eau jaillissait de cette vasque avant de retomber dans le bassin de pierre.

Des amandiers, des orangers et des citronniers étaient plantés le long des murs. Quelques chaises de jardin peintes en blanc étaient disposées çà et là.

Norma pivota sur elle-même et s'approcha de la cheminée. Une cheminée immense dans laquelle un homme aurait pu tenir debout... Au-dessus était suspendue une tapisserie probablement très ancienne, représentant un chevalier terrassant un dragon.

« Saint Georges, peut-être ? » se demanda Norma.

Elle se pencha pour tenter de déchiffrer la légende : quelques lignes au petit point. À ce moment-là, une voix sèche s'éleva – la voix de l'homme qui lui avait parlé au téléphone :

— Surtout, n'y touchez pas ! Cette tapisserie est très fragile !

Elle sursauta, comme prise en faute. Puis elle se tourna vers

Roberto Cortelli.

Elle s'attendait à voir un vieillard. Or, c'était un homme jeune qui se tenait devant elle... Un homme aux cheveux noirs et aux yeux sombres, vêtu d'un pantalon gris foncé et d'une veste en daim coupée comme une saharienne.

Lui aussi l'examinait. Et apparemment, cet examen se révélait satisfaisant... Norma portait cet après-midi-là une jupe très large en lainage noir, un chemisier de soie blanche et une veste en tweed. Elle était chaussée de bottines noires.

— Je n'avais pas l'intention d'y toucher ! déclara-t-elle enfin. J'essayais de lire le texte... Je me demandais s'il s'agissait d'une tapisserie des Gobelins.

En quelques enjambées, il rejoignit la jeune fille.

— Oui, c'est bien une tapisserie des Gobelins ! déclara-t-il.

Après un léger soupir, il ajouta :

— Mais comme tout ce qui se trouve dans cette villa, elle est sur le point de tomber en morceaux...

Il frappa le manteau de la cheminée du plat de la main.

— À l'exception de cette cheminée qui date du XVI^e siècle. La contessa sicilienne qui a fait construire cette maison au XVIII^e l'a apportée de son château proche de Palerme, pierre par pierre...

Un sourire s'épanouit sur ses lèvres sensuelles et il tendit la main à Norma.

— Je suis Roberto Cortelli.

Elle sursauta.

— Roberto Cortelli... répéta-t-elle avec incrédulité.

— Et vous êtes Norma, la fille de Maria ! poursuivit-il. Je suis heureux de vous connaître enfin. Bienvenue à Rome.

Interloquée, la jeune fille lui serra la main. Cet homme l'attirait infiniment, c'était indéniable...

Jamais elle n'avait été à ce point troublée par un regard, un sourire, une poignée de main...

Elle avait cru que ses yeux étaient noirs. De près, elle s'apercevait qu'ils étaient gris. Gris comme une mer démontée...

Il la scrutait avec insistance, cherchant peut-être une ressemblance entre la mère et la fille.

Norma retrouva enfin sa voix :

— Mais vous êtes trop jeune ! s'exclama-t-elle.

Il n'avait sûrement pas plus de trente-cinq ou trente-six ans. Quand Maria Crossley était venue prendre des leçons de chant à Rome – il y avait maintenant près de dix-neuf ans de cela –, cet homme était encore un adolescent.

Il ne pouvait avoir été l'amant de sa mère !

– Trop jeune pour quoi ? s'enquit-il.

Son sourire avait disparu. Il fronçait les sourcils et son expression était devenue dure, presque austère.

– Vous êtes trop jeune pour avoir été le professeur de chant de ma mère !

Elle secoua la tête.

– Il y a une erreur quelque part, murmura-t-elle. Voyez-vous, Roy Elton, mon beau-père, pensait que Roberto Cortelli devait avoir soixante-dix ans ou plus...

Elle le détailla des pieds à la tête avec une certaine insolence.

– Je n'ai pas l'impression que vous ayez atteint cet âge avancé...

– Je n'ai jamais donné de leçons de chant à votre mère, en effet, admit-il.

– Ah !

– C'est mon père qui les lui donnait.

Tout s'expliquait...

– Je comprends ! s'écria-t-elle. Où est votre père ?

– Il est mort. Quelques mois avant votre mère...

– Oh ! fit-elle seulement, la gorge serrée.

Elle avala sa salive.

– Je ne crois pas que maman l'ait su. Elle souffrait tant au cours des dernières semaines qu'elle avait perdu tout sens de la réalité. Son mari ignorait lui aussi la mort de votre père, sinon il ne m'aurait pas demandé de lui apporter ces lettres...

D'un ton presque accusateur, elle lança :

— Vous auriez dû me dire qu’il n’était plus de ce monde quand je vous ai téléphoné !

— Mais vous n’aviez pas précisé à quel Roberto Cortelli vous vouliez parler ! Vous avez seulement dit que vous étiez la fille de Maria...

Il marqua une pause avant d’ajouter plus bas :

— Or, j’ai très bien connu votre mère !

— Si j’avais su que votre père était mort, je ne serais pas venue jusqu’ici ! insista-t-elle.

Elle avait beaucoup marché cet après-midi et maintenant, elle avait mal aux pieds... Ses bottes neuves lui avaient peut-être même donné des ampoules.

— Ce sont des lettres que vous apportiez à mon père ? interrogea-t-il.

— Oui. Il les lui a écrites au moment de son séjour à Rome...

— Les avez-vous ici ? J’aimerais les voir.

Il avait parlé avec une autorité qui touchait à l’arrogance. De toute évidence, cet homme avait l’habitude de commander. Et d’être obéi... Quant aux femmes, il lui suffisait sûrement de claquer dans ses doigts pour qu’elles accourent.

Mais Norma refusa de se laisser dominer. Elle se redressa et le fixa droit dans les yeux.

— Pourquoi voulez-vous les voir ?

— Pour être sûr qu’elles ont été écrites par mon père, évidemment !

— Elles sont signées !

— Cela ne prouve rien. Vous connaissez l’écriture de mon père ? Vous l’avez déjà vu signer une lettre ?

— Euh... non, bien entendu.

Quelque peu démontée, elle se demandait pourquoi il se montrait soudain presque agressif. Elle retrouva rapidement sa maîtrise d’elle-

même.

— Ma mère a laissé des instructions... Elle demandait à ce que ces lettres soient retournées à Roberto Cortelli ! Voyez !

Elle ouvrit son sac et en sortit le paquet noué d'une faveur rouge.

— À rendre à Roberto Cortelli... lut-il.

Pinçant les lèvres, il se détourna.

— Ce bref message est daté, fit Norma. Elle l'a écrit quelques jours avant sa mort. Pendant l'un des rares moments où elle était consciente, elle a dû s'en souvenir, les chercher et rédiger hâtivement ses instructions...

Elle soupira.

— Elle a passé les dernières semaines alitée. Une infirmière la veillait nuit et jour...

Elle avait toujours le paquet à la main. Soudain, il pivota sur lui-même et s'en empara. Vivement, il dénoua le ruban. La feuille de papier sur laquelle Maria avait tracé quelques mots tomba sur le tapis.

La colère s'empara de Norma.

— Rendez-moi cela !

Il ne semblait nullement en avoir l'intention...

— Rendez-moi cela ! répéta-t-elle plus fort.

Elle voulut lui reprendre les lettres. Mais il la repoussa. À grands pas, il se dirigea vers un secrétaire ancien.

Stupéfaite, Norma demeura figée sur place pendant une fraction de seconde. Puis elle ramassa le papier qui était resté par terre et courut vers lui.

Déjà, il ouvrait un tiroir et y jetait les lettres.

— Rendez-les-moi ! cria Norma.

— Non.

Brusquement, il referma le tiroir à clé.

Puis il se tourna vers elle. Un léger sourire jouait sur ses lèvres ; Norma ne sut plus que dire...

Je souhaiterais les garder quelque temps, déclara-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour les lire. Je voudrais être sûr qu'elles ont été écrites par mon père. Logique, non ?

La méfiance envahit la jeune fille.

— Comment puis-je savoir si vous êtes vraiment le fils de Robert Cortelli ? Rien ne le prouve...

Il la toisa et, de nouveau, le trouble la gagna. Cet homme avait une personnalité et une présence étonnantes. Il savait ce qu'il voulait, c'était indéniable. Il prenait ses décisions sans demander l'avis de quiconque ni tenir compte des oppositions...

— Soit, vous prétendez être Roberto Cortelli, le fils du ténor Roberto Cortelli, reprit-elle. Me dites-vous la vérité ?

— Mais oui ! Voulez-vous que j'appelle Paolo ? Il vous confirmera mon identité.

— Paolo ? interrogea-t-elle, incertaine.

— Le majordome qui vous a fait entrer. Il travaille ici depuis plus de vingt ans. C'est mon père qui l'a engagé...

Il soupira.

— Malheureusement, ce pauvre Paolo est en aussi mauvais état que la maison ! Ses articulations sont rongées par l'arthrose et j'ai toujours peur de le voir se disloquer comme un pantin brisé...

Il s'apprêta à tirer sur un cordon.

— Je vais lui demander de venir. Il vous dira que je suis bien le fils de Roberto Cortelli, le ténor. Et il se souviendra sûrement de Maria...

Norma rougit.

— Non, je vous en prie, ne l'appellez pas. Je... je vous crois.

— Voulez-vous voir mes papiers ?

— Je vous crois ! répéta-t-elle.

Elle fronça les sourcils.

— Mais cela ne me plaît guère que vous m’ayez volé mes lettres !

— Volé ? releva-t-il.

— Oui !

Il sourit.

— Qui aurait jamais cru que la fille de Maria me traiterait de voleur ?

Son sourire s’effaça.

— De toute manière, il ne s’agit pas de vos lettres !

Il s’approcha d’elle et plongea son regard dans le sien.

— Vous ne ressemblez guère à votre mère... Seuls vos yeux sont les mêmes. Couleur d’ambre... Des yeux de fauve. Des yeux de tigresse...

Il se pencha.

— Vos yeux brillent-ils pendant la nuit, Norma ?

Doucement, il lui caressa les cheveux.

— Par contre, vos cheveux n’ont pas la même nuance. Les vôtres sont plus clairs...

La jeune fille retint sa respiration. Elle aurait dû reculer, le repousser... Mais elle n’en avait pas le courage.

— Votre mère parlait souvent de vous, murmura-t-il.

— Ma mère vous a parlé de moi ? reedit-elle, incrédule.

— Mais oui. Elle ne cessait de penser à la petite fille qu’elle avait laissée à Londres. C’était votre grand-mère maternelle qui s’occupait de vous...

— Vous avez vraiment connu ma mère ! s’exclama-t-elle.

— Puisque je vous le dis ! Nous bavardions des heures ! Ici, dans ce salon, ou dans le jardin quand le temps le permettait.

— Vous étiez encore un enfant ! Et elle tenait de longues

conversations avec vous ? J'ai peine à le croire.

— Je n'étais plus un enfant. J'avais dix-huit ans... L'âge de l'amour !

Du bout des doigts, il lui effleura la joue. Elle frémit.

Il allait l'embrasser, elle le devinait... Et elle n'avait pas le courage de le repousser. Parce qu'elle désirait ce baiser.

Il l'attira contre lui et lui prit les lèvres.

« Je vais le... le gifler ! » songea-t-elle.

Mais au lieu de cela, elle ferma les yeux et s'abandonna dans ses bras. Pendant quelques instants, quelques minutes ou une éternité, ils demeurèrent ainsi enlacés, s'embrassant passionnément.

Soudain, Roberto la lâcha et recula. Il consulta sa montre, hocha la tête.

— Je ne peux pas vous garder plus longtemps et je le regrette. J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure.

Il réfléchit un instant.

— J'aimerais vous revoir avant votre départ pour Florence. Nous dînons ensemble demain ?

C'était plus un ordre qu'une invitation.

— Dans quel hôtel êtes-vous descendue ? demanda-t-il encore.

Elle le lui dit. Puis après une brève pause, elle ajouta :

— Je... je ne tiens pas à vous revoir.

Il haussa un sourcil.

— Vous ne voulez pas récupérer vos lettres ?

La prenant par le coude, il l'entraîna vers le hall.

— Je vous les apporterai demain à votre hôtel.

— Mais...

— À vingt heures, précisa-t-il. D'ici là, j'aurais eu le temps de les parcourir. Je saurai alors si mon père les a vraiment écrites. *Arrivederci*, Norma ! Paolo va vous reconduire...

Non seulement il gardait les lettres, mais il disposait d'elle sans même lui demander son avis.

— Ecoutez ! protesta-t-elle. Je...

Elle s'interrompit. Il avait disparu...

« Quel mufler ! » songea-t-elle, sidérée. Mais ne lui avait-il pas dit *arrivederci* ?

— *Signorina* ? fit Paolo qui venait d'apparaître silencieusement à ses côtés.

Elle sursauta.

— Oui ?

— Par ici, je vous prie.

Que pouvait-elle faire, sinon le suivre à travers le jardin ?

Quelques instants plus tard, elle se retrouvait sur le trottoir. Paolo fit jouer la clé dans la serrure de la grille qu'il venait de refermer. Elle leva les yeux vers la maison et eut l'impression qu'on l'observait depuis l'une des fenêtres du premier étage.

Etait-ce Roberto qui la regardait derrière les rideaux ?

Furieuse, elle partit d'un bon pas. Les feuilles mortes crissaient sous les talons de ses bottes, et il n'y avait aucun taxi en vue.

Pourquoi n'avait-elle pas pensé à demander à Roberto ou à Paolo d'en appeler un pour elle ?

Elle rentra à l'hôtel à pied. Quand elle arriva enfin *Via Veneto*, elle boitillait. Ses pieds étaient plus douloureux que jamais et une migraine terrible lui encerclait les tempes.

Une fois dans sa chambre, elle s'empressa d'ôter ses bottes.

— Evidemment, j'ai des ampoules ! grommela-t-elle. C'était à prévoir !

Elle se fit couler un bain et, après s'être débarrassée de ses vêtements, elle se plongea dans la baignoire.

Elle se sentait épuisée. Pourtant, elle n'avait pas eu une journée particulièrement fatigante...

« La tension nerveuse... » se dit-elle.

Pourquoi avait-elle accepté aussi facilement que Roberto Cortelli lui prenne ses lettres ? Pourquoi l'avait-elle laissé l'embrasser ?

— Je n'aurais pas dû aller chez lui ! s'exclama-t-elle soudain avec dépit.

Mais quand elle s'était rendue *Via Scipione*, elle pensait rencontrer un vieil homme...

Au lieu d'un septuagénaire aux cheveux blancs, elle s'était trouvée en face d'un homme en pleine force de l'âge. Un homme aux cheveux sombres et au regard pénétrant... Un homme qui avait l'étrange pouvoir de la troubler comme jamais elle ne l'avait été.

« Et s'il tombait amoureux de moi ? » se demanda-t-elle brusquement.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux, furieuse du tour que prenaient ses pensées. Que lui arrivait-il donc ? Elle n'avait pourtant pas l'habitude de rêver tout éveillée...

Jamais, par exemple, elle n'avait « fantasmé » au sujet d'Andrew ! D'ailleurs, elle ne songeait guère à lui quand elle ne se trouvait pas à ses côtés.

« Roy a raison, songea-t-elle. Mes sentiments pour lui n'ont rien de passionnel. »

La sonnerie du téléphone résonna. Elle sortit de la baignoire, s'enveloppa d'une serviette et alla répondre.

— Allô ?

— Norma ? Ici Melinda – Melinda Morrison, l'attachée de presse des Éditions Brenton.

Comme si elle avait besoin de le préciser !

— Je viens d'arriver, poursuivit-elle. Voulez-vous que nous dînions ensemble ce soir ?

— Volontiers.

— Nous pourrions nous retrouver dans le hall de l'hôtel à dix-neuf

heures trente. Cela vous convient ?

— Très bien.

— Nous mettrons au point notre emploi du temps de demain. Je crois que nous aurons beaucoup à faire !

— Je le crois aussi. Entendu pour dix-neuf heures trente, Melinda. À tout à l'heure !

— À tout à l'heure !

Norma raccrocha. Elle avait largement le temps de se préparer... Si elle avait déjà eu l'occasion de rencontrer Melinda Morrison une ou deux fois, elle la connaissait à peine.

« Il faut absolument que je fasse bonne impression, songea-t-elle. Je ne dois pas oublier que je représente Bright & Stevens, public relations ! »

Au cours du dîner qu'elle partagea dans le restaurant de l'hôtel avec Melinda, Norma réussit à chasser de ses pensées Roberto Cortelli.

Elle l'oublia aussi pendant la journée du lendemain, car elle n'eut pas une minute à elle. En compagnie de Melinda, elle visita plusieurs hôtels avant de choisir celui qui offrait les plus vastes salons de réception.

Ensemble, elles décidèrent du menu du déjeuner qui réunirait près d'une centaine d'invités. Il fallut ensuite prévenir les libraires, la télévision et la presse...

Dans le taxi qui les emmenait à vive allure à travers la ville, Norma soupira.

— Quelle circulation !

— Quel chaos, voulez-vous dire, corrigea Melinda.

Au passage, la jeune fille reconnut quelques monuments célèbres : le Forum, le Colisée, le temple de Vesta... Et tant d'églises, tant de places, tant de fontaines...

Les petites Fiat se faufilaient partout, dans les larges avenues comme dans les étroites ruelles. Et on les retrouvait garées sur les

trottoirs dans l'anarchie la plus totale.

— Ouf ! s'exclama Melinda en fin d'après-midi.

Elles venaient de regagner l'hôtel. Toutes deux sirotaient un jus de fruits bien mérité dans le bar du rez-de-chaussée.

— Quelle journée ! fit Norma. Mais tout est organisé...

— Où allons-nous dîner ce soir ? demanda Melinda.

— Ce soir, je suis prise, répondit Norma.

— Oh ? fit Melinda en battant des cils.

C'était une femme d'une trentaine d'années vêtue de manière assez voyante. Ce jour-là, elle portait un manteau très souple en daim violet orné d'un col de fourrure. Un chapeau à larges bords, de la même teinte que son manteau, était posé de biais sur sa chevelure blonde.

Elle était très maquillée : une épaisse couche de fond de teint, du blush et de l'ombre à paupières bleue estompée jusqu'à ses sourcils.

— Un homme ? interrogea-t-elle.

— Oui, admit Norma.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— À Rome.

— Hier ?

— Tout juste...

Melinda hocha la tête.

— Je vois... murmura-t-elle. Méfiez-vous des Italiens... Plus d'une petite Anglaise s'est déjà laissée prendre au charme de ces Don Juan. Je vous aurais crue plus... euh... plus avertie !

Norma rougit. Elle parvint cependant à éclater de rire et à lancer d'un ton léger :

— Ne vous inquiétez pas ! Je ne me suis pas laissé conter fleurette par l'un des « dragueurs » de naïves étrangères ! Je dois dîner ce soir avec l'un des amis de ma mère. Cela ne vous ennuie pas, Melinda ?

— Pas du tout, assura cette dernière.

Avec une certaine amertume, elle ajouta :

— C'est le lot des femmes d'affaires de dîner seules lorsqu'elles se trouvent dans une ville inconnue...

Elle haussa les épaules.

— À une certaine époque, cela m'amuseait. Puis je me suis rendu compte que les soirées paraissent terriblement longues quand il faut les passer en sa propre compagnie.

— Vous avez raison. Il m'est arrivé plusieurs fois de devoir quitter Londres pour des raisons professionnelles. Quand je me retrouvais seule à l'hôtel, comme je regrettais mes amis et mon petit appartement...

Son regard s'évada.

— Ma mère était cantatrice et partait souvent pour de longues tournées à l'étranger...

— Il s'agit là d'une situation différente ! coupa Melinda. Les troupes théâtrales forment de véritables familles.

— Pourtant, chaque fois que ma mère revenait à la maison, elle était ravie. « Mon vrai rôle, disait-elle, c'est d'être épouse et mère. »

— La vie des femmes est parfois difficile ! soupira Melinda. Parvenir à concilier sa profession et sa famille, ce n'est pas évident !

Elle se leva.

— Nous nous verrons demain matin au petit déjeuner. À quelle heure part le train pour Florence ?

— Neuf heures. Pour ne pas arriver en retard à la gare, nous devrions prendre notre petit déjeuner à sept heures et demie.

— Très bien. Bonne soirée, Norma !

— Merci...

Norma avait largement le temps de se préparer avant de descendre retrouver Roberto.

— Que vais-je mettre ce soir ? se demanda-t-elle à mi-voix en

examinant les différentes tenues habillées qu'elle avait apportées.

Elle se décida enfin pour une robe en crêpe turquoise. Elle jeta sur ses épaules une cape en velours noir et descendit.

Il était un peu plus de sept heures et demie, Roberto demeurait invisible... Avait-il changé d'avis ? Ou bien avait-il oublié ce dîner ?

Son cœur se serra. S'il ne venait pas, elle serait incroyablement déçue...

Elle se mit à faire les cent pas, allant du hall à la galerie marchande. Soudain, on la prit par la taille.

— Est-ce moi que vous attendez, *signorina* ? murmura Roberto dans son oreille.

Son haleine tiède frôla la joue de la jeune fille qui se sentit transportée de joie. Sans raison...

Elle leva les yeux vers lui. Il recula d'un pas et s'inclina légèrement.

— Bonsoir, Norma...

Comme il était séduisant dans son costume gris foncé, avec cette chemise en soie blanche et cette cravate sombre...

— Je commençais à penser que vous m'aviez oubliée ! lança-t-elle.

— Vous croyez qu'on peut vous oublier si facilement ?

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer. Quand il lui parlait avec cette folle douceur, elle perdait la tête...

Leurs yeux se rencontrèrent. Une étrange flamme brillait dans les prunelles de Roberto.

— Je suis arrivé depuis déjà un quart d'heure, lui dit-il.

— Mais... je ne vous ai pas vu.

— J'étais à la réception. Je demandais qu'on vous prévienne de mon arrivée. L'employé a essayé de vous joindre, mais vous n'avez pas répondu.

— Je devais déjà être dans l'ascenseur !

— Probablement...

Ils ne se quittaient pas des yeux, sans tenir compte des gens qui les côtoyaient et parfois même les bousculaient.

— Venez... dit-il en la prenant par le bras. Ma voiture est garée dehors. En double file... autant ne pas la laisser trop longtemps en infraction !

Une longue Ferrari argent était en effet garée en double file devant l'hôtel. Sa carrosserie étincelait, reflétant les lumières des réverbères.

Après avoir fait asseoir Norma, Roberto s'installa au volant.

Comme ils étaient près l'un de l'autre dans ce coupé sport... À tout instant, leurs bras se frôlaient, et la main de Roberto touchait le genou de la jeune fille chaque fois qu'il devait changer de vitesse.

Il conduisait très vite, à l'italienne. Mais Norma se sentait en totale sécurité... La voiture se faufilait dans les rues étroites ou les larges avenues où flânaient les promeneurs.

Roberto gara sa voiture non loin du Tibre, sur un trottoir. Puis il entraîna son invitée vers un monumental portail éclairé par des torches.

Norma n'eut pas le temps d'examiner les lourds battants de chêne sculptés : une autre porte coulissait. Celle-ci, en verre, semblait très moderne.

Le portier s'inclina.

— *Buona sera, signor Cortelli.*

Il portait un uniforme marron. Un autre employé, également en uniforme, s'empara de leurs manteaux.

— Où sommes-nous ? demanda Norma.

— Dans une très ancienne demeure romaine transformée en restaurant.

— De quelle époque date-t-elle ?

— Du XIV^e siècle. L'ensemble a été restauré avec énormément de soin. Toutes les tapisseries que vous voyez sont authentiques.

Très impressionnée, Norma regardait autour d'elle. Elle avait l'impression d'être transportée plusieurs siècles en arrière...

— Les propriétaires de cette demeure habitent le dernier étage, poursuit Roberto. Le restaurant leur appartient. À mon avis, c'est le meilleur de Rome ! J'espère que vous apprécierez la cuisine du chef...

— Pour le moment, je suis fascinée par le décor.

Le maître d'hôtel vint à leur rencontre.

— *Signor Cortelli* ! s'exclama-t-il.

En multipliant les courbettes, il les conduisit dans une grande salle où les dîneurs étaient déjà très nombreux. Un pianiste jouait en sourdine.

Norma se trouva bientôt assise en face de Roberto à une table éclairée par un candélabre sculpté. Sur la nappe amidonnée, l'argenterie et les cristaux étincelaient.

Derrière la jeune fille, une tapisserie aux chaudes couleurs ornait le mur de pierre.

— Un véritable tableau ! commenta Roberto. Vous semblez plus jolie que jamais sur ce fond pourpre et bleu... Un Botticelli !

On leur apporta le menu ainsi que la carte des vins. Norma ne songeait pas à consulter la liste des plats. Elle regardait Roberto... Les flammes mouvantes des bougies accentuaient les ombres et les méplats de son beau visage.

Le maître d'hôtel se pencha.

— *Signorina*, puis-je vous conseiller...

Elle l'écouta à peine. Que voulait-elle manger ? Oh ! Cela avait si peu d'importance...

Roberto commanda le vin. On leur apporta immédiatement une bouteille de Frascati – le vin de Rome en provenance des vignes plantées sur les collines au sud de la ville.

— J'avais pensé vous emmener dîner chez Alfredo, près du mausolée d'Auguste, fit Roberto après le départ du sommelier.

— Alfredo ? Le restaurant où l'on mange les meilleures *fettuccini* de toute l'Italie ?

— Exactement ! On y trouve aussi une impressionnante collection de photos dédicacées. Les murs en sont couverts...

Un léger sourire transforma son expression.

— Parmi celles-ci figure un cliché de votre mère, en compagnie de mon père et de moi-même. J'aurais voulu vous la montrer, ainsi vous auriez su que je ne mentais pas en disant que j'ai bien connu Maria.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée chez Alfredo ?

— C'est un endroit amusant, mais très bruyant. Nous aurions été à chaque instant dérangés par des amis qui auraient voulu me saluer... et surtout vous être présentés ! Or ce soir, je tenais à vous avoir pour moi tout seul !

Il leva son verre.

— À nous, Norma !

Leurs yeux se rencontrèrent, et la jeune fille eut l'impression que son cœur faisait un bond dans sa poitrine.

— Connaissez-vous l'opéra *La Norma* ? interrogea-t-il. Maria l'interprétait magnifiquement...

— Je sais. Je possède le disque.

— L'un des airs de cet opéra a été utilisé par Louis Malle pour son film *Atlantic City*. Vous l'avez vu ?

— *Atlantic City* ? Non.

— Un excellent film... Il a remporté de nombreux prix au Festival de Cannes.

Il but un peu plus de vin. Norma ne parvenait pas à détacher son regard de cet homme. Il émanait de lui une telle présence, une telle vitalité... Elle était attirée par lui comme par un aimant.

« Jamais je n'aurais dû accepter cette invitation à dîner ! songea-t-elle soudain. Après cette soirée, plus rien ne sera pareil... »

— Chantez-vous aussi ? interrogea-t-il.

Elle se mit à rire.

— Je coasse... C'est à se sauver !

Il joignit son rire au sien.

— Et vous ? demanda-t-elle à son tour. Avez-vous suivi les traces de votre père ?

— Non.

Il secoua la tête, tandis que son regard s'évadait.

— Mon père a pourtant beaucoup insisté ! Quand j'étais enfant, je devais prendre des cours de chant régulièrement. Je participais même à une chorale...

Il fit une petite grimace.

— Mais je ne me voyais pas chanteur professionnel ! C'était le cinéma qui m'attirait... Je dépensais tout mon argent de poche pour voir des films. Et je rêvais du jour où je réaliserais enfin mon premier long métrage !

— Ce jour-là est-il arrivé ?

Il l'enveloppa d'un regard chargé d'ironie.

— Apparemment, vous n'avez pas vu mes films... Ma renommée n'a donc pas atteint Londres ?

— Je ne vais pas souvent au cinéma, expliqua-t-elle.

— J'ai fait deux films qui ont obtenu un certain succès, expliqua-t-il sans fausse modestie. Avant cela, j'apprenais... Après avoir terminé mes études universitaires je suis allé à Hollywood. Cela m'a permis de connaître tous les rouages des studios, tous les secrets... J'ai vu travailler les plus grands réalisateurs. J'ai même fait un peu de figuration...

— Combien de temps avez-vous passé à Hollywood ?

— Huit ans. Ensuite, je suis revenu à Rome, et j'ai travaillé pour les autres. Maintenant, je vole de mes propres ailes... À la mort de mon père, je me suis trouvé à la tête d'une certaine fortune. Cela me permet de ne choisir que les films qui m'intéressent. À aucun prix je ne voudrais m'abaisser à des compromis pour complaire à un producteur !

— Avez-vous d'autres projets ?

— Oui. J'ai envie de porter à l'écran un roman écrit par l'une de vos compatriotes. *La Célébrité*... Ce livre raconte les problèmes que rencontre une actrice anglaise venue à Rome pour tourner un film.

— Oh ! *La Célébrité* ? Je l'ai lu ! C'est un très bon livre !

— Je n'ai pas encore trouvé ma vedette... Mais je vous imagine très bien dans le rôle principal. Demain, il faut absolument que vous veniez à Cinecitta. Nous ferons des essais...

— Moi ?

Elle secoua la tête en riant.

— Vous ne parlez pas sérieusement ! s'exclama-t-elle. Je ne suis pas actrice !

— Je suis sûr que vous avez des dons.

— Cela m'étonnerait !

— Pour ce genre de film, il vaut mieux confier le rôle principal à une inconnue. Demain, à Cinecitta, nous...

Elle lui coupa la parole.

— C'est impossible ! Demain, je pars pour Florence.

Après avoir réfléchi un instant, elle ajouta :

— D'ailleurs, je ne corresponds nullement à la description de l'héroïne de *La Célébrité*. Si mes souvenirs sont exacts, elle était mince, presque maigre. Et très brune !

— Porter un livre à l'écran, ce n'est pas forcément suivre à la lettre chacun des détails ! Je sens que vous êtes ma vedette !

Il se pencha en avant.

— Après Florence, revenez à Rome ! Il faut absolument que vous tourniez un bout d'essai. Cela ne vous obligera à rien, vous savez ! Mais nous saurons ainsi si vous avez des dons...

— Je n'en ai pas ! assura-t-elle.

— Qu'en savez-vous ?

— Et je ne reviendrai pas à Rome. Demain, nous partons pour

Florence. Puis ce sera Venise et Milan. De là, nous retournerons à Londres.

— Nous ?

— Melinda Morrison et moi. Melinda est l'attachée de presse d'une maison d'édition londonienne. Moi, je travaille pour une entreprise de « public relations ». Ensemble, nous organisons le prochain voyage de Jeremy Jenson, un écrivain anglais dont les livres vont être traduits en italien.

— Jeremy Jenson ! J'ai lu tous ses ouvrages... Celui qui traite de l'invasion de l'Italie par les Alliés pendant la guerre m'a beaucoup intéressé. Il ferait un excellent film.

Un serveur vint changer les assiettes et remplir à nouveau leurs verres.

Le pianiste interprétait maintenant un air américain des années trente. Une mélodie pleine de charme et de nostalgie...

Norma leva les yeux vers Roberto Cortelli. Mais il ne la regardait pas... Elle en profita pour l'étudier plus à fond.

« Il est séduisant, plein de vitalité, ambitieux... » songea-t-elle.

Elle poursuivit son examen.

« Très macho, aussi... Et en même temps terriblement mystérieux. On dirait qu'il possède un jardin secret. Un jardin où nul n'a le droit de pénétrer. Même pas la femme aimée... »

La femme aimée... De nouveau, elle rêvait ! Mais quoi d'étonnant ? L'atmosphère de ce restaurant portait au rêve. Tout comme le vin doré de Frascati. Sans compter la présence de cet homme qui réussissait à l'enivrer plus sûrement que l'alcool.

— Je vous assure ! insista Roberto. Vous seriez idéale dans ce rôle !

— Je ne suis pas comédienne.

— Vous croyez que tous les gens que vous voyez à l'écran savent jouer ? lança-t-il avec un certain mépris.

Il haussa les épaules.

— Certains en sont incapables...

— Alors que font-ils ?

— Ils se contentent de suivre les indications du metteur en scène. Ce qu'il faut d'abord, c'est que l'image « passe » à l'écran.

Il s'animait.

— Au fond, qu'est-ce que le cinéma, sinon une illusion ?

— Je n'ai aucune envie de devenir comme Cristabel, l'héroïne de *La Célébrité* ! protesta-t-elle. Je n'ai aucune envie de perdre mon identité, de ne plus très bien savoir qui je suis...

— C'est du cinéma, vous dis-je !

Soudain, la déception envahit la jeune fille.

— Pourquoi m'avez-vous invitée à dîner ? demanda-t-elle. Pour tenter de me persuader de faire un bout d'essai ?

Il la fixa, les yeux rétrécis.

— Non. Je voulais vous revoir ; voilà pourquoi je vous ai invitée !

Il y eut un bref silence.

— Et vous ? lança-t-il. Pourquoi avez-vous accepté mon invitation ? Pour récupérer ces fameuses lettres ?

Elle rougit.

— Je les avais complètement oubliées ! s'exclama-t-elle spontanément.

Elle se reprit :

— Je veux les récupérer, bien entendu ! Les avez-vous apportées ?

— Non. Moi aussi, je les ai oubliées. Elles sont toujours dans le tiroir du secrétaire...

— Les avez-vous lues ?

— Je n'en ai pas eu le temps.

— Il faut absolument que vous me les rendiez ! Roy m'avait chargé de les remettre à votre père. Si cela se révélait impossible, il m'avait demandé de les lui rapporter...

— Dans ce cas, il faudra que vous veniez avec moi *Via Scipione* après dîner.

Sa voix se chargea de douceur.

— Viendrez-vous avec moi, Norma ?

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer. Deux tâches rouges marquèrent ses pommettes. Si elle l'accompagnait *Via Scipione*, que se passerait-il ?

Elle leva les yeux vers lui et sentit le désir l'envelopper comme une flamme vive. Soudain, elle mourait d'envie de sentir ses caresses, ses baisers...

La gorge sèche, elle avala sa salive.

— Euh, je... je...

Pour masquer son trouble, elle s'empara de son verre et le vida. Quand elle le reposa, elle s'aperçut que sa main tremblait.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Norma. Viendrez-vous avec moi après dîner ?

— Pour... récupérer les lettres ?

— Bien entendu, pour récupérer les lettres.

Il lui adressa un regard chargé d'ironie.

— Puisque vous partez demain pour Florence, à quel autre moment voudriez-vous venir les chercher ?

Il ne la quittait pas des yeux. Ses prunelles grises lui transmettaient un message qu'elle n'osait interpréter.

— Oui, j'irai avec vous *Via Scipione*, murmura-t-elle enfin.

Cette fois, ils ne passèrent pas par le jardin. Ils pénétrèrent dans la maison par la porte de derrière qui donnait sur une autre rue. Après l'avoir soigneusement verrouillée, Roberto prit Norma par la main et l'entraîna vers le hall.

Un rayon de lune le traversait, le baignant d'une lueur argentée, presque irréelle. Les douze coups de minuit résonnèrent à travers la maison, cristallins.

Norma retint sa respiration. Cet instant était absolument extraordinaire, magique...

Minuit ! L'heure pour Cendrillon de regagner son logis... Mais elle n'était pas Cendrillon ! Et elle n'avait jamais désiré l'être.

Elle se redressa.

« Je suis une adulte ! songea-t-elle. Une femme capable de prendre en main sa propre destinée, de faire des choix... »

Ce soir, elle avait décidé de suivre Roberto...

Elle se tourna vers lui. Dans le clair de lune, il avait l'air d'une statue grecque au profil de médaille.

— Maintenant que vous êtes ici, vous resterez avec moi. Toute la nuit ! murmura-t-il.

— Je... je ne peux pas. Demain matin à sept heures trente, je dois retrouver Melinda. Après avoir pris notre petit déjeuner ensemble, nous partirons pour Florence. Et je dois faire mes valises !

— Je vous ramènerai à votre hôtel à temps. Ne vous inquiétez pas...

Il prit le délicat visage de la jeune fille entre ses mains.

— Pour l'instant, ne pensons pas à demain... Pensons à nous. Seulement à nous...

Il l'enlaça. Les yeux clos, elle se laissa aller contre sa solide poitrine.

— Acceptez-vous de rester avec moi ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle dans un souffle.

Elle lui tendit ses lèvres. Elle ne voulait pas réfléchir. Elle refusait d'être raisonnable... Ce qui lui arrivait était trop merveilleux, trop exceptionnel.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser tout d'abord très

doux, très tendre, qui se fit de plus en plus passionné.

Leur soif mutuelle s'exacerbait, tandis que leurs mains s'affolaient. Plus rien ne comptait, sinon le désir qui les poussait l'un vers l'autre.

Enlacés, ils gravirent l'escalier et pénétrèrent dans une chambre éclairée par la lune. Alors une lente danse commença... Une danse de tous les temps, de toutes les époques. La danse de l'amour et de la passion.

Doucement, Roberto lui caressa les cheveux. Elle s'étira avec une légère plainte.

— Ma chérie... murmura-t-il. Elle se blottit contre lui.

— Roberto...

— C'était merveilleux ! chuchota-t-il.

— Merveilleux... fit-elle en écho. Mais...

— Mais ?

— Nous nous connaissons seulement depuis hier !

— Et alors ?

— Jamais je n'aurais pensé qu'il était possible de tomber amoureux si vite !

— À Rome, tout est possible, tout est permis !

— Croyez-vous ? fit-elle, incertaine.

— Est-ce à moi de vous citer Shakespeare ?

— Shakespeare ?

— *À peine se rencontrèrent-ils*

Qu'ils se regardèrent.

À peine se regardèrent-ils

Qu'ils s'aimèrent.

— C'est ce qui nous est arrivé ? demanda-t-elle.

Elle voulait l'entendre dire qu'il l'aimait. Pourquoi ne prononçait-il pas les mots qu'elle espérait ?

— Mais oui, c'est ce qui nous est arrivé, affirma-t-il.

Il soupira.

— Malheureusement, nous avons bien peu de temps ! Une seule nuit... Etes-vous vraiment obligée d'aller à Florence demain ?

— Oh oui ! Sinon, Melinda se plaindrait auprès de mon employeur. Et je perdrais mon job !

— Serait-ce tellement dramatique ?

— Bien sûr ! Je ne veux pas me retrouver au chômage ! Si cette mission dont je suis chargée en Italie se révèle un succès, j'obtiendrai une promotion.

Il l'enlaça.

— Une nuit... Une seule nuit...

Sous ses caresses, elle frémissait. Jamais elle n'avait ainsi vibré. Elle avait l'impression d'être un violon... Un violon dont un seul musicien au monde savait jouer.

Le lendemain matin très tôt, fidèle à sa parole, Roberto la ramena à son hôtel. Le soleil se levait à peine. Dans la lumière matinale, Rome semblait dorée et le Tibre prenait des reflets glauques.

Norma demeurait silencieuse. Avec le grand jour, elle retrouvait sa raison. Certes, elle ne regrettait rien... Cependant, elle ne comprenait pas comment elle avait pu s'abandonner aussi facilement.

Bientôt, Roberto arrêta sa Ferrari devant l'hôtel. Il n'avait pas coupé le moteur.

La gorge serrée, Norma se tourna vers lui.

« Nous reverrons-nous ? » avait-elle envie de demander.

Mais aucun son ne sortait de ses lèvres sèches. Elle se contentait de le regarder d'un air implorant. Comprendrait-il ce message muet ?

Doucement, il lui caressa la joue.

— *Arrivederci*, Norma ! Amusez-vous bien à Florence...

Ces quelques mots lui firent l'effet d'une gifle. Elle parvint à cacher son désarroi. Faisant appel à tout son courage, elle se redressa.

— *Arrivederci* !

L'instant d'après, elle était dehors. Elle agita la main et réussit à sourire.

— *Arrivederci*... répéta-t-elle.

Elle aurait voulu donner à sa voix des notes joyeuses. Mais cela ressemblait plutôt à un sanglot...

Si elle s'était écoutée, elle se serait jetée dans les bras de Roberto. Elle l'aurait supplié de ne plus jamais la quitter...

« Un peu de fierté, ma fille ! se gourmanda-t-elle. Ne te rends pas ridicule... »

Roberto agita la main à son tour. Et elle comprit que pour lui, ces quelques heures n'avaient pas vraiment compté...

Oh, il avait passé un moment agréable en sa compagnie. Mais demain, probablement, il y aurait une autre fille à ses côtés. Et le surlendemain une autre encore...

Elle savait, pourtant, qu'elle devait se méfier des Italiens – des Romains en particulier ! Et elle s'était laissé prendre au plus éculé des pièges ! Un dîner, quelques compliments... Roberto Cortelli n'avait pas eu à se donner beaucoup de mal !

Déjà, la Ferrari avait disparu. Refoulant ses larmes, Norma se dirigea vers l'entrée de l'hôtel.

Le train filait à travers la campagne verdoyante. Des vignes, à perte de vue, couvraient les collines. Au loin, un château en ruines se profilait sur le ciel clair. Le train pénétra dans un tunnel, et Norma ferma les yeux.

Comme elle avait sommeil !

Et pourquoi n'avait-elle pas assez dormi ? Tout simplement parce qu'elle avait passé la nuit dans les bras d'un homme rencontré seulement vingt-quatre heures auparavant !

Comment avait-elle pu accepter de le suivre chez lui ? Il fallait qu'elle ait perdu la tête !

Elle, Norma Seton, qui se croyait si raisonnable, si équilibrée... Mais comment avait-elle pu agir ainsi ?

Se donner à un inconnu ! Alors qu'elle envisageait sérieusement d'épouser Andrew Brenton !

Elle crispa les mâchoires. Elle connaissait Andrew depuis plusieurs années. Et c'était tout juste si elle consentait à l'embrasser ! Elle ne lui permettait aucune privauté...

« Mais je ne l'aime pas ! » songea-t-elle.

Brusquement, elle haussa les épaules.

« Et Roberto Cortelli, l'aimes-tu ? »

« Oui ! répondit une petite voix intérieure. Oui, à la folie, et pour toujours... »

En proie à un total désarroi, elle se prit le visage entre les mains. Reverrait-elle jamais Roberto ? Elle en doutait. Il vivait à Rome, elle à Londres... Apparemment, son métier le passionnait. Et elle était également très prise par le sien. Elle n'avait aucune envie de quitter l'Angleterre pour aller s'installer en Italie !

« D'ailleurs, il ne m'a rien demandé ! se dit-elle avec amertume. Ne rêve pas, Norma ! Dis-toi que pour lui, tu n'as représenté qu'une aventure d'une nuit. Une conquête bien facile... »

Le train sortit du tunnel, et Norma essaya de présenter à Melinda, qui lui faisait face, un visage serein.

Ce matin-là, Melinda portait un chapeau noir et un ensemble noir et blanc. Elle referma le magazine qu'elle feuilletait distraitement.

— Alors, avez-vous passé une bonne soirée ? lança-t-elle.

— Oui, merci. Et vous ?

Melinda fit une grimace.

— Comme ci, comme ça...

Elle s'empara de son briquet et ouvrit un paquet de cigarettes.

— Je peux fumer ? Cela ne vous ennuie pas ?

— Je vous en prie...

Norma leva les yeux vers les panneaux.

— D'ailleurs nous sommes dans un compartiment pour fumeurs !

Melinda alluma une cigarette, inspira une bouffée de fumée, la rejeta par les narines.

— Où avez-vous dîné ? s'enquit Norma. Au restaurant de l'hôtel ?

— Non, chez Alfredo. Pas mal...

Soudain, elle rétrécit les yeux.

— Je l'ai vu, vous savez !

— Qui ?

— Votre bel Italien !

Norma devint écarlate.

— Ah... fit-elle seulement.

— Très séduisant ! commenta Melinda en hochant la tête d'un air connaisseur. Je comprends que vous ayez passé la nuit avec lui ! À votre place, j'en aurais fait autant !

Norma sursauta.

— Mais comment... comment...

Elle s'interrompit. Les yeux agrandis, elle contemplait Melinda avec une certaine inquiétude.

— Comment je sais que vous avez passé la nuit avec lui ? s'enquit cette dernière.

Elle laissa échapper un petit rire narquois.

— Pas difficile à deviner ! Il suffisait de vous regarder tous les deux...

— Où... où nous avez-vous vus ?

— Dans le hall de l'hôtel, au moment où il est venu vous chercher pour vous emmener dîner. Vous sembliez hypnotisés l'un par l'autre ! Le monde extérieur ne comptait plus pour vous.

De nouveau, son rire résonna.

— On dit que les amoureux sont seuls au monde ! Dans votre cas, c'était bien vrai ! Vous ne m'avez même pas reconnue quand je suis passée près de vous !

La rougeur de Norma s'accentua.

— Je... je suis désolée...

— Ne vous excusez pas ! lança Norma avec ironie.

Elle toisa la jeune fille en pinçant les lèvres.

— Surprenant... Je ne pensais pas que vous étiez une fille facile...

Norma se détourna. Elle était partagée entre la colère et l'humiliation. Une fille facile ! C'était donc ainsi que la jugeait Melinda !

Cette dernière la regardait toujours d'un air sarcastique. Soudain, Norma la détesta de toutes ses forces. Oui, elle la haïssait, cette femme cynique, trop sûre d'elle, trop sophistiquée – trop expérimentée, aussi !

— Je ne suis pas une fille facile, s'entendit-elle déclarer entre ses dents serrées.

— Ne vous choquez pas ! Je croyais qu'on pouvait vous parler librement...

— Bien sûr !

— Alors ne vous froissez pas pour un rien !

— Entre Roberto et moi, ce... ce n'est pas ce que vous imaginez, fit la jeune fille avec effort.

— Ah bon ?

Melinda haussa les sourcils d'un air sceptique.

— Dans ce cas, vous le reverrez ? interrogea-t-elle.

Soudain, Norma se souvint des lettres... Roberto ne les lui avait pas rendues. Elles devaient toujours se trouver dans l'un des tiroirs de ce secrétaire ancien, *Via Scipione*.

Elle décida de lui téléphoner, une fois arrivée à Florence, pour réclamer ce petit paquet.

« Je peux toujours lui demander de l'envoyer à Londres. Je lui donnerai mon adresse... » se dit-elle.

Ainsi, elle avait un bon prétexte pour renouer le contact ! À cette pensée, un peu d'espoir lui revint. Le soleil lui parut plus brillant, le ciel plus bleu... Même Melinda semblait moins cynique !

— Oui, je le reverrai ! assura-t-elle.

— Avant de quitter l'Italie ?

— Je ne sais pas...

Elle prêta l'oreille en entendant une cloche.

— On annonce le premier service... Si nous allions au wagon-restaurant ? J'ai faim. Pas vous ?

Melinda se leva.

— Voici une diversion comme une autre ! lança-t-elle, sarcastique.

Comprenant qu'elle n'était pas dupe, Norma rougit encore. Puis elle se redressa, fâchée contre Melinda, et surtout contre elle-même.

Après tout, elle était libre ! Elle n'avait pas de comptes à rendre à

cette femme...

« Melinda n'a pas à me juger ! » songea-t-elle en fronçant les sourcils.

Au wagon-restaurant, elles partagèrent leur table avec un couple d'Américains en vacances en Europe. Ils étaient tous deux très bavards et tinrent à leur raconter tous les menus incidents de leur voyage.

Une fois de retour dans le compartiment, Norma réussit à maintenir la conversation sur des sujets d'ordre général.

Elle ouvrit son guide de Florence.

— Tant de choses à voir en si peu de temps ! soupira-t-elle.

— Et nous devons travailler, lui rappela Melinda.

— Oui...

— J'aimerais quand même avoir un peu de temps libre demain. Je voudrais voir le musée des Offices... La *Galleria degli Uffizi* est l'un des plus beaux musées du monde.

— C'est en effet à voir, admit Norma.

— Nous pourrions y aller ensemble, suggéra Melinda.

— Pourquoi pas ? Il serait dommage d'être à Florence sans admirer les tableaux célèbres.

Elle réfléchit tout en consultant son agenda.

— Voyons, si nous commençons à prendre différents rendez-vous cet après-midi ? Cela nous laisserait un peu de temps demain.

Elle marqua une pause.

— Voulez-vous toujours aller à Venise jeudi ?

— Bien entendu ! D'autant plus que tous nos frais sont pris en charge... Autant en profiter !

— Evidemment... murmura Norma.

Dès leur descente du train, un taxi les amena à l'hôtel où deux chambres leur avaient été réservées. Aussitôt, elles se mirent au

travail...

Tout comme à Rome, elles devaient à Florence réserver des salons de réception et prévoir un déjeuner de gala pour de nombreux invités. Elles commençaient à être rodées et perdirent beaucoup moins de temps, cette fois.

En fin de journée, elles s'octroyèrent quelques heures pour flâner dans la ville-musée.

La *piazza del Duomo*, le baptistère, le campanile en marbre polychrome...

— Comme c'est beau ! ne cessait de s'exclamer Norma avec enthousiasme.

Elles arrivèrent enfin devant l'Arno que franchissait le *Ponte Vecchio*, bordé de boutiques d'orfèvres. Puis elles admirèrent le *Palazzo Vecchio*, dont la masse gothique se trouvait dominée par un beffroi de près de cent mètres de haut. Celui-ci se détachait dans le ciel que le soleil couchant teintait d'ocre et de pourpre.

— Je commence à me sentir fatiguée, déclara Melinda. Quelle journée ! Si nous dînions ?

Elle s'était arrêtée pour consulter le menu d'un petit restaurant.

— Cela me semble très bien. Qu'en dites-vous, Norma ?

— Tout comme vous, je suis fatiguée et j'ai faim ! Essayons ce restaurant. Pourquoi pas ?

Le hasard les avait amenées dans une *trattoria* dont le cuisinier s'était surpassé, ce soir-là.

— Excellent ! commenta Norma.

— Excellent... fit Melinda en écho.

Après avoir dîné, elles regagnèrent leur hôtel. Norma monta tout de suite dans sa chambre pour téléphoner à Roberto.

On décrocha presque immédiatement.

— Allô ?

Elle reconnut la voix de Paolo.

— Pourrais-je parler à M. Cortelli, s'il vous plaît ? demanda-t-elle.

— Je suis désolé, mais Monsieur n'est pas à la maison.

— Puis-je vous confier un message ?

— Naturellement.

Norma s'efforça de parler le plus distinctement possible.

— Ici Norma Seton. Voulez-vous demander à M. Cortelli de m'appeler demain soir à l'hôtel Baglioni à Florence. Voici le numéro...

Elle le lui donna et lui fit répéter. Il s'exécuta sans faute.

— J'ai la chambre 347, ajouta-t-elle.

— Si, *signorina*. Tout est noté... Comptez sur moi pour transmettre ce message à Monsieur dès son retour. *Buenosera, signorina !*

Il raccrocha et, de son côté, elle reposa le récepteur sur le combiné.

« Pourvu que Paolo n'oublie pas de dire à Roberto que je lui ai téléphoné ! » songea-t-elle.

Le lendemain matin, le soleil brillait mais l'air était frais. Les deux jeunes femmes se rendirent à la station de télévision locale afin d'annoncer le prochain séjour de Jeremy Jenson à Florence.

Elles furent accueillies chaleureusement par le chef des informations qui promit de donner un maximum d'écho à la visite de l'écrivain.

Elles allèrent ensuite au musée des Offices et passèrent plusieurs heures dans la *Galleria degli Uffizi*. Fascinée, Norma contempla les célèbres peintures de Botticelli dont elle n'avait vu jusqu'à présent que des reproductions. *La Naissance de Vénus, le Printemps...*

— Il y a trop à voir ! soupira-t-elle, émerveillée.

Que de chefs-d'œuvre, en effet ! Les œuvres maîtresses des peintres les plus célèbres se trouvaient réunies dans ce musée

extraordinaire : Léonard de Vinci, Le Titien, Le Tintoret, Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt...

Elles se contentèrent d'un sandwich en guise de déjeuner, avant de se remettre au travail. Cette fois, elles tenaient à voir les directeurs des journaux et ceux des stations de radio.

Le soir venu, après avoir dîné dans un restaurant typiquement italien, elles firent un peu de lèche-vitrines. Leurs pas les conduisirent sur la *Piazza délia Signorina* où les nombreuses statues formaient un véritable musée en plein air.

Enfin, elles regagnèrent l'hôtel.

— Bonsoir, Norma ! lança Melinda. Demain matin, n'oubliez pas que nous prenons le train pour Venise ! Il nous faudra partir de bonne heure...

La jeune fille fit une petite grimace.

— Je ferais volontiers la grasse matinée !

— À sept heures, je vous attendrai dans le hall de l'hôtel ! fit Melinda sans pitié.

Norma alla chercher sa clé.

— Pas de message pour moi ? demanda-t-elle à l'employé.

Celui-ci secoua négativement la tête.

— Rien, *signorina*...

Un peu déçue, elle monta dans sa chambre. Ainsi, Roberto n'avait pas encore téléphoné... Mais elle avait demandé qu'il l'appelle le soir.

« Il n'est pas si tard que cela ! » se dit-elle, essayant de garder espoir.

Cet espoir s'effilocha à mesure que les heures passaient. Elle était fatiguée mais incapable de dormir. Elle prépara sa valise afin d'être prête pour le départ matinal.

Et si Paolo n'avait pas transmis son message ? Tout était possible...

— Je devrais rappeler, murmura-t-elle.

Il était près de minuit. Était-il trop tard pour téléphoner ? Oh ! Pas vraiment...

Elle allait décrocher quand elle se souvint que l'autre soir, à minuit justement, elle avait pénétré dans la demeure de la *Via Scipione* en compagnie de Roberto...

Et s'il était avec une autre ?

La jalousie la submergea. Une jalousie intense, féroce, presque primitive...

Elle prit sa tête entre ses mains tandis que des sanglots secs la secouaient.

Pourquoi s'était-elle donnée à lui ? Pourquoi avait-elle ainsi perdu la tête ? Pourquoi tant de passion...

— Il faut que je l'oublie, fit-elle entre ses dents serrées. Il faut que j'oublie les heures passées avec lui...

Elle se redressa. Pourquoi les regrets, la honte ? Soit, elle avait commis une erreur en s'abandonnant ainsi. Mais qui ne commettait jamais d'erreurs ?

Enfin, elle se coucha et éteignit.

Mais le sommeil ne venait pas...

Il lui sembla qu'on frappait à sa porte. Rêvait-elle ? Non. On frappait de nouveau.

« C'est certainement Melinda ! » songea-t-elle.

Elle alla ouvrir. Une haute silhouette s'encadra sur le seuil.

— Roberto !

Il portait un jean et sa veste de daim. Et il semblait absolument épuisé...

Sans attendre son invitation, il pénétra dans la chambre et referma sur lui.

— Mais que... que faites-vous ici ? balbutia-t-elle. Comment êtes-vous venu ?

— En voiture.

Il passa la main dans ses cheveux en désordre.

— Je n'ai reçu votre message qu'en fin d'après-midi. Je suis parti aussitôt !

Elle fronça les sourcils.

— Mais je... je ne vous demandais pas de venir.

Il se débarrassa de sa veste, la lança sur un fauteuil. Puis il prit la jeune fille par les épaules et plongea son regard dans le sien.

— Paolo m'a laissé un petit mot. Ce message disait que vous m'attendiez à l'hôtel Baglioni à Florence !

— Mais...

— Il y avait même le numéro de votre chambre ! J'ai immédiatement pris la route ! Et me voici.

— Seigneur ! Paolo a tout compris de travers ! soupira-t-elle.

Roberto eut un demi-sourire.

— Il ne s'est pas trompé en notant le numéro de votre chambre !

— Si je vous ai téléphoné, c'était pour que vous me rappeliez ! Par téléphone ! précisa-t-elle. Je voulais vous demander de m'envoyer les lettres à Londres. Oh ! Je suis désolée... Vous avoir obligé à parcourir tant de kilomètres pour rien !

— Pour rien ? releva-t-il. Mais je ne suis pas venu pour rien...

Il l'attira à lui, prit ses lèvres. Et, de nouveau, elle perdit la tête... Avec une plainte venue du plus profond d'elle-même, elle noua ses bras autour de cette nuque puissante, glissant ses doigts dans cette épaisse chevelure...

— Roberto... Roberto... murmura-t-elle avec ferveur.

— *Cara mia...*

Il releva la tête, la contempla avec passion.

— Paolo a commis une erreur ! Mais n'est-ce pas mieux ainsi ? demanda-t-il. N'êtes-vous pas contente que je sois venu au lieu de vous téléphoner ?

— Si...

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— Avez-vous apporté les lettres ?

— Non.

Il lui adressa un sourire moqueur.

— Je n'y ai pas pensé !

— Comment avez-vous pu les oublier ? s'exclama-t-elle.

Elle recula d'un pas et croisa les bras. Ses yeux étincelaient. Roberto laissa échapper un rire amusé.

— Je ne pensais qu'à vous...

— Mais les lettres...

Il l'interrompit.

— Je les ai oubliées, vous dis-je ! En revanche, je n'ai pas oublié que vous aviez un jour de repos avant de partir pour Milan !

Il la reprit dans ses bras.

— Ce jour-là, j'ai bien l'intention de rester avec vous !

Il passa la main sur son front.

— Mais je suis mort de fatigue, après toute cette route ! Il faut absolument que je dorme un peu...

Il se tourna vers les lits jumeaux qui avaient été poussés l'un contre l'autre de manière à former un seul grand lit.

Norma sursauta.

— Vous ne pouvez pas dormir ici, voyons !

— Pourquoi pas ?

— Que penseront les... les femmes de chambre ?

Il éclata de rire.

— Si vous saviez comme elles s'en moquent !

Il ôta son pull à col roulé. La gorge sèche, Norma regarda ses

muscles jouer sous la peau souple et bronzée. Elle résista à l'envie de s'approcher, de le caresser...

— Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il. Personne ne m'a vu entrer dans votre chambre, personne ne m'en verra sortir. Votre réputation est sauve !

Il sourit.

— Nul ne saura que j'ai dormi ici !

Il se jeta sur l'un des lits. Norma cherchait des arguments à lui opposer... Mais elle n'en trouva aucun. De toute façon, il dormait déjà !

Elle le contempla avec tendresse.

« Il est épuisé... songea-t-elle. Toute cette route après une journée de travail... »

Elle s'allongea à son tour sur l'autre lit. Et cette fois, le sommeil vint tout de suite... La présence de Roberto à ses côtés l'emplissait de calme et de plénitude.

Le lendemain matin, à six heures et demie, la sonnerie du téléphone retentit. Norma décrocha.

— Allô ? fit-elle d'une voix ensommeillée.

— Il est six heures trente, *signorina*.

Elle se souvint alors qu'elle avait demandé à être réveillée. D'ici une demi-heure, elle devait retrouver Melinda dans le hall de l'hôtel. Après avoir pris un rapide petit déjeuner, elles partiraient pour Venise...

— Merci, murmura-t-elle en raccrochant.

Roberto s'étira.

— Qui est-ce ?

— La réception.

— Pourquoi vous réveille-t-on si tôt ?

— Je dois prendre le train pour Venise avec Melinda.

— Melinda va à Venise si elle y tient ! décréta-t-il. Vous, vous restez ici ! Avec moi...

— Mais j'ai mon billet ! Et ma chambre d'hôtel est réservée !

— Pfff ! lança-t-il d'un air dédaigneux.

— Que dira Melinda ?

— Cela m'est bien égal !

Il enlaça la jeune fille et déposa une pluie de baisers dans son cou et sur la naissance de ses seins.

— Une journée à nous, rien qu'à nous... Cela ne vous tente pas, Norma ?

Le désir et la passion la submergèrent. Non, elle n'avait pas envie d'aller à Venise avec Melinda ! Elle voulait rester à Florence... avec Roberto !

Elle s'arquait contre lui, s'offrant tout entière. En cet instant, rien d'autre ne comptait que cet homme et leurs corps qui s'électrisaient au contact l'un de l'autre.

Comme au travers d'un brouillard, elle entendit la sonnerie du téléphone résonner une seconde fois. Avec un soupir, elle se résigna à décrocher.

— Allô ?

— Norma ? fit Melinda d'une voix sèche. Que vous arrive-t-il ? Vous n'avez pas encore pris votre petit déjeuner, et le taxi vient d'arriver pour nous emmener à la gare ! Si vous ne descendez pas immédiatement, nous allons rater le train pour Venise ! Vite !

Norma couvrit le récepteur de sa main et se tourna vers Roberto.

— C'est Melinda. Que dois-je lui dire ?

— Que vous n'allez pas à Venise parce que vous avez mieux à faire !

— Mais...

— Dites-lui aussi que vous la retrouverez demain à Milan ! ordonna-t-il.

Norma hésita. À l'autre bout du fil, Melinda s'impatientait.

— Alors ! Vous vous dépêchez ?

— Je... j'ai décidé de ne pas aller à Venise, s'entendit déclarer la jeune fille.

— Quoi ?

— Je vous verrai demain soir à Milan.

Il y eut un silence. Puis la voix coupante de Melinda s'éleva.

— Si vous n'êtes pas demain à dix-huit heures au bar du Hilton, je me plaindrai à votre employeur. Comptez sur moi, Bright & Stevens m'entendra ! menaça-t-elle. En voilà des façons !

Là-dessus, elle raccrocha brutalement. Haussant les épaules, Norma se tourna vers Roberto qui lui tendait les bras.

Toute sa vie, Norma se souviendrait de cette merveilleuse journée passée en compagnie de Roberto à Florence et dans les environs.

Les paysages de la Toscane étaient extraordinaires. On avait l'impression de se trouver au cœur des tableaux peints au cours des siècles précédents. Rien n'avait vraiment changé. Ni les collines couvertes de vignobles ou d'oliviers, ni les villages couleur sépia, ni les églises anciennes, ni les nobles villas patriciennes entourées de cyprès...

— On dirait une toile de Raphaël, murmura la jeune fille.

Roberto, qui pour une fois conduisait sans hâte, lui lança un rapide coup d'œil de côté.

— Vous avez eu le temps de visiter les musées ?

— Nous sommes seulement allées voir la *Galleria degli Uffizi*.

Elle soupira.

— Il faudrait passer des jours à Florence pour tout admirer !

Elle se tourna vers lui, observant son profil de médaille. Un front haut, un nez droit, des pommettes saillantes, des lèvres fermes...

— Je vous ai vu dans la *Galleria degli Uffizzi* ! déclara-t-elle soudain.

— Moi ?

Il haussa les épaules.

— J'ai passé toute la journée à Cinecitta !

Il soupira.

— Croyez-moi, je n'ai pas chômé !

Norma le regardait en souriant.

— Pourtant, je vous ai vu ! insista-t-elle.

— 58 —

Il sourit à son tour.

— C'est une plaisanterie ?

— Vous ressemblez à l'un des portraits peints par Le Titien ! Cela m'a frappée... Connaissez-vous ce tableau ?

Il secoua la tête.

— Non. C'est la première fois que je viens à Florence.

— Vous ? Un Italien ?

— N'oubliez pas que j'ai passé la plus grande partie de mon existence aux États-Unis !

— À Hollywood, après avoir terminé vos études universitaires...

— Et étant enfant. Mes parents étaient séparés... Mon père avait choisi de vivre à Rome, et ma mère, qui était d'origine américaine, habitait à New York avec ma sœur aînée.

— Il faut absolument que vous alliez voir la *Galleria degli Uffizzi* !

— Pour admirer mon portrait ?

— Mais oui ! Vous auriez pu poser pour Le Titien ! Vêtu d'un pourpoint de velours noir...

— Comme pour un bal costumé ! fit-il avec amusement.

— Et vous me regardiez ! insista-t-elle. Comme si vous saviez beaucoup de choses me concernant...

— Je sais beaucoup de choses vous concernant, assura-t-il.

Sa voix était soudain si chaude, si sensuelle...

— *Cara mia...*

S'emparant d'une des mains de la jeune fille, il y déposa un léger baiser. Troublée, elle avala sa salive.

— Ne... ne m'appellez pas ainsi, balbutia-t-elle.

— Pourquoi pas.

— Je ne suis pas... votre chérie.

— Mais si ! Du moins tant que nous sommes ensemble !

La gorge de la jeune fille se noua douloureusement. Avait-il besoin de lui rappeler que bientôt, ils devraient se séparer ?

— Ainsi, vous avez vu mon portrait peint par Le Titien ! reprit-il. Figurais-je sur ce tableau sous mon nom ?

Elle fut catégorique :

— Non ! D'ailleurs, vous n'étiez pas identifié, au contraire des autres.

— Des autres ?

— Il s'agissait d'un portrait de famille.

Elle fronça les sourcils, tentant de se souvenir.

— Il y avait la duchesse, ses deux filles...

— Alors j'étais le duc ! s'exclama-t-il en riant.

— Pas du tout ! Le duc était de l'autre côté, avec sa maîtresse...

Un rire léger s'échappa de ses lèvres.

— Selon Melinda, vous étiez l'amant de la duchesse...

— Qui sait ? Ce portrait était peut-être celui d'un de mes ancêtres... Mon père était d'origine toscane, et la famille Cortelli a longtemps vécu à San Gimignano. C'est d'ailleurs là-bas que nous nous rendons maintenant. J'ai toujours eu envie de voir la bourgade qui a été le berceau de ma famille. Mes grands-parents y vivaient encore avant d'aller habiter à Rome. Avez-vous déjà entendu parler de San Gimignano ?

— Non.

— Pourtant c'est une ville réputée pour ses tours et son vin.

— Ses tours ?

— Des tours médiévales qu'élevaient autrefois les grandes familles. Plus haute était la tour, plus important était le prestige du seigneur qui l'avait fait construire. Il paraît qu'elles furent au nombre de soixante-deux, mais il n'en reste que treize...

— La maison des Cortelli était-elle dotée d'une tour ?

— Oui, mais elle a été détruite, m'a appris mon père. Regardez ! Voici San Gimignano !

La ville, bâtie au sommet d'une colline, se détachait sur le ciel clair. Avec ses remparts et ses hautes tours, elle avait belle allure...

— Elles sont carrées, presque de style moderne ! remarqua Norma avec surprise.

— Pourtant elles datent du XIV^e siècle. Mais vous n'êtes pas la seule à faire cette réflexion. Certains appellent San Gimignano « le Manhattan de la Toscane ».

À mesure qu'ils approchaient, les tours semblaient diminuer pour bientôt disparaître au milieu des champs d'oliviers.

Ils ne tardèrent pas à arriver sur une petite place ombragée d'arbres. Roberto gara sa Ferrari et, main dans la main, ils allèrent flâner au long des rues étroites bordées de demeures anciennes et de palais.

— Où est celle de votre famille ? interrogea Norma.

Roberto consulta son plan.

— En principe, par ici, en bas de la *Via San Matteo*.

Ils ne tardèrent pas à arriver devant une maison visiblement abandonnée.

— C'est celle-ci, déclara Roberto.

— Plus personne ne l'habite. Quel dommage ! Appartient-elle toujours à votre famille ?

— Mes grands-parents l'avaient vendue avant de partir d'abord pour Sienne, puis pour Rome.

— Vous devriez la racheter ! suggéra-t-elle.

Il la fixa, les yeux rétrécis.

— C'est une idée... D'autant plus que j'ai l'intention de réaliser un film consacré à mon père.

Norma haussa les sourcils.

— Quelle coïncidence ! Figurez-vous que Roy, mon beau-père, est

justement en train d'écrire une biographie de ma mère !

Elle s'arrêta.

— Il faut absolument que vous rencontriez Roy !

— C'est une idée, fit-il d'un ton neutre.

Ils revinrent vers la place.

— Voulez-vous déjeuner ici ? Nous irons ensuite admirer la vue.

Ils dégustèrent des *cannelloni* dans une petite *trattoria* où Roberto tint absolument à commander du vin de San Gimignano.

Puis ils firent le tour des remparts. À chaque pas, ils découvraient de nouvelles perspectives sur les collines avoisinantes.

— Quel paysage enchanteur ! soupira la jeune fille. Tout est si calme...

Elle regarda autour d'elle.

— Et comme on se sent à l'abri derrière ces murs !

Il se pencha vers elle.

— Vous avez besoin de vous sentir à l'abri ? s'étonna-t-il.

— Comme tout le monde, non ?

— Je vous prenais pour une vraie femme d'affaires...

— Je le suis ! Cela ne m'empêche pas d'avoir envie d'être protégée.

— Curieux... murmura-t-il. Je vous croyais passionnée par votre carrière, par la lutte de tous les jours dans cette jungle...

— De temps en temps, j'ai besoin de calme.

Elle changea volontairement le sujet de la conversation :

— Votre père est-il venu à San Gimignano ?

— Non. Il avait passé tant d'années en tournées qu'après s'être retiré à Rome, il a fait le vœu de ne plus en bouger ! Il adorait cette ville.

— Votre mère voyageait-elle avec lui ?

— Pendant les premiers temps de leur mariage. Puis elle a décidé

de s'installer à New York. Elle aurait voulu que mon père la suive. Il a refusé...

La séparation de ses parents l'avait fait souffrir, c'était évident. Il ne souhaitait pas s'étendre à ce propos. À son tour, il changea de sujet de conversation :

— Le soleil commence à baisser... Voyez comme la lumière est différente sur les tours !

Il consulta sa montre.

— Il faut partir...

Norma se blottit contre lui. Bientôt, ils devraient se séparer et elle ne le voulait pas. Elle aurait aimée que ces merveilleux instants durent éternellement.

— Merci de m'avoir amenée ici... murmura-t-elle. Jamais je n'oublierai cette ville.

Roberto plongea son regard dans le sien. Au loin, une cloche retentit. C'était un son triste, presque lugubre.

Malgré elle, la jeune fille frissonna.

— J'ai été heureux de vous montrer San Gimignano, déclara-t-il.

Du bout des doigts, il suivit le tracé de la joue de Norma, de sa mâchoire. Puis, tout bas, il la supplia :

— Revenez à Rome avec moi cette nuit !

— Roberto...

— Venez vivre avec moi !

Oh, comme elle aurait aimé dire « oui » avec élan ! Si elle s'était écoutée, elle l'aurait suivi sans l'ombre d'une hésitation. Où il voulait... Jusqu'au bout du monde s'il le souhaitait.

Mais la raison l'emporta. Elle chercha d'abord à gagner du temps.

— Vous... vous rentrez à Rome ce soir ?

— Il le faut. Demain, j'ai une journée très chargée en rendez-vous. Venez avec moi ! répéta-t-il. Je vous ferai tourner un bout d'essai...

C'était pour cela qu'il voulait la ramener avec lui ! La joie qu'elle avait éprouvée un instant plus tôt fit place à une intense amertume.

— Je ne peux pas, déclara-t-elle fermement.

— Norma...

Elle se détourna, au bord des larmes. Le crépuscule tombait sur la ville, mais le sommet des tours restait éclairé d'une lueur cuivrée.

— Je dois aller à Milan. J'ai plusieurs rendez-vous importants, moi aussi ! lança-t-elle d'un ton sarcastique. Je travaille, figurez-vous !

— Mais vous n'avez pas vraiment envie d'y aller. C'est moi que vous voulez suivre... Vous me désirez tout autant que je vous désire, je le sais ! Alors pourquoi ne pas m'accompagner à Rome ?

— Je ne peux pas ! répéta-t-elle dans un cri. Si je ne me trouve pas à Milan demain à dix-huit heures, je perdrai mon emploi !

— Il a donc tant d'importance pour vous, cet emploi ?

— Bien entendu !

— Il est plus important que... moi ? Que nous ?

La prenant par les épaules, il l'attira contre lui.

Leurs lèvres se rencontrèrent, et Norma oublia où elle se trouvait... Rien d'autre ne comptait en cet instant que ce baiser et l'homme qui la tenait dans ses bras.

Il la lâcha. Elle eut du mal à reprendre sa respiration.

Roberto l'enveloppa d'un regard possessif. Elle frémit.

— Je vous en prie... murmura-t-elle. Ne me demandez pas trop !

— Je veux une réponse claire ! Dites-moi... Votre travail est-il plus important à vos yeux que nous deux ?

— Oui...

Elle se tordit les mains.

— Et vous, Roberto, quel serait votre choix ? demanda-t-elle. Votre travail ou nous ? Seriez-vous prêt à me suivre en Angleterre ?

Il la fixa sans mot dire. Ses prunelles étincelaient dans son visage durci.

— Non, admit-il enfin.

Il la toisa presque dédaigneusement.

— Je pensais que vous ne ressembliez pas à Maria. J'avais tort !

Il haussa les épaules.

— Elle aussi avait peur de l'amour.

Sur ces mots, il lui tourna le dos.

— Allons chercher la voiture !

En silence, ils regagnèrent la place où ils avaient laissé la Ferrari. La ville qui semblait dormir à leur arrivée s'animait maintenant. Des enfants couraient en tous sens en poussant des cris joyeux. Des flâneurs allaient le long des rues bordées de demeures médiévales. Dans les magasins se pressait une foule d'acheteurs.

Toujours sans échanger une parole, ils s'installèrent dans le coupé gris argent. Roberto mit le contact et enclencha la première. Bientôt, le véhicule roula à vive allure sur la route qui descendait la colline en serpentant.

Norma se retourna pour admirer une dernière fois les tours de San Gimignano. Mais la nuit était maintenant presque complète. Elle vit seulement une masse sombre piquetée de lumières au sommet de la colline.

Bientôt, ils arrivèrent à Florence. La ville, tout illuminée, était dominée par le dôme de la cathédrale qui se détachait sur le ciel.

Roberto ne tarda pas à s'arrêter devant l'hôtel où était descendue la jeune fille.

— C'est ici que je vous laisse, déclara-t-il avec froideur.

— Vous... vous n'entrez pas ? balbutia-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je préfère partir maintenant pour arriver le plus tôt possible à Rome.

La déception et l'amertume submergèrent Norma. En cours de route, elle s'était laissée aller aux rêves les plus fous. Et si Roberto, dépassant Florence, l'emmenait de force à Rome ?

Hélas, la réalité était la plus forte. Les Don Juan italiens n'enlevaient plus les femmes qu'ils aimaient pour les maintenir prisonnières dans quelque donjon...

Le quotidien reprenait ses droits. Et le choc était rude !

— Les lettres ? interrogea-t-elle.

— Quoi, les lettres ? fit-il d'un ton rogue.

— Il faut me les renvoyer !

Elle ouvrit son sac et en sortit l'une de ses cartes de visite professionnelles.

— Roy a demandé que je les lui rende si je ne pouvais pas les remettre à leur auteur ! insista-t-elle.

— Je sais, vous me l'avez déjà dit...

Comme il était froid et lointain, soudain. Elle ne le reconnaissait plus !

Les mâchoires crispées, elle inscrivit son adresse personnelle au dos de la carte et la lui tendit.

— Vous pouvez envoyer les lettres à mon bureau ou chez moi, comme vous voulez. Dès que je les recevrai, je les rendrai à Roy.

Roberto s'empara de la carte et, sans même la regarder, la glissa dans sa poche.

Dans la lumière d'un réverbère tout proche, son visage semblait avoir changé... Ses yeux paraissaient plus sombres, son expression dure, presque cruelle. En cet instant, il avait vraiment l'air d'un des descendants de ces familles qui avaient su faire régner l'ordre sur la Toscane. À n'importe quel prix...

On pouvait aisément l'imaginer vêtu d'une cape noire et d'un vaste chapeau, se glissant dans les ruelles de *Firenze*, la nuit venue, une épée à la main...

— Je ne vous renverrai pas les lettres, déclara-t-il brusquement.

— Roy en a besoin ! Il écrit la biographie de ma mère !

— Quel rapport ?

— Il veut y faire figurer certains extraits des lettres de votre père.

Roberto secoua la tête.

— Il a besoin de mon autorisation pour cela !

D'un ton sans appel, il ajouta :

— Maintenant que je les ai récupérées, je les garde !

Soudain, sa voix s'adoucit.

— Si Maria n'avait pas laissé cette note, jamais nous ne nous serions rencontrés !

Ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques centimètres de celles de la jeune fille.

— Au revoir, Norma...

Il déposa un très léger baiser sur sa bouche tremblante.

— Au revoir, Norma, ma douce... répéta-t-il.

Elle résista à l'envie de jeter ses bras autour de son cou et de se serrer contre lui en le suppliant de ne pas la quitter.

Elle eut cependant le courage de sortir de la voiture. Une fois sur le trottoir, elle eut bien du mal à retenir ses larmes.

Elle était incapable de prononcer un mot. Elle se contenta d'agiter la main.

Roberto claqua la portière. Le moteur vrombit et bientôt la Ferrari disparut.

D'un pas mal assuré, Norma réussit à pénétrer dans le hall de l'hôtel. Elle se dirigea vers la réception et demanda sa clé.

L'employé la lui remit, ainsi qu'une feuille de papier pliée en deux.

— *Signorina* Seton ?

— C'est moi.

— Un message pour vous.

— Merci.

Elle regagna enfin sa chambre. Après avoir fermé la porte à clé, elle alla tirer les rideaux. Puis elle se laissa tomber dans un fauteuil et songea seulement à ce moment-là à lire la petite note que lui avait remise l'employé de la réception.

Andrew Brenton avait tenté de la joindre par téléphone. Il se trouvait au Hilton de Milan où il espérait la voir le lendemain...

Andrew à Milan ?

Norma relut le bref message. À la perspective de revoir l'homme qui souhaitait l'épouser, elle n'éprouvait ni plaisir ni déplaisir. Uniquement de l'indifférence.

Seul Roberto Cortelli occupait ses pensées.

Un sanglot la secoua. Oh, pourquoi avait-elle refusé de le suivre ? Pourquoi n'avait-elle pas voulu aller vivre avec lui à Rome ?

Mais où tout cela l'aurait-il menée ? À une liaison plus ou moins brève... Quelques semaines, quelques mois. Un an au maximum !

Roberto devait avoir l'habitude d'amener chez lui les filles qui lui plaisaient. Jusqu'à ce qu'il s'en lasse...

Elle serra les dents. La raison lui commandait de ne plus penser au bel Italien qui avait su la séduire *Via Scipione*.

Elle devait uniquement songer à sa carrière. Et pourquoi ne pas épouser Andrew ? Les mariages de raison duraient souvent plus que les mariages d'amour !

À peine Norma pénétrait-elle dans sa chambre du Hilton, à Milan, que la sonnerie du téléphone résonna.

Elle décrocha immédiatement et, comme elle s’y attendait, trouva Andrew au bout du fil.

— Norma ? Vous voilà enfin...

— Je viens d’arriver.

— Avez-vous reçu mon message à Florence ?

— Mais... oui.

— C’était une surprise, n’est-ce pas ?

— Oui, assura-t-elle sans enthousiasme.

— J’avais d’abord essayé de vous joindre à Venise. On m’a mis en communication avec Melinda qui m’a appris que vous étiez restée à Florence. Quelle drôle d’idée ! Que vous a-t-il pris ?

Elle réfléchit à toute allure.

— Euh... j’avais eu peu de temps pour visiter les musées. J’avais envie de les voir plus à loisir. Vous connaissez Florence, n’est-ce pas ? Pour qui s’intéresse à la peinture, cette ville est absolument fascinante !

Comme elle mentait facilement ! Elle en était la première surprise.

— Vous avez raison, admit-il.

Après une brève pause, il ajouta :

— Si vous n’êtes pas trop fatiguée par le voyage, voulez-vous prendre un verre avec moi ?

— Avec plaisir !

— Retrouvons-nous au bar d’ici une demi-heure. Cela vous convient ?

— Parfait...

— Ainsi, nous pourrions comparer nos impressions sur Florence.

C'était ce qu'il préférait... Parler sans fin d'art et de livres. Il connaissait tous les musées du monde et adorait étaler son savoir. D'ordinaire, Norma l'écoutait avec intérêt. Cette fois, elle n'en avait aucune envie. Mais elle ne pouvait déceimment pas refuser.

— Très bien ! À tout à l'heure ! lança-t-elle avant de raccrocher.

Une demi-heure plus tard, à la minute près, elle faisait son entrée dans le bar. Il était décoré comme une auberge anglaise du temps passé, avec beaucoup de cuivres étincelants, des boiseries et des gravures représentant des scènes de chasse.

Andrew était déjà là. Impeccable, comme toujours...

Il se leva en voyant Norma et attendit qu'elle soit assise sur la banquette capitonnée pour s'installer à ses côtés.

Elle lui tendit la joue. Il l'embrassa sans passion, plus fraternel qu'amoureux...

Elle se souvint des baisers passionnés de Roberto et eut envie de pleurer. Quel gâchis elle avait fait de sa vie ! Oh, pourquoi avait-il fallu qu'elle se rende à Rome ? Qu'elle rencontre cet homme ?

Maintenant, plus rien n'était comme avant. Mais cela, elle en avait eu le pressentiment dès que son regard avait croisé celui de Roberto Cortelli.

— Vous semblez fatiguée, remarqua Andrew. Vous vous êtes surmenée à Florence...

Il secoua la tête.

— Du tourisme en plus de votre travail ? C'est trop !

Et, fronçant les sourcils, il ajouta :

— Melinda m'a appris que vous étiez allées ensemble voir la *Galleria degli Uffizzi* avant-hier. Où avez-vous donc été hier ?

— Oh, je... j'y suis retournée, prétendit-elle.

Elle s'efforça de ramener la conversation sur un terrain plus

stable.

— Melinda est déjà là ?

— Oui. Elle se repose dans sa chambre...

Andrew pinça ses lèvres minces.

— Elle m'a également dit que vous avez passé toute une nuit dehors...

Norma retint sa respiration. Ainsi, Melinda était son ennemie ?

— La nuit de lundi à mardi, précisa Andrew. À Rome. Pourquoi n'êtes-vous pas revenue à l'hôtel ?

— Euh...

Un serveur s'approcha de leur table à ce moment-là et prit les commandes. Après son départ, Norma, qui avait retrouvé sa maîtrise d'elle-même, réussit à répondre calmement :

— C'est vrai, admit-elle d'un ton ferme. Je ne suis pas rentrée à l'hôtel cette nuit-là... Je suis restée chez un ami de ma mère.

— Oh ?

Il haussa les sourcils.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez des amis à Rome !

— Andrew, vous étiez en Allemagne quand je suis partie pour l'Italie. Je n'ai donc pas pu vous parler de la tâche que m'avait confiée Roy, mon beau-père. Il m'avait demandé de contacter un certain Roberto Cortelli que ma mère avait bien connu autrefois. J'avais un paquet à remettre à cet homme : c'était l'une des dernières volontés de ma mère, je ne pouvais déceimment pas m'y soustraire !

Son ton montait. L'interrogatoire d'Andrew commençait à l'agacer...

— M. Cortelli m'a invitée à dîner et, comme il se faisait tard, il m'a proposé une chambre dans sa villa de la *Via Scipione*. Voilà tout !

— Cortelli... murmura Andrew. Curieux... ce nom m'est familier !

— C'était un chanteur d'opéra. Il a donné des leçons à ma mère... Je possède plusieurs disques de lui où il chante avec maman : La

Bohème, entre autres...

— Ah oui ! Vous me l'avez fait écouter, je m'en souviens maintenant.

Il rétrécit les yeux.

— Cela a dû être très intéressant pour vous de rencontrer cet homme ! Avez-vous vu son fils aussi ?

— Son... son fils ?

— L'un des meilleurs réalisateurs de cinéma d'aujourd'hui !

Norma avala une gorgée de son Campari. Que devait-elle répondre ? Qu'avait révélé Melinda à Andrew ?

— Bien entendu, j'ai vu le fils de Roberto Cortelli. C'est même lui qui est venu me chercher à l'hôtel pour m'emmener dîner...

Et, changeant de sujet de conversation, elle dit la première chose qui lui vint à l'esprit :

— Quand êtes-vous arrivé à Milan ? Hier ?

— Non, aujourd'hui.

Il contempla son verre d'un air songeur.

— Pour vous dire la vérité, Norma, cela m'a fait un choc d'apprendre que vous n'étiez pas à Venise.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Vous m'aviez communiqué le calendrier de votre voyage. Je savais avec précision où vous trouver. Vous m'aviez même donné le numéro de téléphone de l'hôtel où vous deviez descendre en compagnie de Melinda. Je pensais vous y joindre... Or vous vous étiez évaporée en pleine nature ! Cela vous ressemble si peu...

De nouveau, il pinça les lèvres.

— Voilà pourquoi j'ai décidé de faire un saut à Milan aujourd'hui !

— Pour être sûr de me trouver là où je suis censée être ? interrogea-t-elle d'un ton sec.

— En partie. Mais je dois également voir l'un de nos traducteurs.

Il se tourna vers elle. Son expression était devenue soudain grave.

— Je voudrais aussi que vous me donniez une réponse, Norma.

— Je vous avais dit après ce voyage.

— Je sais...

Il hocha la tête.

— Mais j'ai besoin d'être sûr de vous. Je ne pourrai l'être qu'en vous épousant... Si nous étions mariés, je saurais toujours exactement où vous êtes. Vous ne pourriez pas, par exemple, décider sur un coup de tête de rester à Florence au lieu d'aller à Venise. Ou alors vous me préviendriez !

Elle avala sa salive.

— Je comprends, murmura-t-elle. Ma mère partait souvent en tournée, mais Roy connaissait son emploi du temps presque à la minute. C'est cela que vous voulez ?

— En quelque sorte.

Il plongea son regard dans le sien.

— Etes-vous prête à me donner une réponse, Norma ?

Elle le fixa. Mais elle ne le voyait pas vraiment... Soudain, son visage parut s'effacer pour être remplacé par un autre visage aux traits classiques et plus affirmés. Celui de Roberto Cortelli...

Elle battit des paupières et s'obligea à revenir à l'instant présent. Son cœur battait à tout rompre, une légère rougeur couvrait ses joues.

— Norma ? s'inquiéta Andrew. Que vous arrive-t-il ?

— Rien... Pourquoi ?

— Vous étiez si loin, soudain...

— Quelle idée !

— Auriez-vous peur de moi ?

— Andrew ! protesta-t-elle.

— Alors c'est la perspective de m'épouser qui vous met mal à

l'aise, insista-t-il.

Il lui prit les mains.

— C'est une grande décision à prendre pour une jeune fille !

— Oui... fit-elle d'un air absent.

— Je suis nettement plus âgé que vous : j'aurai quarante ans le mois prochain. Mais je ne crois pas que la différence d'âge ait une réelle importance. À mon avis, notre mariage devrait être une réussite !

— J'en suis persuadée. Si je vous épousais, je me sentirais...

Elle hésita avant d'ajouter :

— ... en sécurité.

La voix coupante et ironique de Roberto résonna soudain à ses oreilles : *Je pensais que vous ne ressembliez pas à Maria. J'avais tort ! Elle aussi avait peur de l'amour.*

Était-ce la peur de l'amour qui avait poussé sa mère à quitter Rome et le père de Roberto pour aller se réfugier auprès de Roy ?

— Nous pourrions annoncer nos fiançailles dès notre retour à Londres, suggéra Andrew. Moi aussi, j'ai besoin de me sentir en sécurité ! Si nous étions fiancés, j'éprouverais moins d'inquiétude...

Comme il se montrait possessif, soudain ! Il voulait absolument s'assurer d'elle. Devenir sa femme ? Ne serait-ce pas s'enfermer volontairement dans une prison dorée ?

« Tu es ridicule, ma fille ! songea-t-elle. Andrew n'est pas le genre d'homme à mettre ceux qui l'entourent sous cloche. Il a déjà promis qu'il ne t'empêcherait jamais de travailler ! »

Ce qui n'était pas le cas de Roberto ! Ce dernier la poussait à abandonner son métier pour aller vivre avec lui à Rome !

Et elle hésitait entre les deux hommes ? Il fallait qu'elle soit folle !

Par ailleurs, si ses fiançailles avec Andrew se trouvaient officiellement annoncées, elle pourrait retourner à Rome en février sans craindre de se laisser de nouveau brûler par la flamme de la

passion. Ses fiançailles mettraient en effet entre elle et Roberto une invisible barrière.

C'était en février qu'aurait lieu le lancement des ouvrages de Jeremy Jenson en italien. Il lui faudrait se trouver sur place pour surveiller le bon déroulement des opérations qu'elle venait d'organiser avec Melinda.

— Alors, Norma ?

— Oui, nous pourrions annoncer nos fiançailles dès notre retour.

— Et le mariage...

— À Pâques, peut-être ?

— À Pâques ! Très bien !

Il lui lâcha les mains.

— Voici Melinda, déclara-t-il. La mettons-nous au courant maintenant ?

— Si vous voulez.

En apprenant que Norma deviendrait bientôt la femme d'Andrew, Melinda cesserait peut-être de colporter des ragots à son sujet...

— Oui, je veux le lui annoncer ! s'exclama Andrew.

Il semblait à la fois cynique et triomphant. De l'air d'un chat qui guette une souris, il regardait Melinda s'approcher.

— Je me demande la tête qu'elle fera quand elle saura... dit-il en se frottant les mains.

— Andrew ! s'écria Norma avec stupeur. Que vous arrive-t-il ?

— Ces derniers temps, Melinda m'a dit beaucoup de mal de vous. Elle prétend que vous n'êtes pas si sage que vous en avez l'air... L'annonce de nos fiançailles va la réduire au silence ! Je n'aime pas beaucoup qu'elle médise à votre sujet.

Norma crispa les poings. Melinda était son ennemie... Cela, elle l'avait deviné depuis longtemps ! Mais elle n'aurait jamais pensé que l'attachée de presse des Éditions Brenton était capable de lui nuire sciemment.

Andrew se leva.

— Comment vous sentez-vous, Melinda ? Mieux ? Le mal de tête est passé ?

La jeune femme était, comme à l'ordinaire, vêtue de manière à attirer l'œil. Elle portait une robe à larges rayures bleues et noires et un grand châle italien en soie brodé de roses rouges.

— Ma migraine est terminée, assura-t-elle. J'ai pris froid à Venise...

Elle toisa Norma sans la moindre aménité.

— Ainsi, vous avez réussi à quitter Florence ? Je commençais à croire que vous n'en partiriez jamais ! Vous êtes-vous bien amusée ?

— J'ai passé une journée très intéressante, merci. Et vous ? Avez-vous aimé Venise ?

— Venise est une ville merveilleuse, mais le mois de novembre n'est pas le moment rêvé pour la visiter ! Il n'a pas cessé de pleuvoir. Et comme il faisait froid !

Elle frissonna.

— Ce vent glacial... quelle horreur ! Heureusement, j'étais logée dans un hôtel très confortable et bien chauffé.

Se tournant vers Andrew, elle ajouta :

— Vous auriez dû venir avec moi ! Vous connaissez bien Venise et je suis sûre que j'aurais mieux apprécié cette ville en votre compagnie. Peut-être même aurais-je oublié le froid...

Il haussa les épaules.

— Aller passer vingt-quatre heures à Venise, ce n'est pas suffisant ! Vous auriez mieux fait de rester à Florence, comme Norma.

— Je ne voulais pas être de trop ! lança-t-elle d'un ton aigre.

Norma devint cramoisie. Que savait exactement Melinda ? Elle ignorait que Roberto était revenu la rejoindre à Florence... Alors pourquoi ces insinuations ?

Andrew la regardait d'un air méfiant. Elle s'efforça de sourire.

— Melinda, nous avons une grande nouvelle à vous annoncer ! déclara-t-elle, s'efforçant de parler d'un ton enjoué. N'est-ce pas, Andrew chéri ?

Il sourit en entendant ces deux derniers mots.

— En effet ! J'espère que vous êtes suffisamment remise pour dîner avec nous, Melinda ! C'est la fête, ce soir !

— La fête ?

— Norma et moi avons décidé de nous marier.

Le serveur arriva à ce moment-là avec un plateau chargé de boissons. Norma en profita pour examiner Melinda entre ses cils baissés.

Celle-ci avait pâli et semblait avoir beaucoup de mal à retrouver sa maîtrise d'elle-même. Avec des doigts qui tremblaient un peu, elle ouvrit son sac et chercha son paquet de cigarettes.

Quand elle releva la tête, elle souriait. Un sourire qui ressemblait à une grimace...

« A-t-elle vraiment pâli ou l'ai-je imaginé ? se demanda Norma. Elle est toujours tellement maquillée... »

Melinda posa son paquet de cigarettes et son briquet sur la table. Puis elle leva son verre.

— Eh bien, toutes mes félicitations ! J'espère que je serai invitée au mariage... La date est-elle fixée ?

— Norma aimerait que ce soit à Pâques, répondit Andrew.

— À Pâques ? Mais c'est très loin !

— Il serait difficile de choisir une date plus rapprochée, déclara Andrew. Je dois en effet partir pour les États-Unis et le Canada la semaine prochaine. Et après Noël, je suis attendu en Australie.

— Ensuite, ce sera cette tournée en Italie pour le lancement des ouvrages de Jeremy Jenson, ajouta Norma.

— En effet ! s'exclama Andrew. À ce sujet, dites-moi ce que vous

avez fait à Rome et à Florence. Tout est-il organisé ?

À partir de ce moment-là, la conversation roula uniquement sur des sujets d'ordre professionnel.

Ils devaient dîner au restaurant de l'hôtel avec Giovanni Palmieri, le directeur de la filiale des Éditions Brenton à Milan, ainsi que sa femme.

Andrew avait réservé une table pour cinq. Mais à la dernière minute, Melinda déclina l'invitation, prétextant sa migraine.

— Je vous emmènerai demain visiter *La Scala*, promet Giovanni Palmieri à Norma.

— Oh, cela me ferait très plaisir !

— Malheureusement, la saison n'a pas encore commencé. Mais vous pourrez au moins voir la salle et le musée. Si mes souvenirs sont exacts, une photo de votre mère figure parmi celles des grandes divas...

Le lendemain après-midi, fidèle à sa promesse, Giovanni Palmieri vint chercher Norma pour l'emmener voir *La Scala* – le célèbre opéra de Milan.

Le matin, en compagnie de Melinda, la jeune fille avait retenu des salons de réception, discuté avec les fleuristes et les traiteurs – exactement comme à Rome et à Florence.

Maintenant, elle était libre de faire un peu de tourisme.

De l'une des loges tapissées de velours rouge, elle regarda la scène où l'on montait un décor d'inspiration chinoise. Son cœur se serra étrangement lorsqu'elle pensa que sa mère avait chanté dans cette salle.

— Ce décor est celui de *Turandot*, lui expliqua M. Palmieri.

— De Puccini ? Ma mère l'a chanté ici. Elle était ravie de se produire à *La Scala*. Et en même temps effrayée...

— Effrayée ?

— Il paraît que si les auditeurs sont mécontents, ils bombardent la cantatrice avec tout ce qui leur tombe sous la main !

Le *signor* Palmieri éclata de rire.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites ! Les Italiens adorent l'opéra mais se méfient toujours des interprètes étrangers. Surtout lorsqu'ils chantent des œuvres typiquement italiennes !

Il baissa le ton.

— Dites-moi, votre mère a-t-elle reçu des tomates ou des œufs pourris ?

— Non. Les Milanais ont été gentils avec elle : ils l'ont couverte de fleurs !

— Cela prouve qu'ils étaient contents !

— À vrai dire, elle n'était pas complètement étrangère, puisque sa mère était italienne, expliqua la jeune fille.

Ils se rendirent ensuite au musée de *La Scala*. Celui-ci était entièrement consacré aux compositeurs d'opéras et à leurs interprètes. Toute une salle était réservée à Verdi.

Norma s'arrêta longtemps devant la photo de sa mère. Elle vit également un cliché représentant Roberto Cortelli...

Ainsi, c'était cet homme qui avait passionnément aimé sa mère, qui lui avait envoyé des lettres enflammées...

Rien dans son visage assez mélancolique ne révélait qu'il avait été un amant aussi ardent et un tel poète. Car ses lettres étaient de véritables poèmes d'amour !

« Son fils ne lui ressemble guère, songea la jeune fille. Mais je ne ressemble pas beaucoup non plus à ma mère ! »

Roberto Cortelli – père –, et sa mère.

Roberto Cortelli – fils –, et elle-même.

L'histoire était donc un perpétuel recommencement ?

Le lendemain, Norma quitta l'Italie. Dans l'avion qui l'emmenait vers l'Angleterre en compagnie d'Andrew et Melinda, elle se remémorait ce séjour plein de surprises...

Jamais elle n'oublierait la « Ville Éternelle », la *Via Scipione*... Ni Roberto.

Son cœur se noua tandis que son regard errait sur les pics des Alpes entre lesquels flottaient quelques nuages menaçants.

À l'aller, elle se croyait encore une femme libre. Libre de ses sentiments, de son destin...

Et en quelques jours, tout avait changé. Elle avait donné son cœur à un homme ; elle avait promis à un autre de l'épouser...

Il pleuvait à torrents quand ils arrivèrent à Heathrow, l'aéroport de Londres.

Andrew demanda à Norma et à Melinda de l'attendre à l'abri.

— Le temps que j'aille chercher ma voiture, leur dit-il. Ce n'est pas la peine que vous fassiez mouiller...

Il disparut et, pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté Florence, les deux jeunes femmes se trouvèrent seules.

Melinda alluma une cigarette.

— Dites-moi, vous ne vous êtes pas ennuyée à Rome et à Florence !

Norma se raidit.

— Allez-vous parler de votre petite aventure avec Roberto Cortelli à Andrew ? poursuivit Melinda.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure au sang. Comment Melinda savait-elle que Roberto était venu à Florence ? Et comment savait-elle son nom, aussi ?

— Je... je ne comprends pas... balbutia-t-elle.

Melinda se mit à rire. Un rire grinçant, terriblement déplaisant.

— Vous n'êtes pas très convaincante, ma chère !

— Mais...

— Figurez-vous que j'ai vu Cortelli à Florence ! Dans le hall de l'hôtel ! J'étais descendue chercher les dépliantes concernant les musées. Il était à peu près minuit... Il est arrivé à ce moment-là et s'est dirigé droit vers l'ascenseur... Je l'ai suivi et j'ai constaté qu'il sortait à votre étage.

Elle hocha la tête.

— Deux et deux font quatre, n'est-ce pas ? lança-t-elle. Il connaissait le numéro de votre chambre et a passé la nuit avec vous !

Norma était maintenant très pâle.

— Bien entendu, j'ai dit à Andrew ce que je savais ! poursuivit Melinda.

La jeune fille bondit.

— De quoi vous mêlez-vous ?

— J'aime beaucoup Andrew et j'estime qu'il doit savoir à qui il a affaire ! Sous des dehors candides, vous n'êtes qu'une hypocrite !

Ses yeux étincelaient, pleins de haine.

— Tout le monde sait, chez Brenton, qu'Andrew est fou de vous... Vous avez manœuvré pour obtenir le contrat pour la promotion des ouvrages de Jeremy Benson. Et maintenant je suppose que vous allez chercher à me faire renvoyer pour prendre ma place d'attachée de presse ?

Jamais personne n'avait parlé à Norma avec une telle hostilité.

— Je ne suis pas aveugle, vous savez ! lança encore Melinda. Je vois où vous voulez en venir ! Mais je ne me laisserai pas faire !

— Qu'allez-vous imaginer ? s'écria enfin Norma. Vous me prêtez des intentions qui...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus : Andrew les rejoignait.

— Vite ! Je suis mal garé... Dépêchez-vous.

Il s'empara des deux valises et elles le suivirent en se chargeant du reste des bagages.

La pluie tombait toujours. Après avoir déposé Melinda devant chez elle, Andrew ramena Norma à son domicile.

— Voulez-vous monter ? proposa-t-elle sans beaucoup de conviction.

— Ce serait avec plaisir mais je n'ai guère de temps : je dois aller voir ma mère ce soir et je passerai probablement la nuit là-bas, à Tonbridge.

Il réfléchit un instant.

— L'annonce de nos fiançailles pourrait être faite dans les journaux de cette semaine. Etes-vous d'accord ?

Elle hésita.

— Avant cela, je... je voudrais vous parler. Peut-être changeriez-vous d'avis si je vous disais que... euh... que...

— Pas maintenant, ma chérie.

Il se pencha et lui effleura les lèvres.

— Maman m'attend pour dîner. Avant cela, j'aimerais m'arrêter chez moi, défaire mes valises et me changer.

Il voulut de nouveau l'embrasser. Cette fois, elle se détourna légèrement et il déposa un baiser sur sa joue.

— Et puis je préfère ne pas savoir, murmura-t-il.

Norma monta chez elle. Après avoir fermé la porte de son appartement, elle regarda autour d'elle en fronçant les sourcils.

Un soupir gonfla sa poitrine. Elle avait laissé beaucoup d'elle-même dans la grande villa de la *Via Scipione*.

Soudain, elle tressaillit.

— Les lettres ! fit-elle tout haut.

Il fallait qu'elle raconte à Roy ce qui s'était passé ! Elle s'empressa de former le numéro de son beau-père. Il répondit presque immédiatement.

— Je suis content de t'entendre, Norma ! As-tu aimé Rome ? Et Florence ? Et Venise ? Faisait-il beau ?

Elle lui répondit brièvement.

— As-tu vu Roberto Cortelli ? demanda-t-il encore.

— Non, il est mort. En revanche, son fils m'a reçue. Il habite toujours la maison de la *Via Scipione*.

— Alors tu reviens avec les lettres...

— Non.

— Non ?

— Il les a gardées.

— Il ?

— Le fils de Roberto Cortelli. Il a promis de me les renvoyer.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— Il dit que tu ne peux pas les utiliser sans son autorisation.

— Je comprends... Mais il acceptera vraisemblablement ! A-t-il connu ta mère ?

— Oui, très bien. Il la voyait lorsqu'elle venait prendre des leçons de chant.

— Peut-être pourra-t-il me donner des détails intéressants que j'ignore. J'aimerais que cette biographie soit très complète...

Il réfléchit un instant.

— J'ai envie de lui écrire pour lui demander un entretien. Que fait-il ? Est-il chanteur, lui aussi ?

— Non ; réalisateur de cinéma.

— L'as-tu trouvé sympathique ?

— Euh... oui.

Elle avala sa salive.

— Il a l'intention de faire un film au sujet de son père...

— Cela peut être intéressant.

— Andrew est venu me retrouver à Milan, poursuivit Norma avec effort. Nous avons décidé de nous marier.

— Ah ! Quand ?

— À Pâques.

— Cela te laisse le temps de changer d'avis !

— Roy...

— Oui ?

— Si maman t'avait parlé de... de sa liaison avec Cortelli avant votre mariage, l'aurais-tu épousée quand même ?

— Où veux-tu en venir, Norma ?

— Réponds-moi, je t'en prie, Roy.

— J'aimais ta mère. Son passé ne me regardait pas...

Après un silence, il ajouta :

— Tu n'as pas à faire de confessions à Andrew.

Elle rougit. Roy se montrait incroyablement perspicace ! Comme toujours...

— Mais... je le trompe en agissant ainsi ! Il devrait savoir...

— Et lui ? Tu crois qu'il n'a pas eu d'aventures avant de te connaître ? Un homme de quarante ans ? T'imagines-tu qu'il va tout te raconter ?

— Non, bien sûr. D'ailleurs, je ne veux rien savoir... Merci pour le conseil, Roy !

— Je vous attends tous les deux demain à dîner. Nous sablerons le Champagne !

Après l'annonce officielle de ses fiançailles avec Andrew, Norma eut l'impression que le temps passait à toute allure...

Elle avait un travail fou et était obligée de rester au bureau longtemps après l'heure de fermeture. Le soir, elle dînait souvent avec Andrew.

Elle n'avait pas le temps de penser. Et c'était préférable...

Souvent, elle oubliait qu'elle était fiancée. Puis son regard tombait sur la bague qu'Andrew lui avait offerte, et elle se souvenait qu'elle avait promis de devenir sa femme.

C'était une très jolie bague – très originale, surtout : une opale entourée de perles fines. Mais elle n'était pas vraiment heureuse en la contemplant... Elle ressentait un étrange sentiment d'insatisfaction, de vide. Alors, l'image de Roberto Cortelli s'imposait à elle.

Faisant appel à toutes ses forces, elle réussissait à la repousser et s'obligeait à s'étourdir. Par le travail, les sorties...

Roy et elle étaient invités à passer les fêtes chez la mère d'Andrew, dans son vieux manoir de Tonbridge.

Les deux sœurs d'Andrew étaient là, elles aussi, avec leur mari et leurs enfants. Visiblement, tout le monde approuvait le choix de l'éditeur. Norma se sentait entourée de sympathie, et cela lui réchauffait le cœur.

— Vous êtes tellement plus gentille que Lucy ! lui dit Janine, l'une des sœurs d'Andrew.

Elles se trouvaient toutes les deux dans la cuisine où elles préparaient le dîner.

— Lucy ? s'enquit la jeune fille.

— La première femme d'Andrew.

Ainsi, Andrew avait déjà été marié ! Norma réussit à cacher sa surprise.

— Vous ne l’aimiez pas ? s’enquit-elle avec curiosité.

— Pas du tout. Heureusement, ce mariage n’a pas duré longtemps ! Cette pauvre Lucy était beaucoup trop voyante – presque vulgaire. Elle ne ressemblait guère aux Brenton...

— Qui sont très distingués, plaisanta Norma.

— C’est vrai ! Maman la détestait cordialement ! Elle s’habillait d’une manière si tapageuse... Des couleurs criardes, des bijoux trop gros... Bref, l’horreur !

Elle secoua la tête.

— Nous n’avons jamais réussi à comprendre pourquoi Andrew l’avait épousée ! Heureusement, tout cela est de l’histoire ancienne. Remarquez, nous nous sommes inquiétés : il semblait s’intéresser à cette Melinda Morrison, l’attachée de presse des Éditions Brenton. Lucy était du même genre que Melinda et nous redoutions qu’Andrew commette la même erreur. Curieux qu’il soit attiré par les femmes à l’élégance tapageuse...

Elle sourit.

— Heureusement, il vous a rencontrée ! Maman vous trouve parfaite... Vous êtes discrète et remarquablement bien élevée. Ce n’est pas vous qui embrasseriez Andrew en public, comme Lucy ! Maman avait horreur de ces manifestations... Les Brenton sont des gens réservés.

« Que penseraient les Brenton de ma petite aventure avec Roberto ? se demanda Norma avec un certain cynisme. Ils seraient sûrement très choqués, ces gens si raisonnables !

S’ils savaient qu’elle s’était donnée à Roberto vingt-quatre heures après l’avoir rencontré, ils la mettraient sûrement dans la même catégorie que Lucy et Melinda !

Mais pourquoi Andrew ne lui avait-il jamais parlé de son premier mariage ?

Cela n'avait pas vraiment d'importance. Le passé n'avait pas à entrer en ligne de compte. Cependant, cela surprenait la jeune fille d'apprendre qu'il avait épousé une femme peu convenable – selon les critères de M^{me} Brenton.

Ainsi, il pouvait commettre des erreurs !

Norma comprenait mieux maintenant le comportement de Melinda. Si cette dernière avait des vues sur Andrew, il était normal qu'elle ait donné libre cours à sa jalousie et ait lutté avec les armes dont elle disposait.

« Je devrais parler à Andrew de... mon aventure romaine, songea-t-elle. Ainsi, jamais il ne pourra m'accuser de lui avoir caché quelque chose... »

Cependant elle ne se décidait pas à parler. Elle voulait que les heures merveilleuses passées en compagnie de Roberto restent un secret. Un si tendre secret...

Un peu après les fêtes, Roy invita Andrew et Norma à dîner.

– Il y aura un invité surprise ! apprit-il à la jeune femme.

– Oh ! Qui ?

– Tu verras bien... Je t'ai dit que c'était une surprise !

Chemin faisant, dans la voiture d'Andrew, elle se laissa aller au jeu des hypothèses.

– Bah, nous verrons bien ! fit Andrew avec un certain agacement. Votre beau-père fait toujours des mystères à propos de tout et de rien. Je commence à le connaître, vous savez !

Et il se mit à parler de son prochain voyage en Australie.

– De là, j'irai directement à Rome, conclut-il.

– Sans repasser par Londres ?

– Si j'en ai le temps, mais cela m'étonnerait. Je vous tiendrai au courant, naturellement... Je resterai en contact avec Melinda aux

Éditions Brenton par télex. En cas de changement dans mes projets, elle vous appellera.

Il arrêta sa voiture devant la maison de Roy. Ce dernier les accueillit avec chaleur et les entraîna au salon.

Norma demeura figée sur place. L'invité surprise de son beau-père n'était autre que Roberto Cortelli...

Transformée en statue, elle le regardait avec des yeux agrandis. Si elle s'était écoutée, elle se serait jetée dans ses bras...

— Tu te souviens de Roberto Cortelli, bien sûr, Norma ? fit Roy. Tu l'as vu à Rome en novembre...

Deux tâches rouges marquèrent les pommettes pâles de la jeune fille. Elle avala sa salive.

— Bien entendu, je me souviens du *signor* Cortelli ! réussit-elle à dire.

Elle lui tendit la main.

— Comment allez-vous, *signor* ?

Avec un sourire ironique, Roberto lui serra la main.

— Très bien *signorina*. Et vous ? interrogea-t-il d'un ton sarcastique.

Roy continua à faire les présentations.

— Voici Andrew Brenton, le fiancé de Norma. Andrew, vous avez devant vous Roberto Cortelli, le fils du professeur qui donnait des leçons à ma femme, autrefois... M. Cortelli est réalisateur, et il aimerait rencontrer Jeremy Jenson. Je crois qu'il souhaiterait porter l'un de ses livres à l'écran.

Andrew serra la main de Roberto avec une franche amabilité.

— Je suis heureux de vous connaître, assura-t-il. Jenson sera à Rome en février. Si vous êtes là-bas à cette époque, nous pourrions fixer un rendez-vous.

— Très bien...

— Norma vous adressera une invitation pour le déjeuner qui se

tiendra à l'hôtel Excelsior. Nous avons l'intention de lancer avec le maximum de publicité les œuvres de Jeremy Jenson en Italie. Séances de signature, passage à la télévision, etc. Norma a mis tout cela au point lors de son dernier séjour en Italie. Mais peut-être vous a-t-elle parlé de nos projets, puisque vous vous êtes rencontrés à Rome ?

— Mais oui, la *signorina* Seton m'a raconté tout cela, assura Roberto, toujours sarcastique. N'est-ce pas, *signorina* ?

Elle se contenta de hocher la tête affirmativement. Puis elle se tourna vers Roy.

— Je peux t'aider ?

— Viens avec moi à la cuisine. Nous allons préparer les boissons... Pour vous, Andrew, un gin-tonic comme d'habitude. Et vous, Roberto ?

— Un whisky avec de la glace, s'il vous plaît. Roy et Norma disparurent en direction de la cuisine tandis que Roberto et Andrew discutaient comme de vieux amis.

Une fois seule avec son beau-père, la jeune fille lui demanda d'un ton accusateur :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Roberto serait ici ce soir ?

— Parce que je voulais te faire une surprise !

— Eh bien, c'est réussi ! marmonna-t-elle entre haut et bas.

— Que veux-tu boire, Norma ?

— N'importe quoi !

Avec exaspération, elle en revint à leur premier sujet de conversation.

— Pourquoi est-il ici ?

— Je t'avais dit que je voulais lui écrire. Je l'ai fait et au lieu de me répondre, il est arrivé.

Hochant la tête, il ajouta :

— J'en suis très heureux ! Il m'a appris des...

Brusquement, il s'interrompit.

— Que t'a-t-il appris ? demanda Norma sans réel intérêt.

— Oh ! Des tas de détails concernant ta mère et la vie qu'elle menait à Rome... Il m'a également parlé des lettres.

Il fit tomber quelques cubes de glace dans un verre puis versa du whisky.

— Pourquoi as-tu peur de lui ? demanda-t-il sans la regarder.

— Peur ? Mais je n'ai pas peur de lui, voyons ! s'exclama-t-elle. Je regrette seulement que tu ne m'aies pas prévenue.

— Si je t'avais prévenue, serais-tu venue ?

— Euh... peut-être.

— Cela m'étonnerait. Dis-moi, Norma, es-tu amoureuse de lui ?

— Roy, tu perds la tête, ma parole ! Bien sûr que non ! Quelle idée...

— Maria était amoureuse de lui.

— Maria... Maman ? balbutia-t-elle. Roy, vraiment ! Tu exagères...

Il lui coupa la parole.

— C'est lui qui a écrit les lettres. Pas son père.

— Tu... tu te moques de moi !

— Pas du tout.

Il lui tendit le plateau sur lequel il avait disposé les verres.

— Emporte cela au salon. Je te suis avec les amuse-gueules.

Norma dut faire appel à tout son courage pour rejoindre Andrew et Roberto. Les deux hommes discutaient maintenant au sujet des droits d'adaptation des livres à l'écran.

Jamais la jeune fille ne s'était sentie aussi mal à l'aise. Elle en voulait terriblement à Roy de l'avoir mise dans une telle situation.

De temps en temps, durant le dîner, elle croisa le regard de Roberto. Dans les prunelles de ce dernier, elle lisait surtout de l'hostilité...

— Combien de temps resterez-vous en Angleterre ? lui demanda Andrew.

— Je dois partir pour Paris en fin d'après-midi.

— Si vous en avez le temps, passez dans la matinée aux Éditions Brenton. Je dois moi-même m'envoler pour l'Australie dans vingt-quatre heures. Avant votre départ, nous pourrions discuter de l'adaptation cinématographique de *Guerre au Soleil*, l'un des derniers ouvrages de Jeremy Jenson.

Norma se décida à prendre la parole :

— Je croyais que vous vouliez adapter *La Célébrité*.

— Pas maintenant.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que je n'ai pas découvert l'actrice capable d'interpréter le rôle principal comme je l'entends, répondit-il en haussant les épaules.

Norma sentait la tension monter entre eux, presque palpable. Incapable de supporter davantage cette pénible atmosphère elle se leva et, discrètement, s'éclipa.

Elle alla se réfugier dans le bureau de Roy.

« Je vais attendre ici, décida-t-elle. Quand Andrew voudra partir, il saura bien où me trouver... »

La table de travail de Roy était chargée de toute la documentation qu'il avait recueillie pour écrire la biographie de Maria Crossley.

Roberto avait-il apporté les lettres ? Norma déplaça quelques papiers mais ne les trouva pas.

Était-ce lui, vraiment, qui les avait écrites ? Ou bien avait-il raconté n'importe quoi... ?

S'emparant d'un agenda, elle le feuilleta. Il avait appartenu à sa mère, et elle l'utilisait dix-huit ans auparavant, au moment de son séjour à Rome.

Peu de pages étaient remplies, à l'exception de celles

correspondant aux mois d'avril et de mai.

La situation devient intolérable, lut Norma. Et la tentation est trop forte ! J'ai tellement envie de céder... Mais où cela pourrait-il nous mener ? Pourquoi tout gâcher ? Jamais je ne dois oublier qu'il est très jeune. Je suis beaucoup trop âgée pour lui !

Glacée, Norma ouvrit les doigts, et l'agenda lui tomba des mains. Ainsi, c'était vrai ! Sa mère était amoureuse de Roberto ! Et cet amour était partagé.

Que lui avait-il dit, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés dans la villa de la *Via Scipione* ? Ah oui...

« Je n'étais plus un enfant. J'avais dix-huit ans. L'âge de l'amour. »

Sur l'instant, elle n'avait pas prêté beaucoup d'importance à ces paroles. Elle les comprenait mieux maintenant !

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez fiancée ?

La voix de Roberto résonna dans l'espace confiné du bureau, accusatrice. Norma, qui ne l'avait pas entendu entrer, sursauta.

— Quand je vous ai vu à Rome, je ne l'étais pas encore, expliqua-t-elle avec froideur.

— Mais vous connaissiez Andrew Brenton depuis déjà longtemps. Et d'après Roy, il vous avait demandée en mariage avant votre départ pour l'Italie.

Il s'assit sur le coin du bureau et croisa les bras. Ils étaient maintenant très près l'un de l'autre. Il aurait suffi à Roberto de lever la main pour toucher Norma. Mais ce geste, il ne le tenta pas. C'était préférable car elle aurait aussitôt perdu la tête...

Tout comme sa mère !

À cette pensée, la jalousie la submergea. Sa mère ! Sa propre mère et Roberto...

— C'est vrai, admit-elle en se redressant. Andrew m'avait demandée en mariage avant mon départ pour l'Italie. Je lui avais promis une réponse à mon retour.

Il serra les dents.

— Et à Rome, vous avez décidé de vous donner un peu de bon temps avant de devenir une respectable femme mariée ! lança-t-il avec mépris.

— Non, vous vous trompez ! protesta-t-elle. Je...

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle ne pouvait tout de même pas lui avouer que si elle s'était donnée à lui, c'était parce qu'elle l'aimait...

— Ah, vous êtes bien la fille de Maria ! L'amour vous effraie !

— Vous étiez trop jeune pour elle.

— Vous savez que c'est moi qui ai écrit les lettres ?

— Oui, Roy vient de me le dire. Pourquoi ne m'aviez-vous pas mise au courant avant ?

— Avant quoi ?

Elle baissa la tête. Soudain, elle était écarlate.

— Avant que je vous emmène *Via Scipione* ? interrogea-t-il.

— Oui... fit-elle dans un souffle.

— Je ne vous ai rien dit parce que je craignais qu'une telle révélation ne vous éloigne de moi.

S'emparant de la main de la jeune fille, il la porta à ses lèvres. Norma voulut se dégager, mais il la maintenait fermement.

— Certes, cela m'aurait éloignée de vous ! assura-t-elle avec véhémence. Si j'avais su, jamais je... je ne...

Un sanglot la secoua.

— Oh ! Si seulement vous m'aviez dit que ma mère et vous aviez... aviez...

De nouveau, elle laissa sa phrase en suspens. Elle tremblait des pieds à la tête. Sa jalousie n'avait pas de bornes.

— Il n'y a jamais rien eu entre Maria et moi, assura-t-il avec douceur. Elle s'est enfuie... Elle est allée chercher refuge en

Angleterre, près de Roy.

Il la toisa. L'hostilité était revenue dans ses prunelles.

— Tout comme vous ! jeta-t-il. Vous préférez la sécurité d'un mariage avec Andrew à la vraie passion. Celle qui brûle, celle qui dévore... Telle mère, telle fille !

Comme il semblait amer ! Brusquement, il lâcha la main de la jeune fille.

— Qu'avez-vous fait des lettres ? interrogea-t-elle.

— Je les ai détruites.

— Oh ! Pourquoi ?

Il ne répondit pas. Il la fixait droit dans les yeux avec une telle expression qu'elle recula d'un pas.

— Je vous en prie, Roberto ! Ne me regardez pas ainsi !

— Ainsi ? répéta-t-il. Comment ?

— Comme si vous vouliez me... euh...

— Comme si je voulais vous embrasser ? suggéra-t-il. Mais c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. J'ai eu envie de vous prendre dans mes bras depuis que je vous ai vue entrer...

Un brusque sourire éclaira son visage.

— Dommage que nous n'ayons pas été seuls. Nous ne pouvions décemment pas nous embrasser devant votre beau-père et votre fiancé !

Elle avala sa salive.

— Pourquoi avez-vous détruit les lettres ? interrogea-t-elle.

— Parce que le jeune homme qui les avait écrites n'existe plus. C'était encore un adolescent... Un adolescent fou de poésie et amoureux d'une femme inaccessible.

Il souriait toujours.

— Cet amour n'a pas duré longtemps ! D'autres femmes sont venues. D'autres amours...

Il plongea son regard dans celui de la jeune fille.

— Je vous ai aimée, Norma...

— Non ! s'exclama-t-elle avec agitation. Non, ce n'est pas possible ! Vous ignorez tout de l'amour... Vous multipliez les conquêtes en Don Juan, en Casanova, en véritable Italien selon les stéréotypes. Mais l'amour ? Oh, laissez-moi rire !

— Norma...

— Si vous m'aviez vraiment aimée, comme vous le prétendez, vous ne m'auriez pas demandé de vivre avec vous. Vous auriez proposé de m'épouser !

Sa voix se chargea d'amertume.

— Mais vous préférez les brèves liaisons. Le changement, la variété vous attirent !

Elle soupira.

— Maintenant, votre intérêt pour moi renaît parce que je suis devenue inaccessible !

Et, croisant les bras, elle martela :

— Entre nous, plus rien n'est possible. J'ai l'intention d'épouser Andrew et...

— L'avez-vous mis au courant des détails de votre séjour à Rome et à Florence ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pourquoi l'aurais-je dû ? rétorqua-t-elle. Ma mère n'avait pas parlé à Roy d'un certain Roberto Cortelli ! Elle vous a vite oublié. J'ai l'intention d'en faire autant !

Elle voulait le blesser. Mais elle réussit surtout à le mettre en colère. En voyant ses yeux étinceler, elle regretta immédiatement ses paroles.

— Moi, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous ne m'oubliez pas, Norma, ma douce...

Il l'attira contre lui et l'écrasa contre sa poitrine. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser plein de passion qui laissa Norma haletante.

— Roberto, vous ne...

Elle s'interrompit. Il l'avait brusquement lâchée et, déjà, avait quitté la pièce.

Quand elle se décida à regagner le salon, Roberto n'y était pas. Elle se tourna vers Andrew :

— Nous devrions songer à rentrer ! Demain, je dois aller très tôt au bureau...

— Où est Roberto ? s'enquit Roy d'un ton soupçonneux.

— Je n'en sais rien ! Il loge ici, m'as-tu dit ? Peut-être est-il monté dans sa chambre.

Andrew alla chercher le manteau de Norma. Tout en aidant la jeune fille à le revêtir, il se tourna vers Roy.

— Je l'attendrai demain matin aux Éditions Brenton. *Guerre au Soleil* pourrait faire un excellent film... Et ce Cortelli est à mon avis un très bon réalisateur.

— Comptez sur moi, je lui rappellerai ce rendez-vous, assura Roy.

Il serra chaleureusement la main d'Andrew.

— Bon voyage ! À défaut de koala, rapportez-moi un kangourou.

— Je n'oublierai pas ! s'exclama Andrew en riant.

Norma embrassa son beau-père.

— Veux-tu venir dîner chez moi après-demain ?

— Avec plaisir.

Dans la voiture qui les ramenait vers le centre de Londres, Andrew et Norma demeurèrent silencieux, chacun perdu dans ses pensées.

Andrew fut le premier à prendre la parole.

— Je suis très heureux d'avoir fait la connaissance de Cortelli. Je comprends maintenant pourquoi Melinda ne cesse de parler de lui !

— Melinda ? Elle ne cesse de parler de Roberto ? Mais elle... elle l'a seulement vu une fois !

— Non, deux ! corrigea Andrew. À Rome et à Florence. Et elle a été très impressionnée. Quoi de surprenant ? On ne rencontre pas tous les jours un homme ayant une telle personnalité ! Si j'étais une femme, je ne serais pas non plus insensible à son charme.

Il éclata de rire.

— Oh ! Je voudrais être à demain !

— Pourquoi ?

— Pour voir l'expression de Melinda quand elle verra Cortelli ! Elle est folle de lui. Si, si, croyez-moi !

La jalousie de Norma était à son comble. Jusqu'où irait donc Roberto ? Il les lui fallait toutes ! Melinda et Roberto... Maria et Roberto...

« Moi et Roberto ! » songea-t-elle avec amertume.

Le lendemain soir, quand Andrew lui téléphona, sa première question fut celle-ci :

— Roberto Cortelli est-il venu vous voir, ce matin ?

— Mais oui. Et comme je l'avais prévu, Melinda a été absolument sidérée !

— Ah...

— Ils s'entendent à merveille, ces deux-là. Figurez-vous qu'ils ont déjeuné ensemble. Puis Melinda a voulu le conduire à l'aéroport.

— Ah...

— Il va probablement acheter les droits d'adaptation pour Guerre au Soleil. De toute façon, je dois le voir à Rome. Je l'ai invité au déjeuner organisé à l'occasion du lancement des œuvres de Jeremy Jenson. Il aura ainsi l'occasion de connaître l'auteur...

— Ah...

— Nous dînons ensemble ce soir ? N’oubliez pas que je m’envole demain pour l’Australie.

— Entendu, fit-elle avec effort. À quelle heure passerez-vous me prendre ?

Elle était en train de préparer le dîner quand Roy sonna à sa porte le surlendemain.

Ce dernier attendit qu’ils soient tranquillement assis pour lui poser une question très directe :

— As-tu parlé à Andrew de ton aventure avec Roberto ?

— Quelle aventure ? demanda-t-elle, feignant de ne pas comprendre.

— Je t’en prie, Norma ! Avec moi, cela ne prend pas. Me crois-tu aveugle ? Tu ne t’es pas contentée de remettre les lettres à Roberto quand tu es allée à Rome !

— Est-ce lui qui... qui t’a mis au courant ? balbutia-t-elle.

— Non. Il a seulement demandé à te rencontrer. C’est pourquoi je t’ai invitée en compagnie d’Andrew. Si j’avais su ! J’ai tout compris en vous voyant ensemble !

Norma pâlit.

— Et Andrew ? Crois-tu qu’il ait remarqué quelque chose ?

— Je ne le pense pas. Ton Andrew ne voit que ce qu’il veut bien voir ! Alors, réponds-moi maintenant. Vas-tu lui parler de ton aventure avec Roberto ?

— Non ! C’est de l’histoire ancienne. À quoi bon remuer le passé ?

— C’est fini ? Tu en es sûre ?

— Absolument.

Roy ne fit pas d’autres commentaires. Cependant, son expression demeurait incrédule.

Le 1^{er} février, Norma s'envola pour Rome. Elle était partie en avance pour veiller au bon déroulement des diverses manifestations organisées par les Éditions Brenton. Le lancement des traductions de l'œuvre de Jeremy Jenson allait faire du bruit...

L'écrivain lui-même, accompagné de sa femme, arriverait le lendemain, ainsi que Melinda Morrison et plusieurs employés du service marketing de l'éditeur londonien.

Quant à Andrew, il se trouvait déjà à Rome, où il s'était rendu directement en revenant d'Australie. Il avait promis d'aller chercher Norma à son arrivée à l'aéroport.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que la jeune fille avait revu Roberto. Elle avait presque réussi à écarter celui-ci de ses pensées.

Si Melinda n'avait pas jugé utile de parler de lui chaque fois qu'elles se rencontraient pour des raisons professionnelles, peut-être l'aurait-elle même complètement oublié !

— Oh, comme j'ai hâte de le revoir ! ne cessait de répéter la jeune femme en joignant les mains. Vivement que nous retournions à Rome ! Il fera partie des invités du déjeuner. J'en suis ravie ! Au moins, il y aura un visage connu parmi tous ces gens qu'Andrew a jugé bon d'inviter.

Norma n'avait aucune envie de renouer le contact. Elle espérait parvenir à l'éviter...

L'avion ne tarda pas à atterrir. Il pleuvotait et une brume grisâtre recouvrait les champs et les arbres dépourvus de feuilles.

Norma récupéra ses bagages et passa les diverses formalités de la douane et de l'immigration. Puis elle sortit enfin dans l'aérogare et regarda autour d'elle.

Andrew était certainement là ! Elle le savait très ponctuel.

Elle ne le vit pas immédiatement.

— Norma !

Levant les yeux, elle aperçut Roberto. Elle rêvait... Ce n'était pas possible ! Pourtant, c'était bien lui qui s'approchait d'elle... C'était bien lui qui la prenait dans ses bras, qui l'embrassait amicalement sur les deux joues...

— *Buon giorno*, Norma ! Bienvenue à Rome... Donnez-moi vos valises.

Il s'en empara d'autorité.

— Mais où... où est Andrew ? bredouilla-t-elle.

— Il m'a demandé de venir vous chercher à sa place. Il est en pleine discussion avec un écrivain anglais qui vit à Rome... Il ne pouvait pas le planter là sans autre forme de procès ! Venez, ma voiture est de ce côté...

Que faire, sinon le suivre ? La longue Ferrari gris argent les attendait derrière les portes vitrées. Norma prit place sur le siège du passager, tandis que Roberto s'installait au volant.

La voiture démarra, soulevant de véritables giclées d'eau à droite et à gauche.

Bientôt, ils rejoignirent l'autoroute. Le silence régnait dans la voiture. Un silence absolu... Les lèvres pincées, Norma regardait défiler le paysage noyé. Des champs, des champs et encore des champs. Parfois, une ferme ou un hameau...

Il fallut un certain temps avant que les premiers doutes assaillent la jeune fille.

— Mais ce n'est pas la route de Rome ! s'exclama-t-elle soudain.

Ils roulaient depuis longtemps, déjà. Ils auraient dû arriver ! Et s'ils roulaient vraiment en direction de la capitale, ils auraient vu forcément plus de constructions : des immeubles, des usines, des fabriques...

Or ils se trouvaient en pleine campagne ! Roberto esquissa un

demi-sourire.

— Je me demandais si vous alliez remarquer quelque chose !

— Où... où m’emmenez-vous ?

— À la mer.

— À la mer ? Mais vous êtes fou ! Je dois aller à Rome, voir Andrew, veiller aux derniers préparatifs avant l’arrivée des invités !

Elle se prit la tête entre les mains.

— J’ai tant à faire ! Si vous saviez...

Elle secoua la tête d’un air déterminé.

— Non, Roberto, je n’ai pas le temps d’aller jusqu’à la côte. Je vous en prie, retournons ! Tout de suite.

— Non.

Il appuya davantage sur l’accélérateur, et la puissante voiture bondit en avant.

La pluie avait cessée. Peu à peu, le ciel s’éclaircissait. Bientôt, un rayon de soleil illumina la vallée.

Norma crispa les mâchoires.

— Comment osez-vous... ?

Il se contenta de rire.

— Ecoutez, Roberto...

— Inutile de discuter. Je vous enlève ! Mais ne vous inquiétez pas : je vous ramènerai à Rome demain matin. Vous serez à l’Excelsior à l’heure du déjeuner.

— C’est moi qui dois veiller à ce que tout soit en place pour ce déjeuner, justement ! Et mon travail ?

— Je m’en moque, de votre travail ! Tout comme d’Andrew... Nous avons besoin d’un peu de temps à nous, rien qu’à nous deux.

— C’est fini, nous deux ! lança-t-elle d’un ton sec.

— Cela commence à peine.

— Roberto...

— Ne protestez pas. Je sais que vous avez envie d'être avec moi. Tout autant que moi j'ai envie d'être avec vous.

— C'est faux ! Ramenez-moi à Rome ! Tout de suite !

— Non.

Un grand vent emportait les nuages, et le soleil brillait dans un ciel bleu. Ils avaient quitté *l'autostrada* et suivaient une route qui serpentait entre les vignobles et les champs plantés d'oliviers. À l'horizon, on distinguait des collines. Et, très loin derrière ces collines, on apercevait des montagnes aux sommets couverts de neige.

— Où sommes-nous ? interrogea Norma.

— Près de Cassino. Nous allons tourner ici pour prendre la direction de la côte.

Ils traversèrent un pont étroit, puis un village couleur ocre. Des femmes suspendaient le linge dans les jardins, et, çà et là, des poules picoraient.

Puis de nouveau, ce fut la route. Une route très droite bordée de cyprès.

— Vous perdez votre temps, vous savez ! lança Norma. M'emmener ainsi contre ma volonté ! Mais où avez-vous la tête ?

— Je sais très bien ce que je fais, assura-t-il.

Un sanglot la secoua.

— Pourquoi faites-vous cela ? interrogea-t-elle avec désespoir. Pourquoi ?

— Pour me venger.

— De qui ?

— De vous, évidemment.

— Mais je ne vous ai rien fait !

— Oh si !

— Quoi ? interrogea-t-elle.

— Vous vous êtes enfuie... Vous avez préféré vous fiancer plutôt que de venir vivre avec moi.

— Ne suis-je pas libre ? demanda-t-elle avec froideur.

— Libre de faire autant de sottises ? Non. Quand je pense que votre « job » idiot vous passionne tant, je...

— Ce n'est pas un « job » idiot ! protesta-t-elle. J'aime mon travail !

— Avec un peu de chance, vous allez perdre votre travail et votre fiancé dans les vingt-quatre heures à venir ! Alors vous vous montrerez un peu moins difficile.

Avec satisfaction, il ajouta :

— Qui sait ? Peut-être accepterez-vous avec reconnaissance de devenir ma maîtresse ?

— Jamais ! cria-t-elle. Jamais...

Elle serra ses mains l'une contre l'autre, avec une telle violence que ses ongles pénétrèrent dans sa chair.

— Je dirai à Andrew que vous m'avez forcée à passer la nuit avec vous. Il comprendra...

Elle s'emportait.

— Je lui dirai que vous m'avez kidnappée !

— Et vous pensez réellement qu'il montrera autant de compréhension ? Vous le croyez tellement tolérant ?

— Il... il m'aime.

— Vous n'en avez pas l'air si sûre !

— Il m'a demandé de l'épouser !

Elle étendit devant elle sa main gauche. L'opale brillait doucement.

— Voyez... Je porte sa bague de fiançailles.

Roberto haussa les épaules.

— Cela ne veut rien dire.

— Comment ! Vous...

Il lui coupa la parole.

— Andrew ne vous aime pas vraiment. Il est amoureux d'une image, c'est différent !

— Une... une image ? répéta-t-elle, incertaine.

— L'image à laquelle il veut que vous vous conformiez. Celle d'une jeune fille très sage, presque naïve... Or vous n'êtes pas cela. En acceptant de devenir sa femme, vous le trompez !

— Pas du tout !

— Il ne vous aime pas ! répéta-t-il. L'un comme l'autre, vous avez peur de l'amour et vous vous réfugiez dans ce simulacre de fiançailles ! Navrant !

— C'est faux ! Faux ! s'entêta-t-elle.

— Pas du tout. J'y vois clair, moi ! Je sais ce que vous pensez de moi, Norma ma douce. Vous me prenez pour un Don Juan qui collectionne les conquêtes pour les oublier aussi vite.

Elle demeura silencieuse, surprise d'être aussi bien devinée.

— Par ailleurs, poursuivit-il, vous êtes jalouse et révoltée parce qu'il y a très longtemps, quand j'étais un adolescent, je suis tombé amoureux de votre mère...

Norma ne disait toujours rien. Comme il était perspicace ! Mais il n'avait pas fini...

— Quant à Andrew, c'est Melinda qu'il aime.

— Melinda ? répéta-t-elle avec stupeur.

— Mais oui ! Cependant il n'ose pas la présenter à sa famille car elle ressemble beaucoup trop à sa première femme. S'il ne redoutait pas de contrarier les siens, il y a longtemps qu'il l'aurait épousée !

— Andrew et Melinda ! s'exclama la jeune fille.

Elle leva les yeux au ciel.

— Quelle imagination vous avez !

Avec cynisme, elle ajouta :

— Mais pourquoi m'étonnerais-je ? N'êtes-vous pas un spécialiste du cinéma ? Un créateur d'illusions ?

Un rire amer la secoua.

— Etes-vous seulement capable de faire la différence entre fiction et réalité ?

Les yeux de Roberto étincelèrent de colère.

— Je suis peut-être un créateur d'illusions, comme vous dites ! Mais je suis aussi un observateur de la nature humaine. Et j'y vois clair...

Plus doucement, il ajouta :

— Si je n'avais pas cette espèce de don, je serais incapable de réaliser un film crédible !

Il marqua une pause.

— Avant de quitter Londres, je me suis rendu au siège des Éditions Brenton. J'ai vu Andrew et Melinda. Et tout de suite, j'ai compris ! Ces deux-là s'aiment depuis des années.

— Ce n'est pas vrai !

— Si, c'est vrai. Il serait temps que vous cessiez de vivre avec un bandeau sur les yeux. Croyez-vous qu'ils cesseront de se voir après votre mariage avec Andrew ? Pas du tout... Leur liaison continuera parce qu'ils sont incapables de se passer l'un de l'autre. Tout comme nous, Norma, ma douce... Tout comme nous !

— Andrew et Melinda ! répéta-t-elle d'une voix mal assurée. Amants ? Eux ?

— Eh oui !

Elle ne protesta plus. Au fond d'elle-même, elle savait que Roberto disait la vérité.

Il arrêta la voiture et la prit dans ses bras. Elle ne résista pas. Les yeux clos, elle s'abandonna à ses baisers, à ses caresses...

Soudain, il releva la tête et regarda loin devant lui.

— Roberto ? murmura-t-elle.

— Voyez... là-bas, la mer...

On l'apercevait en effet entre deux collines. Bleue et argent sous un ciel maintenant limpide.

— Allons déjeuner, suggéra Roberto.

— Où ?

— Dans ce village... Nous y trouverons bien un restaurant !

Il indiquait un gros bourg au sommet d'une colline. Dix minutes plus tard, la Ferrari s'arrêtait sur une petite piazza où murmurait une fontaine.

— Avez-vous faim ? interrogea-t-il.

— Mais... oui, constata-t-elle avec surprise.

Le petit déjeuner qu'elle avait pris à bord de l'avion de la British Airways était déjà loin ! Elle avait hâte, soudain, de déguster la savoureuse cuisine italienne. Et dans cette petite *trattoria*, on devait trouver les savoureuses pâtes que les cordons-bleus de la région savaient si bien accommoder.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle décorée de gravures représentant des vues de Pompéi, du Vésuve, de Naples et de Capri.

— Nous ne sommes plus si loin de Naples, expliqua Roberto. J'ai tenu à jeter un coup d'œil à cette côte, car Jeremy Jenson en parle dans son livre. Il s'agit en fait d'un premier repérage des extérieurs...

— Jeremy Jenson ne vous a pas encore donné l'autorisation d'adapter son œuvre !

— Je suis sûr qu'il signera le contrat ! Je lui ai fait une offre très intéressante.

Ils s'assirent face à face devant une table recouverte d'une nappe blanche amidonnée et, d'autorité, le propriétaire du restaurant leur apporta une bouteille de vin blanc de la région.

— Que voulez-vous manger ? demanda-t-il.

— Que proposez-vous ? rétorqua Roberto.

— Vous pourriez commencer avec des raviolis maison, suivis de calamars frits et d'une salade.

— Cela me paraît très bien. Qu'en dites-vous, Norma ?

— Va pour les raviolis, les calamars et la salade !

Quelques autres clients s'installèrent. Un groupe d'hommes en vêtements de travail prit place non loin d'eux. Ils dévisageaient la jeune fille avec tant de curiosité que, agacée, elle se pencha vers Roberto.

— On dirait qu'ils n'ont jamais vu une femme de leur vie ! murmura-t-elle en anglais.

— Dites plutôt qu'ils n'ont jamais vu une femme comme vous, avec des cheveux rouges et des vêtements de petit garçon.

Norma faillit s'étrangler d'indignation.

— Des cheveux rouges ! Par exemple !

— Mais oui...

— Pas du tout ! Ils sont auburn ! Et je ne porte pas des vêtements de petit garçon. Quelle idée ! Un petit garçon aurait l'air ridicule dans cet ensemble !

Il éclata de rire.

— Vous êtes adorable quand vous vous mettez en colère !

Il lui prit les mains et déposa un baiser dans chacune de ses paumes.

— Maintenant, ils vont cesser de vous regarder, assura-t-il.

Elle était soudain très rouge. Roberto avait laissé clairement entendre qu'elle lui appartenait. Cela avait suffi pour que ces hommes détournent leur attention.

Une jeune femme vint mettre la table. Elle était suivie par une petite fille de trois ou quatre ans – sa fille, apprit-elle fièrement à Roberto. Les raviolis étaient délicieux.

— Quel régal ! s'exclama Norma. Mais avec quoi sont-ils donc

– 107 –

fourrés ?

— Herbes aromatiques, épinards et fromage.

— Et quelle sauce délicieuse !

Verre après verre, le vin se buvait tout seul... Roberto commanda une seconde bouteille, et Norma agrandit les yeux.

— Seigneur ! Vous me faites trop boire...

— Ce vin est inoffensif. Il est tellement naturel !

— Je me sens un peu ivre...

Il lui sourit. Leurs genoux se frôlèrent sous la table, et elle frémit tandis que les battements de son cœur s'accéléraient.

— Voulez-vous que je vous ramène à Rome cet après-midi ? s'enquit Roberto.

Elle hésita.

— Si je vous le demandais, que feriez-vous ? Vous m'y conduiriez immédiatement ?

— Non. Même si vous vous traîniez à mes genoux, je refuserais. Vous êtes ma prisonnière...

La manière dont il disait cela... Elle se sentait fondre complètement.

— Même si je me traînais à vos genoux, releva-t-elle. Vous êtes d'un sadisme !

— Je ne le pense pas.

— Cruel, alors !

— Quand je veux vraiment quelque chose, je suis prêt à tout pour l'obtenir.

Son regard démentait ses paroles. Dans ses prunelles, elle lisait une infinie tendresse.

— Et je vous veux, Norma... ajouta-t-il très bas. Aujourd'hui, puis toute la nuit. Me direz-vous « non » ?

Intensément troublée, elle retint sa respiration.

— Me direz-vous « non » ? insista-t-il. Essayez, Norma, ma douce...

Elle leva les yeux vers lui et, désespérément, essaya de prononcer le mot qu'il cherchait à lui faire dire. Elle en fut incapable...

Car elle avait trop envie d'être avec lui pendant quelques heures... Ce serait de nouveau une parenthèse merveilleuse dans la grisaille quotidienne. Comme à Rome, comme à Florence...

— Je ne peux pas, avoua-t-elle. Vous savez bien que je ne peux pas vous dire « non »...

Une lueur de triomphe brilla dans les yeux gris de Roberto.

On leur apporta une corbeille de fruits en guise de dessert : d'énormes poires jaunes et fondantes, de petites oranges parfumées et des bananes bien mûres.

Ils terminèrent leur repas par un café très fort, à l'italienne. Puis, main dans la main, ils descendirent la colline. Un escalier en pierre menait à la plage de sable où les pêcheurs avaient tiré leurs barques et étendu leurs filets.

Roberto et Norma marchèrent le long des vagues. En silence...

« Les mots sont trop faibles pour exprimer ce que nous ressentons ! » songea Norma avec émotion.

Même si ces heures devaient demeurer sans suite, elle en garderait un souvenir émerveillé. Dire « non » à tout cela ? Quelle folie...

Roberto la prit par la taille. Il se pencha et lui effleura les lèvres. Ce premier baiser, très léger, fut suivi de bien d'autres... de plus en plus passionnés.

Le vent fraîchissait. Pourtant, le soleil demeurait chaud. Les vagues turquoise, crêtées d'écumes, s'abattaient inlassablement sur le sable blond. Norma se sentait heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Oh, pourquoi ces instants ne pouvaient-ils durer indéfiniment ?

Hélas, déjà le soleil commençait à descendre à l'horizon.

— Nous rentrons ? proposa Roberto. Rentrer ? Mais où... ? Elle

n'osa pas lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Ils revinrent vers la voiture. Mais cette fois, ils n'allèrent pas bien loin. Roberto s'arrêta devant une petite *pensione* qui dominait toute la baie.

On les conduisit dans une chambre simple mais confortable dont les fenêtres donnaient sur un long balcon. Norma appuya son front à la vitre pour admirer la vue.

Le ciel était devenu cramoisi. Quelques nuages moutonnaient au loin. Ils étaient violet foncé, bordés d'or. Quant à la mer, elle avait pris des teintes allant du pourpre à l'orangé.

Roberto s'approcha de la jeune fille, posa ses mains sur ses épaules. Les yeux clos, elle s'abandonna entre ses bras.

Doucement, très doucement, il lui caressait le dos et la nuque. Puis ses mains vinrent emprisonner les seins de Norma qui frissonna.

Le désir montait en elle comme une flamme vive... Avec un gémissement étouffé, elle se retourna brusquement et se blottit contre lui.

— Norma... murmura-t-il.

Sans un mot, elle lui tendit ses lèvres. Il s'en empara. En même temps, avec une habileté diabolique, il la déshabillait. Elle se laissait faire, frémissante. Elle n'était plus qu'attente exacerbée...

S'arquant contre lui, elle s'offrit tout entière. Les caresses de Roberto devenaient de plus en plus ardentes, de plus en plus précises...

— Norma, ma douce...

Il la souleva sans effort et la transporta sur le grand lit.

— Comme tu es belle ! murmura-t-il d'une voix rauque.

Elle lui tendit les bras.

Roberto arrêta sa Ferrari *Via Veneto*, juste devant l'hôtel où Norma avait séjourné lors de son premier voyage à Rome. Une chambre lui avait été réservée cette fois encore dans le même hôtel.

— À tout à l'heure ! lança Roberto.

Il n'avait pas coupé le moteur. Comme il paraissait loin, soudain ! Le cœur serré, Norma s'empara de sa valise.

— *Arrivederci* ! fit-elle à mi-voix.

— *Arrivederci*...

C'était à peine s'il la regardait. Pendant la route, ils n'avaient pas échangé trois mots. À quoi pensait-il ? À son prochain film, peut-être...

Elle claqua la portière. Aussitôt, la voiture repartit et s'inséra dans le flot de la circulation. Bientôt, Norma ne distingua plus qu'une mer de tôles de toutes les couleurs.

Un soupir gonfla sa poitrine. Sans enthousiasme, sa valise à la main, elle se dirigea vers la réception de l'hôtel.

Elle reverrait Roberto d'ici quelques heures. Alors pourquoi se sentait-elle si triste ? Presque abandonnée...

Se mordant la lèvre inférieure, elle se rappela qu'avant cela, il lui faudrait affronter Andrew. Comment cette entrevue se passerait-elle ?

— *Signorina* ? interrogea l'employé de la réception.

Elle sursauta.

— Oh ! Excusez-moi... Vous devez avoir une chambre réservée à mon nom : Norma Seton.

— Un instant, je vous prie.

Il consulta le registre des réservations et hocha la tête.

— En effet, *signorina*.

Ouf ! Il n'avait donné sa chambre à personne d'autre ! Ce qui aurait été très possible puisqu'elle était censée arriver la veille. Il ne fit même pas de réflexion au sujet de son retard.

Le directeur de l'hôtel, reconnaissant la jeune fille, la salua chaleureusement.

— La plupart des invités des Éditions Brenton sont déjà là, lui apprit-il. Nous sommes vraiment très heureux que vous ayez choisi notre hôtel pour cette manifestation culturelle de prestige.

— J'espère que tout se passera bien, fit Norma d'un air soucieux.

Il était trop tard pour rattraper quoi que ce soit. Les fleurs seraient-elles livrées à temps ? Les programmes étaient-ils imprimés ? Avait-on bien noté, aux cuisines, le menu choisi par Melinda et Norma en novembre dernier ?

Le rouge monta aux joues de la jeune fille.

« J'aurais dû être là hier pour tout vérifier ! songea-t-elle. Ce n'est pas sérieux... »

Non, ce n'était pas sérieux de faire passer l'amour avant le travail. Soit, Roberto ne lui avait pas donné le choix... Mais elle n'avait guère protesté !

Elle monta dans sa chambre, prit une douche et, après s'être soigneusement maquillée, enfila une robe en soie dont la chaude couleur dorée rappelait celle de ses yeux.

Elle brossa ensuite ses cheveux longuement, puis elle s'empara du sac qu'elle avait acheté à Florence en novembre dernier.

Le déjeuner prévu en l'honneur de Jeremy Jenson devait se tenir dans les salons de l'entresol.

Avec une certaine appréhension, la jeune fille s'y rendit. Qu'allait-elle trouver ?

La première personne qu'elle aperçut fut Andrew. Il alla à sa rencontre et l'embrassa amicalement sur la joue.

— Norma ! Vous voici enfin...

Il paraissait de très bonne humeur. Cela signifiait donc que tout se passait bien...

Impeccable dans son costume trois-pièces, un œillet blanc à la boutonnière, il avait beaucoup d'allure.

« Oui, il est assez séduisant », admit Norma intérieurement. « Mais je ne l'aime pas ! Je ne l'aimerai jamais... »

Elle jeta un rapide coup d'œil aux tables. Les fleurs étaient là... Et les menus, et les programmes ! Apparemment, aucun problème de dernière minute ne s'était élevé.

Melinda les rejoignit. Comme à l'ordinaire, elle était très voyante dans sa robe en soie imprimée de grandes fleurs multicolores.

— Bonjour, Norma !

Elle adressa à la jeune fille un sourire entendu.

— C'était bien, avec Roberto ? lança-t-elle.

Andrew fronça les sourcils.

— Roberto ? répéta-t-il sans comprendre.

— Roberto Cortelli, précisa Melinda. Vous savez bien ! Le réalisateur... Il doit venir aujourd'hui afin d'obtenir les droits d'adaptation de *Guerre au Soleil*. Jenson est prêt à signer ! À mon avis, il...

— Je sais, je sais ! coupa Andrew avec agacement.

Il se tourna vers Norma.

— Vous avez déjà vu Cortelli aujourd'hui ? Je croyais que vous veniez tout juste d'arriver...

Norma réfléchissait à toute allure. Quelque chose lui échappait... Elle choisit la franchise :

— Je suis arrivée hier en fin de matinée.

— Hier ? En fin de matinée ? répéta Andrew avec stupeur.

— Vous le savez bien ! s'exclama la jeune fille. Vous deviez même

venir me chercher à l'aéroport.

— Quoi ?

— Vous trouvant dans l'impossibilité de le faire, vous avez chargé Roberto Cortelli d'aller m'accueillir. Il m'a dit que vous receviez un écrivain et que vous ne pouviez vous libérer...

Elle s'interrompit en voyant Melinda se diriger vers la table où s'empilaient de nombreux exemplaires du premier livre de Jeremy Jenson en italien.

— Je n'ai pas reçu d'écrivain ! protesta Andrew.

Il enveloppa Norma d'un regard plein de suspicion.

— J'ignorais que vous deviez venir hier ! En arrivant à l'hôtel, j'ai trouvé un message réapprenant que Melinda serait là vingt-quatre heures avant le déjeuner, et que vous arriveriez seulement aujourd'hui !

Il la toisa et, méprisant, ajouta :

— Si vous tenez à garder vos petits rendez-vous avec Cortelli secrets, vous auriez intérêt à chercher des alibis plus convaincants !

— Par exemple ! Je...

Il l'interrompit.

— Je n'ai pas le temps de discuter de ce sujet maintenant. Je dois recevoir la presse...

— Les journalistes sont arrivés, déclara Melinda qui allait et venait dans les salons.

Elle semblait être partout à la fois...

— Venez, Andrew ! Ils vous attendent à côté !

Elle l'y conduisit et revint presque immédiatement rejoindre Norma qui, transformée en statue, essayait désespérément de comprendre ce qui s'était passé.

— Tout marche comme sur des roulettes ! assura Melinda d'un air satisfait.

Elle se frotta les mains.

— Une équipe de la télévision vient d'arriver !... Nous avons réussi à nous débrouiller sans vous ! J'ai veillé à tout... La prochaine fois, nous n'aurons pas besoin de faire appel à une agence de « public relations » !

— Je suis absolument désolée ! s'exclama Norma. Roberto m'a pratiquement enlevée...

— C'est très bien ! fit Melinda avec bonne humeur. Je me suis arrangée pour venir un jour avant afin de veiller au bon déroulement des opérations.

— Je ne comprends pas... murmura la jeune fille.

— Roberto ne vous a rien expliqué ?

— Il m'a seulement dit qu'Andrew ne pouvait pas venir me chercher... Au lieu de m'amener *Via Veneto*, il a pris le chemin de la côte. Et c'est seulement ce matin qu'il m'a ramenée à Rome !

— Il avait tout organisé avec moi la semaine dernière !

— Tout ?

— Oui... Il voulait être seul avec vous. Pour vous faciliter un tendre tête-à-tête, j'ai fait parvenir un message à Andrew afin qu'il ne s'inquiète pas. Et je suis venue plus tôt que prévu pour veiller aux derniers détails.

Elle sourit.

— Mais ne prenez pas cet air contrarié ! N'étiez-vous pas heureuse de voir Roberto ? Pendant ce temps, j'ai eu Andrew à moi seule...

Norma ne comprenait toujours pas !

— Si c'était un secret, pourquoi avez-vous parlé de Roberto devant Andrew ? Pourquoi m'avez-vous demandé si « c'était bien » ?

Melinda éclata de rire.

— Parce que je voulais prouver à Andrew que vous n'étiez qu'une petite tricheuse et qu'il avait bien tort de vous faire confiance !

Ses yeux étincelaient, haineux.

— Quand Roberto est venu à Londres, le mois dernier, j'ai déjeuné

avec lui. Nous avons mis au point le stratagème à ce moment-là... Avouez que tout s'est déroulé de manière très satisfaisante !

Norma ouvrit la bouche, puis la referma. La stupeur la rendait muette. Ainsi, elle n'avait été qu'un pion dans le jeu que menaient Roberto et Melinda !

— Maintenant, vous allez avoir du mal à convaincre Andrew ! triompha Melinda. Il a eu la preuve de votre duplicité...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus : les premiers invités arrivaient. Peu à peu, les tables se remplirent.

Jeremy Jenson et sa femme furent conduits à la place d'honneur. Andrew et Melinda les encadraient. À cette table prirent place également Roberto, ainsi que Giovanni Palmieri et sa femme, venus de Milan spécialement pour l'occasion.

Après quelques discours en italien et en anglais, on servit le déjeuner.

Norma était placée au bout de l'une des dernières tables. Celle où se trouvaient les invités les moins importants.

Cela ne la vexait nullement ! N'était-elle pas ici pour des raisons professionnelles ? Elle devait avoir l'œil à tout et tenter d'aplanir les difficultés s'il s'en élevait.

Après le repas, on fit d'autres discours. Andrew annonça la prochaine adaptation cinématographique de *Guerre au Soleil*, et tout le monde applaudit Roberto Cortelli.

Ensuite, ce fut la séance de signature. Jeremy Jenson dédicaçait ses ouvrages à tour de bras...

Puis, peu à peu, les salons se vidèrent. La prochaine étape serait Florence, où une cérémonie du même genre était prévue.

Melinda rejoignit Norma au moment où celle-ci s'apprêtait à s'éclipser discrètement.

— Roberto nous a invités à visiter Cinecitta. Venez-vous avec nous ? lui demanda-t-elle du bout des lèvres.

Norma secoua la tête.

— Non, merci ! Je dois écrire un rapport à l'intention de mon agence...

— Vous pourrez dire que tout s'est très bien passé, mais que vous n'y êtes pas pour grand-chose ! lança Melinda méchamment.

Norma retint la réponse cinglante qu'elle avait aux lèvres.

— Peut-être nous verrons-nous ce soir ? lança Melinda. Il est question d'aller chez Alfredo...

D'un ton réticent, elle ajouta :

— Si vous y tenez, je peux m'arranger pour vous faire inviter.

— Non, merci, redit Norma avec froideur. Je préfère me coucher tôt. Demain, nous devons partir de bonne heure pour Florence.

Pourquoi aurait-elle accompagné les autres chez Alfredo ? Elle n'était ni écrivain, ni éditeur, ni réalisatrice de films...

Le cœur lourd, elle monta dans sa chambre et, d'un air pensif, contempla la bague que lui avait offerte Andrew.

Elle allait devoir la lui rendre. Maintenant, la seule chose intelligente à faire était de rompre ses fiançailles...

Quant à Roberto...

Elle se raidit. Non, elle ne voulait pas penser à lui ! Il lui avait fait trop de mal... C'était donc simplement pour complaire à Melinda qu'il l'avait emmenée la veille dans cette *pensione* au bord de la mer ?

— Et moi, l'idiote, je croyais qu'il avait agi ainsi par amour ! fit-elle tout haut d'un ton amer.

Elle passa l'après-midi dans sa chambre. Pas une seule fois le téléphone ne sonna. Cela ne l'étonna guère... Elle ne s'attendait pas à ce qu'Andrew l'appelle pour l'inviter à dîner chez Alfredo ! Et même s'il en avait eu l'intention, Melinda avait dû manœuvrer pour l'en dissuader.

Il était déjà très tard quand la sonnerie retentit enfin. Elle laissa sonner plusieurs fois avant de se décider à décrocher.

— Allô ?

— Norma ?

C'était Roberto...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue à Cinecitta cet après-midi ? demanda-t-il. Et ce soir, pourquoi ne vous êtes-vous pas montrée chez Alfredo ?

— J'avais du travail, répondit-elle avec froideur. Par ailleurs, je n'étais pas invitée chez Alfredo.

— C'était moi qui avais organisé ce dîner ! Et j'avais demandé à Melinda de vous y convier !

Elle demeura silencieuse.

— Norma ! Vous êtes toujours là ?

— Oui.

— Quel est le numéro de votre chambre ? On refuse de me le donner à la réception.

— Je... je n'ai pas envie que vous veniez, s'entendit-elle déclarer d'une voix tremblante. Je... je ne veux plus jamais vous revoir. Adieu !

Là-dessus, elle raccrocha brutalement. Elle s'attendait à ce qu'il rappelle, mais il n'en fit rien.

En sanglotant, elle enfouit son visage dans l'oreiller.

Les quelques jours qui suivirent furent particulièrement animés. Entre Rome, Florence et Milan, Norma n'eut pas un instant à elle.

Elle n'eut pas non plus l'occasion d'avoir une discussion avec Andrew... Ce dernier l'évitait. Elle en faisait autant. C'était cependant reculer pour mieux sauter ! Il faudrait bien qu'une explication ait lieu un jour ou l'autre !

À quoi bon perdre davantage de temps ? Elle se décida à lui parler franchement après le déjeuner qui avait été donné à Milan en l'honneur de Jeremy Jenson.

— Andrew, je voudrais que vous me consacriez dix minutes,

déclara-t-elle d'un ton ferme.

Il consulta sa montre.

— Euh... je n'ai pas beaucoup de temps. Cela ne peut-il pas attendre, Norma ?

— Non. Je ne veux pas continuer à vivre ainsi...

— Comment cela ?

— En sachant que Melinda est votre maîtresse !

Il se raidit.

— Norma...

— Vous voyez bien que nous avons besoin de discuter !

Le visage d'Andrew s'était soudain creusé.

— Bon... murmura-t-il. Allons nous asseoir au bar...

Ils s'installèrent à une table isolée. Andrew regarda autour de lui d'un air coupable. Il paraissait si mal à l'aise que, brusquement, Norma eut envie de rire.

— Alors, de quoi s'agit-il ? grommela-t-il.

— De la rupture de nos fiançailles.

Elle enleva la bague et la posa sur la table devant lui.

— J'ai découvert que Melinda était votre maîtresse.

Andrew devint couleur brique. Sans mot dire, il contemplait la bague. Le serveur vint prendre les commandes.

— Un Campari, demanda Norma.

— Et un gin-tonic pour moi, marmonna Andrew. Après le départ du serveur, il se tourna vers la jeune fille.

— Comment avez-vous su que... que.

— C'est Roberto qui m'a ouvert les yeux.

— Cortelli ?

— Avec l'aide de Melinda, il avait mis au point tout un stratagème destiné à m'écarter.

— Mais pourquoi ?

— Pour que Melinda puisse être avec vous pendant quelques heures. Elle faisait ainsi d'une pierre deux coups !

— Comment cela ?

— En vous prouvant que je n'étais pas sans reproche !

Avec dégoût, elle ajouta :

— Tout le monde a triché dans cette histoire. Vous, Melinda, Roberto... et moi aussi.

— Moi, j'ai triché ?

— Evidemment ! Vous êtes amoureux de Melinda et c'est à moi que vous proposez le mariage ! Pas très logique, tout cela...

Il pâlit.

— Vous auriez dû me parler de Cortelli ! accusa-t-il. Ce n'était pas honnête de passer cette aventure sous silence ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit quand je vous ai demandée en mariage ?

— Parce qu'il s'agissait de mon passé. J'estimais que cela ne vous regardait pas. Lorsqu'un homme et une femme décident de se marier, ils se promettent la fidélité. Mais ce qu'il y a eu avant ne peut pas être changé...

— Vous aviez vu Cortelli à Rome et à Florence ! Et vous vous êtes bien gardée de me le dire !

— Et vous ?

— Comment cela, moi ?

— Vous vous êtes bien gardé de me parler de Melinda. Vous ne m'avez même pas appris que vous aviez été marié une première fois !

Elle se redressa.

— De nous deux, c'est vous le plus dissimulateur ! Mais pourquoi n'épousez-vous pas Melinda, puisque vous l'aimez et qu'elle vous aime ?

— Norma, vous ne voulez pas vraiment rompre ! Vous ne pouvez pas me faire cela ! Songez un peu... Nos fiançailles ont été annoncées

dans la presse. Ma famille vous a acceptée. Et maintenant...

— Et maintenant, c'est fini !

Elle se leva.

— Je rentre à Londres plus tôt que vous et Melinda. Au revoir, Andrew !

— Norma ! Attendez...

— Non. Voici justement Melinda. Offrez-lui donc une coupe de Champagne... Et apprenez-lui que nous venons de rompre. Elle sera ravie !

Sans écouter davantage les protestations d'Andrew, elle se dirigea vers la sortie. Elle croisa Melinda au milieu du bar.

— Au revoir ! lança-t-elle. Je me dépêche, j'ai un avion à prendre.

— Ah ? Eh bien... au revoir, fit Melinda, assez surprise.

Norma leva sa main gauche.

— Voyez ! Je n'ai plus de bague... Me voici libre ! Etes-vous contente ?

Melinda sourit.

— Oui, très contente ! assura-t-elle.

Quelques jours plus tard, Norma alla dîner chez son beau-père. Tout de suite, elle lui apprit la rupture de ses fiançailles avec Andrew.

— Tu m'en vois ravi ! déclara-t-il avec chaleur. Ravi et soulagé...

La jeune fille lui énuméra les raisons qui l'avaient poussée à prendre cette décision.

— Quel hypocrite, cet Andrew ! s'exclama Roy. Ainsi, il voulait t'épouser tout en gardant sa maîtresse ! Incroyable !

— C'est la vie ! conclut Norma avec une certaine amertume. Et la vie n'est pas toujours drôle !

— Ne deviens pas cynique, mon petit !

La jeune fille s'efforça de changer de sujet de conversation :

— Où en es-tu de la biographie de maman ?

— J'avance, j'avance...

Il la fixa, les yeux rétrécis.

— Tu en veux toujours à Roberto Cortelli ?

— Pourquoi ?

— Parce que c'est à ta mère qu'il a écrit de si belles lettres. Et pas à toi !

— Je ne peux pas lui en vouloir pour cela.

Elle réfléchit un instant.

— En revanche, à l'idée qu'il a été l'amant de ma mère, je... je...

— Mais ils n'ont jamais été amants ! s'écria Roy.

— Parce que maman s'est enfuie. Mais si elle était restée à Rome, que se serait-il passé ?

— Tu sais, ils se sont rencontrés à nouveau.

— Comment ?

— Aux États-Unis, une dizaine d'années après.

Norma se prit la tête entre les mains.

— Non ! Oh, non... Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Pourquoi tous ces mystères ?

Roy lui tendit un agenda.

— Lis...

Elle s'empara du petit carnet relié de cuir. Maria le tenait avec beaucoup d'ordre. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait bien... C'était une femme merveilleuse ! Si Roberto était tombé amoureux d'elle, qu'y avait-il de surprenant ? C'est le contraire qui aurait été étonnant !

Avec un soupir, elle se mit à déchiffrer l'écriture, très nette de sa mère :

Concert à Los Angeles. Grand succès, avait-elle noté en style télégraphique. Roberto Cortelli est venu me saluer dans ma loge. Il avait assisté au concert. Il travaille maintenant à Hollywood. Son rêve est de devenir réalisateur. Le cinéma l'a toujours passionné.

La gorge nouée, Norma poursuivit sa lecture :

J'ai été heureuse de revoir Roberto. Cela m'a ramenée de longues années en arrière, à l'époque où je prenais des cours de chant avec son père à Rome. Il était un peu amoureux de moi et m'envoyait des lettres enflammées et poétiques comme celles qu'on peut écrire à dix-huit ans. Nous en avons ri et j'ai promis de les lui retourner un jour. Je n'ai pas le cœur de les détruire. Elles sont si belles...

Elles m'avaient aidée à reprendre goût à la vie. J'avais tout récemment perdu mon mari et l'existence me semblait alors totalement dépourvue de sens.

Sans la gentillesse de Roberto, j'aurais été très malheureuse. Pour cela, jamais je ne l'oublierai.

En retenant ses larmes, Norma rendit l'agenda à son beau-père.

« Moi non plus, jamais je n'oublierai Roberto », songeait-elle.

Le mois de mars arriva enfin. Il faisait toujours froid, et des giboulées glaciales s'abattaient à chaque instant sur la ville.

Norma, chaque matin, se rendait à son bureau. Mais le cœur n'y était pas !

Elle ne cessait de penser à Roberto... Hélas, celui-ci ne lui donnait aucun signe de vie. Quoi d'étonnant à cela ? Ne lui avait-elle pas dit qu'elle ne voulait plus le revoir ?

Elle lui avait tout pardonné... D'avoir aimé sa mère, de lui avoir envoyé des lettres enflammées. Et même d'avoir monté avec Melinda ce stratagème qui avait amené la rupture de ses fiançailles avec Andrew.

Seul son orgueil lui interdisait de prendre le premier avion en

partance pour Rome, de se précipiter *Via Scipione* et de se jeter dans ses bras...

Oui, elle était prête à vivre avec lui s'il le désirait. Pour lui, elle acceptait d'abandonner son travail, sa liberté, son indépendance...

Avec avril vint le printemps. Pâques approchait... C'était à cette époque qu'elle aurait dû épouser Andrew, si tout s'était déroulé selon leurs prévisions. Mais pouvait-on jamais prévoir ?

Quelques jours avant Pâques, mue par une soudaine impulsion, Norma se décida à téléphoner à Melinda.

— Je suis contente d'entendre votre voix, lui dit cette dernière. Justement, je pensais à vous ces jours-ci. Je me demandais ce que vous deveniez.

— J'ai des photos de vous.

— Des photos de moi ? » s'étonna Melinda. D'où viennent-elles ?

— Je les avais prises à Rome. Près de la fontaine de Trévi et sur les marches de la place d'Espagne.

— Oh oui ! Je m'en souviens maintenant ! Sont-elles réussies ?

— Très. Voulez-vous que je vous les envoie ?

— Cela me ferait plaisir...

Elle marqua une pause.

— Ecoutez, pourquoi ne nous rencontrerions-nous pas à l'heure du déjeuner ?

— C'est une idée...

— Retrouvons-nous devant *Marble Arch* à une heure et demie. Cela vous convient ?

— Entendu.

Peu après s'être retrouvées devant le célèbre monument londonien, les deux jeunes femmes allèrent s'installer dans un petit restaurant.

Norma montra les photos que Melinda admira comme il convenait.

— Pouvez-vous me confier les négatifs ? Je vous les rendrai.

— Elles sont pour vous.

Elle en sortit d'autres de son grand sac à bandoulière.

— Celles-ci ont été prises au cours du déjeuner de Rome. Reconnaissez-vous Jeremy Jenson, dans le coin ?

— Bien sûr ! Et voici Roberto Cortelli... Quel homme séduisant, n'est-ce pas ?

Norma demeura silencieuse.

— Dommage qu'il ne puisse commencer tout de suite le tournage de *Guerre au soleil*, poursuivit Melinda.

— Pourquoi ?

— À cause de son accident, bien entendu !

Norma se raidit.

— Un... un accident ?

Soudain, elle était toute pâle.

— Que s'est-il passé ? Dites-moi, Melinda... Il est blessé ? Gravement ?

Melinda leva les yeux au ciel.

— Pas de panique ! Vous avez vraiment un tempérament latin, dites-moi... Mais je ne vous comprends pas ! Si vous tenez tant à lui, que faites-vous ici ? Vous devriez être à Rome !

Elle pointa son index en direction de la jeune fille.

— D'ailleurs, vous auriez dû rester à Rome avec lui ! Dès votre première visite ! Pourquoi donc êtes-vous revenue à Londres ?

— Parce que... euh... à cause de mon travail.

Melinda se contenta de hausser les épaules.

— Et puis je n'ai pas beaucoup apprécié sa manière de procéder, ajouta Norma.

— Quand ?

— Quand il est venu me chercher à l'aéroport de Rome. Il m'a emmenée avec lui... Mais c'était seulement pour vous rendre service.

— Mon Dieu ! s'exclama Melinda. Vous êtes folle, ma pauvre Norma. Complètement folle ! Si Roberto est allé vous accueillir à l'aéroport et vous a emmenée loin de Rome, c'était pour être avec vous. Il voulait vous avoir à lui, rien qu'à lui, pendant quelques heures.

Dans un soupir, elle ajouta :

— Cela m'arrangeait ! N'était-ce pas ma seule chance de reprendre Andrew ? De le convaincre que vous n'étiez pas la femme qui lui convenait ?

Norma agrandit les yeux.

— Roberto avait envie de me voir ? Ce n'était pas seulement pour vous qu'il...

— Vous êtes folle, Norma ! redit Melinda avec conviction. Vous vous rendez malheureuse à plaisir...

La jeune fille se tordit les mains.

— Il est blessé, m'avez-vous dit ? murmura-t-elle.

— Un accident de ski. Cela l'a obligé à reporter le premier tour de manivelle de *Guerre au Soleil*.

— Est-il gravement atteint ?

— Je l'ignore. Mais si vous l'aimez, partez immédiatement pour Rome !

— Immédiatement ! Vous n'y songez pas...

— Alors vous ne l'aimez pas vraiment, conclut Melinda. À votre place, si j'étais amoureuse, je n'hésiterais pas un instant ! Je partirais dès demain...

— Demain ? Et mon travail ?

— Tant pis pour l'agence Bright & Stevens !

— Mais...

— Comment pouvez-vous laisser votre emploi entrer en ligne de

compte alors que l'homme de votre vie est blessé, peut-être gravement ? Alors qu'il a besoin d'être entouré, soutenu...

Melinda se redressa.

— Par moments, Norma, je me demande si vous connaissez le sens du verbe « aimer ».

La jeune fille rougit.

— Je suis en train d'apprendre, murmura-t-elle. Vous avez raison : je vais retrouver Roberto à Rome ! Le plus vite possible...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Parlez-moi de vous et d'Andrew ! Etes-vous heureuse ?

Melinda hocha la tête.

— Très... Nous nous marierons le 1^{er} mai. Je ne crois pas que la famille d'Andrew assistera à ce mariage.

Avec une petite grimace dédaigneuse, elle laissa tomber :

— Je ne suis pas assez bien pour ces bourgeois guindés. Mais si vous saviez combien cela m'est égal ! C'est Andrew que j'épouse, pas sa famille !

— Je suis très heureuse pour vous, assura Norma avec chaleur.

— Moi, j'espère que vous serez très heureuse avec Roberto.

Cet après-midi-là, avant de regagner son bureau, Norma passa dans une agence de voyages et prit un billet Londres-Rome pour le lendemain – un mercredi.

Elle alla ensuite demander au directeur de la Bright & Stevens l'autorisation de prendre trois jours, afin de résoudre certains problèmes personnels.

— Il n'en est pas question ! lui répondit-il. Vous aurez déjà tout le week-end de Pâques. Arrangez-vous pour résoudre vos problèmes personnels pendant les congés que vous sont normalement impartis.

Elle ne protesta pas. Son intention de s'envoler le lendemain pour Rome était bien arrêtée, qu'elle ait ou non l'autorisation de s'absenter...

Après avoir récupéré ses bagages et passé les formalités de la douane, Norma se demanda comment procéder, maintenant qu'elle se trouvait à Rome.

Devait-elle téléphoner *Via Scipione* et demander si elle pouvait rendre visite à Roberto ?

Ou bien se rendre directement là-bas – au risque de trouver porte close ?

À vrai dire, elle ne savait quelle solution adopter. En attendant l'inspiration, elle se dirigea vers le bureau de change où on lui remit une petite liasse de liras italiennes contre ses livres sterling.

Ensuite, toujours hésitante, elle fit quelques pas dans l'aérogare. Un homme en uniforme s'approcha d'elle.

— Puis-je vous aider, *signorina* ? demanda-t-il en excellent anglais.

Elle le regarda d'un air méfiant et il la rassura aussitôt :

— Je suis chargé de l'accueil des étrangers. Si vous avez un problème quelconque, je me ferai un plaisir de le résoudre.

— Un problème ? murmura-t-elle. Non, je n'ai pas de problème. Je dois aller *Via Scipione*, mais...

— *Via Scipione* ? Dans ce cas, il vous faut prendre un taxi !

Il la conduisit à la station de taxis et se chargea de discuter avec le chauffeur.

— À quel numéro de la *Via Scipione* ? interrogea-t-il. Le chauffeur a besoin de le savoir à cause des sens interdits.

Elle le lui donna. Cinq minutes plus tard, elle se trouvait installée à l'arrière du véhicule qui roulait à vive allure en direction de la « Ville Éternelle ».

« Après tout, c'est le sort qui en a décidé ainsi ! » songea-t-elle.
« Attendons la suite... »

Il faisait un temps merveilleux. Sous un ciel translucide, les champs d'un vert très tendre, presque velouté, s'étendaient à perte de vue.

Le cœur battant, Norma retrouvait les pins, les cyprès, les vieilles demeures... Et très vite, ce fut Rome elle-même avec ses innombrables églises, ses dômes, ses colonnes romaines...

« J'adore cette ville ! se dit-elle. C'est là que j'aimerais vivre... »

Elle se sentait vraiment bien dans la capitale italienne. Peut-être plus qu'à Londres où elle était née...

Bientôt, le taxi traversa le Tibre et emprunta la *Via Scipione*. Il s'arrêta devant la villa où Norma avait pénétré seulement deux fois au cours de son existence. Pourtant, elle avait l'impression de revenir chez elle.

Elle paya le chauffeur. Ce dernier se chargea de déposer ses bagages devant la grille. Puis il se remit au volant et disparut.

Norma posa son index sur la sonnette et appuya. Bientôt, peut-être, elle verrait Roberto...

Dans quel état ?

Et s'il refusait de la recevoir ?

Paolo apparut en haut du perron et traversa le jardin.

— *Signorina* ? interrogea-t-il.

— Je suis Norma Seton. Puis-je voir M. Cortelli, s'il vous plaît ?

Il inclina la tête et ouvrit la grille. Norma le suivit dans le jardin ensoleillé. Les amandiers étaient en fleurs et les feuilles des buissons semblaient vernissées, tant elles brillaient.

Paolo, qui l'avait aidée à porter ses valises, les déposa dans l'entrée.

— Vous trouverez Monsieur au jardin, déclara-t-il. Il vous suffit de traverser le salon.

— Merci, fit-elle, la gorge nouée.

Roberto se trouvait en effet dans le jardin, sur l'une des chaises longues disposées sur la pelouse. Mais il n'était pas seul ! Une jeune fille aux longs cheveux bruns, assise à ses côtés, feuilletait un épais dossier dactylographié.

Norma demeurait clouée sur place, soudain incapable d'avancer comme de reculer. À ce moment-là, Roberto leva les yeux et l'aperçut. La jeune fille la vit également. Les sourcils froncés, elle la détailla avant de se tourner vers Roberto d'un air interrogateur.

— Je... j'ai dû venir à Rome pour des raisons professionnelles, mentit Norma. Alors je... j'en profite pour venir prendre de vos nouvelles.

Ses jambes se décidèrent enfin à la porter. D'un pas mal assuré, elle s'approcha.

Comme tout était calme dans ce jardin entouré de hauts murs ! Les bruits de la ville n'y pénétraient pas, pas plus que les odeurs d'essence. On respirait seulement le parfum des fleurs et de l'herbe fraîchement coupée.

— J'ai appris que... que vous aviez eu un accident, poursuivit-elle avec effort.

Il haussa les épaules.

— Je me suis cassé la jambe. Double fracture... On a déjà enlevé mon plâtre et je recommence à marcher. Pas si mal, ma foi. Mais asseyez-vous donc !

Elle obéit. La jeune fille brune la contemplait sans chercher à cacher sa curiosité. Roberto se décida à faire brièvement les présentations.

— Adrianna Roscetti, de New York ; Norma Seton, de Londres.

L'Américaine vint lui serrer la main.

— Je suis très heureuse de faire votre connaissance, Norma, assura-t-elle.

Elle était ravissante avec ses grands yeux sombres, ses cheveux

d'ébène et sa bouche mobile. Quel âge avait-elle ? Probablement pas plus de vingt ans. Elle portait un jean très serré et un tee-shirt collant qui ne dissimulait guère ses formes voluptueuses.

Un morne désespoir s'empara de Norma.

Oh, qu'était-elle venue faire ici ? Roberto n'avait pas tardé à la remplacer, dans son cœur comme dans sa vie. Cette fille habitait ici, c'était évident !

— Vous êtes anglaise ? s'enquit Adrianna.

— Norma est un peu italienne, expliqua Roberto. Sa mère était Maria Crossley, la cantatrice.

— Oh ? fit Adrianna. Chantez-vous aussi ?

— Non, pas du tout.

Il fallait absolument qu'elle fasse bonne figure ! À aucun prix Roberto ne devait se douter de sa détresse. Si elle avait pu s'imaginer ce qui l'attendait, jamais elle n'aurait mis les pieds *Via Scipione*.

Blessé, lui ? Melinda avait beaucoup exagéré. Faire un tel drame pour une jambe cassée... Et il était déjà remis ! Il avait même trouvé le temps de bronzer !

Quant à cette fille...

— Vous êtes donc venue à Rome pour votre travail ? s'enquit Roberto.

— Euh, non... Je suis en vacances... balbutia-t-elle. En vacances de Pâques...

Elle se mordit la lèvre, se souvenant que cinq minutes auparavant elle avait prétendu être là pour des raisons professionnelles.

— Ah ! Je croyais que... commença Roberto.

Il s'interrompit et, avec un certain agacement, se tourna vers Adrianna :

— Va nous chercher quelque chose à boire. Un Campari pour Norma, un whisky avec de la glace pour moi. Et pour toi... ce que tu veux. Tu serais gentille si tu nous apportais aussi quelques amandes.

Adrianna se leva d'un bond et fit une profonde révérence.

– A votre service, mon seigneur et maître ! lança-t-elle en riant.

Là-dessus, elle partit en direction de la maison. Elle avait une démarche à la fois gracieuse et sensuelle.

Norma crispa ses mains sur son sac. La jalousie la submergeait...

Roberto l'examinait sans mot dire. Son visage demeurait de bois.

– Elle... elle est très jolie, réussit à déclarer la jeune fille.

– Jolie ? répéta-t-il. Plus que cela ! Elle est belle ! Vraiment belle...

Norma avala sa salive.

– Est-elle depuis longtemps à Rome ?

– Depuis la mi-février.

– Ah...

– Elle était avec moi quand je suis tombé sur les pentes du Val d'Aoste.

– Ah...

Norma prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait :

– Ainsi, vous vous êtes cassé la jambe...

– Qui vous a parlé de cet accident ?

– Melinda.

Il hocha la tête.

– Bien sûr... Les Jenson l'ont mise au courant ! Je devais aller avec Jeremy Jenson aux Bahamas pour mettre les dialogues au point. Comme je ne pouvais pas me déplacer, c'est lui qui est venu à Rome. Tout est prêt maintenant...

Il indiqua le volumineux dossier dactylographié que lisait Adrianna.

– J'ai l'intention de donner bientôt le premier tour de manivelle !

Une lueur moqueuse s'alluma dans ses prunelles grises.

— Voulez-vous faire un bout d’essai ? Si vous « passez » à l’écran, je suis prêt à vous donner un petit rôle...

— Non, merci !

— Adrianna est excellente devant les caméras. C’est une comédienne née ! Quel naturel, quelle présence, quelle personnalité, quel...

Norma n’avait pas le courage d’en entendre davantage. Elle se leva.

— Je dois partir. J’étais seulement venue prendre de vos nouvelles... J’avais cru comprendre que vous étiez grièvement blessé et...

Sa voix se cassa.

— Je constate que vous êtes en meilleure forme que jamais. Je ne veux pas vous déranger davantage...

— Asseyez-vous ! ordonna-t-il.

— Non, il faut que je m’en aille...

— Où ?

— Euh...

— Andrew vous attend ? interrogea-t-il d’une voix dure. Vous l’avez épousé ? Et vous êtes venus tous les deux en voyage de noces à Rome ?

Il la toisa avec mépris.

— Vous auriez pu choisir un autre endroit !

— Mais...

— Vous n’avez donc aucune délicatesse ? Auriez-vous déjà oublié que c’est à Rome que vous avez été à moi pour la première fois ?

— Je n’ai pas épousé Andrew ! s’écria-t-elle. Je suis venue seule...

— Dans ce cas, vous avez le temps de bavarder un peu. Pourquoi ne resteriez-vous pas dîner ?

— Je n’ai pas le temps !

— Pourquoi ?

— Je... je dois trouver un hôtel et réserver une chambre.

— Vous pouvez loger ici. Maintenant, asseyez-vous et dites-moi pourquoi vous n'êtes pas encore devenue la femme d'Andrew.

— Nous... nous avons rompu.

— Qui a pris l'initiative ? Lui ?

Adrianna revenait avec un plateau chargé de boissons. Elle le déposa avec précautions sur la table de jardin.

— Voici ton whisky, mon seigneur et maître... lança-t-elle d'un ton mélodramatique.

Elle reprit sa voix naturelle :

— Moi, je ne prends rien. Je vous laisse bavarder tranquillement... À tout à l'heure !

Elle partit en courant vers la maison. Ses longs cheveux noirs flottaient dans le vent.

Roberto s'empara du verre de Campari et le tendit à Norma.

— Merci... murmura-t-elle.

Il but une gorgée de whisky avant de reprendre son interrogatoire :

— Alors, qui a rompu ? Andrew, après avoir appris que vous aviez passé la nuit avec moi ?

— Non. C'est moi qui ai pris l'initiative de la rupture.

— Vous ? Pourquoi ?

— Après avoir compris qu'il avait une liaison avec Melinda.

— Je vous ai donc ouvert les yeux !

— Les circonstances m'ont ouvert les yeux, corrigea-t-elle. Andrew m'accusait d'avoir triché. Mais il trichait bien plus que moi ! Car il n'avait aucune intention de cesser de voir Melinda après son mariage.

Elle se redressa.

— Moi, par contre, je tenais à me conduire correctement. Je ne

voulais pas vous revoir...

— Je sais. C'est ce que vous m'avez dit au téléphone...

Il marqua une pause.

— Comme vous étiez fâchée ! Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi.

— Je vous en voulais parce que vous m'aviez emmenée loin de Rome. Je croyais que vous aviez agi ainsi seulement pour plaire à Melinda.

Il leva les yeux au ciel.

— Je pensais à moi avant de penser à Melinda ! J'avais tellement envie de vous avoir rien qu'à moi pendant quelques heures...

Sa voix s'adoucit.

— Après les premiers moments de résistance, j'ai eu l'impression que ce petit voyage vous plaisait... Vous paraissiez heureuse sur la plage...

Il se pencha et très bas, ajouta :

— Vous paraissiez heureuse dans mes bras...

Elle rougit violemment.

— Mais tout cela était peut-être seulement de la comédie ? suggéra-t-il.

La colère fit bondir la jeune fille. Sans réfléchir, elle lança tout le contenu de son verre au visage de Roberto.

Puis elle fit un brusque demi-tour et se précipita vers le salon.

Roberto la rattrapa. Il la saisit par le bras et l'obligea à lui faire face.

— Vous croyez pouvoir vous sauver ainsi, petite furie ?

Il la secoua sans douceur.

— On ne me jette pas impunément un verre de Campari à la figure, ma chère. Apprêtez-vous à subir les conséquences de votre acte inconsidéré !

Adrianna apparut à l'une des portes-fenêtres du salon.

— Paolo veut savoir combien vous serez pour dîner, lança-t-elle.

— Deux, répondit Roberto. Norma et moi. Toi, tu dînes dehors...

— Très bien. Il en sera comme vous le désirez, ô mon seigneur et maître !

Là-dessus, elle disparut.

Norma tenta de se dégager. En vain : Roberto la maintenait solidement.

— Je ne resterai pas ! s'écria-t-elle. Laissez-moi partir.

Comme il ne la lâchait toujours pas, elle insista :

— Je vous en prie, laissez-moi partir !

Ses lèvres étaient maintenant à quelques centimètres de celles de la jeune fille.

— Jamais... murmura-t-il. Jamais je ne vous laisserai partir ! Vous êtes venue de votre propre volonté. Et vous resterez.

Un sourire satisfait détendit ses lèvres.

— Maintenant, vous ne pourrez plus aller chercher refuge auprès d'Andrew ! Je vous garde !

— Vous ne pouvez pas m'obliger à...

Il resserra son étreinte.

— Je connais une bonne méthode de persuasion...

— Et Adrianna ?

De nouveau, elle essaya de le repousser.

— Oui, et Adrianna ? reprit-elle plus fort. Avez-vous l'intention de la renvoyer ?

Elle frissonna.

— Comment pouvez-vous traiter les femmes de cette manière ? Vous n'avez donc pas plus de cœur, de compréhension, de...

Elle s'interrompit, hors d'haleine comme si elle avait couru

pendant des kilomètres et des kilomètres...

— Tout cela me dégoûte ! poursuivit-elle avec véhémence. Ah, vous m'avez vite remplacée ! Et maintenant que je reviens, vous êtes prêt à renvoyer celle qui a su vous distraire pendant quelques semaines...

Sa voix se chargea de mépris :

— À moins que vous n'ayez l'intention de nous garder toutes les deux ? De votre part, rien ne m'étonnerait !

Il la prit par le poignet et l'entraîna à l'intérieur de la maison. Ils traversèrent le salon, arrivèrent dans l'entrée.

— Adrianna ! cria-t-il. Adrianna ! Cette dernière apparut dans l'escalier.

— Oui ?

— Descends.

— Qu'ai-je encore fait ? marmonna-t-elle.

Elle obéit, cependant. Sans hâte, elle les rejoignit et se planta devant Roberto.

— Alors ? lança-t-elle avec insolence.

— Dis à Norma qui tu es.

— Mais tu as déjà fait les présentations ! Que te faut-il de plus ?

Et, dans un éclat de rire, elle lança :

— Vraiment, oncle Roberto, tu deviens de plus en plus désagréable en prenant de l'âge !

— Dis à Norma qui tu es ! répéta-t-il.

La jeune fille les considéra l'un après l'autre, puis elle se remit à rire.

— Seigneur ! Je crois comprendre...

Elle esquissa une petite révérence devant Norma.

— Je suis la nièce de Roberto. La fille de sa sœur aînée... Pour qui me preniez-vous ? Pour la dernière conquête de mon oncle ? Oh, c'est

trop drôle !

Elle menaça Roberto du doigt.

— Tout cela, c'est entièrement ta faute ! Si tu m'avais présentée avec un peu plus de précision, il n'y aurait eu aucun malentendu !

Elle se tourna vers Norma.

— Je peux vous rassurer ! Depuis mon arrivée en Italie, mon oncle a été d'une sagesse exemplaire ! Il ne voulait voir personne : un véritable ours ! Pourtant d'ordinaire, il a beaucoup d'amis et...

Elle consulta sa montre et bondit.

— Oh ! Il faut que j'aille me préparer ! On vient me chercher dans moins d'une demi-heure.

Roberto eut un sourire ironique.

— On, releva-t-il. Qui ? Le serveur du petit restaurant du coin de la rue, ou le facteur ?

— Ni l'un ni l'autre !

Elle lui tira la langue avant de monter l'escalier quatre à quatre.

Norma réussit enfin à se dégager. Elle se frictionna le poignet.

— Adrianna a raison : vous êtes entièrement responsable de ce malentendu. L'auriez-vous fait exprès ?

— Peut-être...

Il la contemplait sans mot dire. Elle avala sa salive, soudain mal à l'aise.

— Je... je n'aurais pas dû vous lancer mon Campari à la figure.

Avec effort, elle ajouta :

— Excusez-moi...

Elle se détourna.

— Au fond, il vaut mieux que nous évitions de nous revoir : cela tourne toujours mal. Nous nous disputons et...

Elle laissa sa phrase en suspens, haussa les épaules.

— Maintenant, laissez-moi partir, Roberto, s'il vous plaît. Ouvrez-moi la grille...

— Non.

Elle ravala les larmes qui, insidieusement, lui piquaient les yeux.

— Pourquoi non ?

— Parce que j'ai une question à vous poser.

— Laquelle ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Laquelle ? insista-t-elle.

— Pourquoi vous êtes-vous donnée à moi, Norma ? C'était la première fois... jamais vous n'aviez appartenu à un autre homme avant que je vous amène ici, dans cette villa, un certain soir...

Elle baissa la tête.

— Je... je vous en prie, murmura-t-elle.

— Répondez-moi ! Pourquoi m'avoir choisi, moi, pour votre première expérience ?

Elle était cramoisie.

— Laissez-moi partir ! supplia-t-elle encore une fois.

— Je ne veux pas que vous partiez.

— Mais...

— Je veux que vous restiez. Parce que je vous aime... Maintenant, répondez à ma question ! Pourquoi vous êtes-vous donnée à moi ?

— Parce que je vous aime, fit-elle à son tour dans un souffle.

Elle s'abattit contre sa poitrine. Il l'enlaça passionnément, tandis que leurs lèvres se rencontraient dans un baiser interminable.

Ce soir-là, Norma dîna avec Roberto dans la grande villa de la *Via Scipione*. Et elle passa la nuit avec lui dans la chambre où, pour la première fois, elle avait été à lui...

Le lendemain matin, Roberto dut partir très tôt pour Cinecitta. Norma prit son petit déjeuner en compagnie d'Adrianna.

Il n'avait pas fallu longtemps à cette dernière pour comprendre ce qui se passait...

Avec ce franc-parler qui semblait lui être habituel, elle remarqua :

— Ainsi, c'était vous qui occupiez tant de place dans le cœur de mon oncle ! Vous pouvez vous vanter de l'avoir rendu bien malheureux !

— Malheureux ? Lui ?

— Et comment ! Quand je suis arrivée en février avec maman, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Maman a tout de suite compris ce qui se passait ! « Ton oncle Roberto est amoureux », m'a-t-elle dit.

Elle hocha la tête.

— J'étais ravie d'aller skier dans le Val d'Aoste. Mais ce n'était pas si drôle que cela... Roberto était tellement grognon, tellement renfermé !

Elle réfléchit un instant avant d'ajouter :

— Vous savez, il ne se serait probablement pas cassé la jambe s'il avait été dans son état normal !

La stupeur laissa Norma sans voix pendant quelques instants.

— Par exemple ! s'exclama-t-elle enfin. Vous n'allez pas me rendre responsable de cet accident !

— Pour une part, si ! Mais c'est la vie, que voulez-vous ! Et tout s'arrange, en fin de compte... Allez-vous vivre à Rome avec Roberto ?

— Euh... je ne sais pas.

— Ce matin, je vais à la *Villa Borghése*. Roberto dit qu'il faut absolument voir le musée... Avez-vous envie de m'accompagner ?

— Bonne idée !

— Après, nous déjeunerons dans un restaurant très agréable près de la place d'Espagne. Ensuite, nous irons faire un peu de lèche-

vitrines. Ce programme vous convient-il ?

— Il me semble très chargé...

— Mais non ! Vous n'allez pas passer toute la journée ici : vous vous ennuierez terriblement en attendant le retour de Roberto !

— À quelle heure doit-il revenir ?

— Je n'en sais rien. Et il l'ignore probablement lui-même. Une fois à Cinecitta, il perd toute notion du temps. Il ne faut pas lui en vouloir : c'est un artiste !

Ce fut avec plaisir que Norma revit la galerie Borghèse. L'Italie était vraiment le pays de l'art et des musées !

Adrianna, qui semblait bien connaître Rome, l'entraîna ensuite vers une station d'autobus.

— Roberto est très séduisant, vous ne trouvez pas ?

Elle ne cessait de babiller. Et ses questions étaient parfois embarrassantes...

— Mais maman dit que ce n'est pas toujours un avantage, poursuivit-elle. Le pauvre, il a trop de succès auprès des filles... Malheureusement, celles qui s'intéressent à lui ne sont pas celles qui lui plaisent.

Elle examina Norma en penchant légèrement la tête de côté.

— Je crois qu'il est attiré par vous à cause de votre réserve. Vous n'êtes pas du tout du genre à vous mettre en avant...

Ainsi, elle était très différente des femmes qui avaient passé dans la vie de Roberto ! Cette révélation ne lui apporta qu'une satisfaction mitigée.

Elle allait être un numéro au bas d'une liste probablement déjà très longue. Roberto lui avait seulement proposé de vivre avec lui. Jamais il n'avait parlé mariage...

Avec Adrianna — qui avait seulement dix-huit ans —, il était possible d'aborder tous les sujets très franchement. Norma n'hésita donc pas à lui faire part de ses réticences :

— Votre oncle ne semble pas avoir envie de se fixer, de fonder une famille, d’avoir des enfants...

— Il a vécu dans un foyer désuni. Peut-être est-ce à cause de cela qu’il a peur de se marier ? Il redoute de finir comme son père : seul à Rome. Tandis que sa femme serait...

Elle adressa un regard ironique à Norma avant d’ajouter :

— ... à Londres, par exemple !

Norma rougit. Elle savait bien que si Roberto lui proposait de devenir sa femme et de vivre *Via Scipione*, jamais elle ne le quitterait !

— Ah, voici notre bus ! s’exclama Adrianna.

Toutes deux sautèrent dans le car qui les conduisit place d’Espagne où elles déjeunèrent dans une petite *trattoria* très pittoresque. Puis elles coururent les magasins.

Elles regagnèrent la villa de la *Via Scipione* en fin d’après-midi. Adrianna monta tout de suite dans sa chambre afin de se préparer. Ce soir encore, elle sortait...

Norma dîna seule devant la télévision. Roberto n’était pas rentré, il n’avait même pas téléphoné.

Les programmes de télévision étaient insipides, et elle ne tarda pas à monter se coucher.

« Vivre avec Roberto dans ces conditions ? songea-t-elle. Impossible... La jalousie ne cesserait de me torturer. Je me demanderais à chaque instant ce qu’il fait, avec qui il est, etc. » Elle fronça les sourcils.

« Il faudrait que j’aie quelque chose à faire de mon côté. Mais trouver un job à Rome, est-ce si facile ? »

Elle dormait quand Roberto rentra enfin. Il l’éveilla en la couvrant de baisers.

— Roberto... murmura-t-elle d’une voix ensommeillée.

Il l’étreignit.

— Combien de temps resteras-tu avec moi ? demanda-t-il.

— Je dois être à Londres mardi.

— Pourquoi retourner là-bas ?

— Et mon travail ?

— A-t-il plus d'importance à tes yeux que moi ? Que notre amour ?

Elle sourit.

— Serais-tu jaloux de la Bright & Stevens ?

— Je suis jaloux de tout ce qui nous sépare !

C'était le moment de lui avouer ses craintes...

— Moi aussi, je suis jalouse de tout ce qui nous sépare, avoua-t-elle. Tu passes tout ton temps à Cinecitta !

Il hocha la tête.

— Je vois qu'il y a un problème... N'y pensons pas pour le moment ! Contentons-nous d'être heureux ensemble. Il nous reste encore vendredi, samedi, dimanche et lundi... Quatre jours à nous ! Où aimerais-tu les passer ?

— Où tu veux...

— Dans le sud ? À Pompéi, puis à Amalfi ? Qu'en dis-tu ?

— Je suis partante !

Ils eurent quatre jours de soleil, de ciel bleu et de mer turquoise... Et quatre nuits d'amours.

Mais le lundi soir, ils durent reprendre le chemin de Rome.

Le lendemain matin, Norma avait une réservation sur le premier vol pour Londres. Elle arriverait à l'heure à son bureau. Mais que lui dirait-on au sujet des trois jours qu'elle avait pris sans autorisation ?

Au cours de ce long week-end, Roberto lui avait seulement parlé d'amour. Jamais d'avenir...

Avec lui, elle n'aurait donc que des parenthèses enchantées ? Mais si brèves... C'était ainsi qu'il envisageait leurs relations ? Il ne souhaitait rien de plus suivi, de plus stable ?

Le cœur lourd, elle leva les yeux vers lui. Il ne la regardait pas, donnant toute son attention à la route. Il conduisait très vite, comme à l'ordinaire. Son profil se détachait sur la vitre, telle une médaille antique.

Bientôt, ils devraient se séparer. À cette perspective, un sanglot secoua la jeune fille.

Ses yeux se brouillèrent de larmes.

— Viendras-tu me voir à Londres ? s'entendit-elle demander d'une voix rauque qu'elle ne se connaissait pas.

— Pas maintenant. Je serai trop pris par le tournage... Et il va falloir que je mette les bouchées doubles : ce stupide accident de ski m'a fait perdre beaucoup de temps.

Il klaxonna pour obliger un camion à se ranger. Après l'avoir doublé, il lança d'un ton neutre :

— Quand reviendras-tu à Rome ?

Elle avala sa salive. Le désespoir la submergeait. Pourquoi discutait-il avec une telle froideur ? Il semblait soudain si loin...

— Je... je ne sais pas, murmura-t-elle.

Les sanglots l'étouffaient.

— Je ne veux pas partir ! s'écria-t-elle soudain. Je veux rester à Rome, avec toi. Et pour toujours !

Elle prit sa tête entre ses mains et se mit à sangloter de plus belle.

— Oh, que dois-je faire ?

Roberto arrêta sa voiture sur le bas-côté de la route et prit la jeune fille dans ses bras.

— Reste, Norma. Personne ne t'oblige à retourner à Londres. Je t'ai déjà demandé de vivre avec moi...

Il marqua une pause.

— Mais bien entendu, c'est à toi de prendre la décision ! ajouta-t-il.

— J'ai peur...

— De quoi ?

— De devenir très vite terriblement jalouse de ton travail. Et aussi de m'ennuyer... Rester oisive toute la journée ? J'en serai incapable !

Elle prit une profonde inspiration.

— Mais ce qui m'effraie le plus, c'est...

Elle s'interrompt.

— Dis, Norma ! insista-t-il.

— C'est que tu cesses un jour de m'aimer...

Il la berçait doucement comme une enfant.

— Si nous étions mariés, te sentirais-tu plus en sécurité ? demanda-t-il.

Elle releva la tête et le contempla en fronçant les sourcils.

— Mais tu... tu n'as pas vraiment envie de te marier, déclara-t-elle.

— Avant de te rencontrer, je n'en avais pas envie.

— Et maintenant ? fit-elle très bas.

— Maintenant, je désire faire de toi ma femme. Je veux que tu portes mes enfants...

— Oh ! Roberto !

— Mais il n'est pas question que tu retournes à Londres à chaque instant ! Une fois que nous serons mariés, nous ne nous quitterons pas. Tu me suivras partout où je devrai aller... Elle se blottit contre lui.

— Crois-tu que j'aie un autre désir ?

— Et si tu as peur de t'ennuyer, je te trouverai du travail !

— Où ?

— Dans le milieu du cinéma.

Il allait de nouveau insister pour qu'elle tourne un bout d'essai !

— Non, Roberto ! Je te l'ai déjà dit et je le répète : je n'ai aucun don d'actrice !

— Ce n'était pas à cela que je pensais. Tu pourrais t'occuper de la promotion de mes films. La Bright & Stevens est une agence de « public-relations », non ? Par conséquent, tu es au courant de ce genre de travail. J'ai vraiment besoin qu'une personne connaissant à la fois l'italien et l'anglais se charge de la publicité, des contacts avec la presse ou la télévision, etc.

Elle haussa les sourcils.

— C'est... une offre d'emploi ?

— Une demande en mariage doublée d'une offre d'emploi ! J'attends ta réponse. Immédiatement !

— Un ultimatum ?

— Oui. Tu restes avec moi. Pour toujours... Ou bien nous nous séparons. Pour de bon !

Elle se jeta dans ses bras.

— Je reste avec toi. Pour toujours !

Des larmes coulaient sur ses joues. Mais c'était des larmes de joie.

— Je t'aime, Roberto... Et j'adore Rome !

Il lui effleura les lèvres d'un baiser plein de tendresse.

— Moi aussi, je t'aime, Norma ma douce...